

MARIANNE

Récit poétique en forme de roman



BÊRNHÄRDT

MARIANNE

BÊRNHÄRD

2014

Remerciement

L'auteur tient expressément à remercier M. Roger Boisvert pour les corrections et les suggestions de corrections apportées à ce texte. Il va de soi que ce roman présenté ici relève de la responsabilité seule de l'auteur

Première édition Petits Tirages Paris 2014

Réédition Bernard Poulin 20129

Tous droit de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.

© **Bernard Poulin 2019**

ISBN: 978-0-359-40675-3



À Marianne Caron-Roberge (1979 – 2012),

**assoiffée de poésie et détentrice du feu sacré,
qui a légué, à la rivière, les éclats de son âme
passionnée;
ils brillent et brilleront
pour l'éternité.**

Marianne

Chapitre 1

Sa nuit s'annonçait blanche d'angoisse, encore une fois, et sa lune noire saignait abondamment. Assis sur un banc du parc, celui près du boulevard, Éthièm regardait les reflets des lampadaires danser sur la rivière pendant que des corps sombres, sans visages, circulaient entre les quelques arbres devant lui. L'air était humide et chaud. Au ciel, les nuages épais glissaient sur les étoiles et derrière les branches sur lesquelles s'agitaient, fébrilement, les jeunes feuilles en cette fin de printemps.

Depuis longtemps déjà, son âme tourmentée cherchait quelque apaisement en ce lieu qui lui était si cher, mais cet apaisement ne venait pas : une volonté coulante, comme l'eau qui ronge la pierre, s'infiltrait en toute son essence, le dévorant... lentement, ne lui laissant aucun répit, le poursuivant sur tous les chemins où il tentait de fuir.

Régulièrement, Éthièm revenait en ce parc comme appelé mystérieusement.

Le lieu est calme à cette heure et les terrains de jeux, désertés; cette tranquillité est propice au recueillement, à l'introspection, ce qu'il recherchait plus que tout, ce dont son esprit avait tant besoin après des années tourmentées à se débattre contre un destin qui lui travaillait l'âme et le

corps en des rêves toujours plus troublants, toujours plus près de ce qu'est la grande noirceur.

Des souvenirs, remontant à des temps lointains, vinrent en cette soirée animer sa mémoire et mettre un peu de baume sur son âme à vif.

Il se revoyait, enfant, courant entre les arbres, s'accrochant aux branches en passant pour mieux bondir sur sa proie comme un fauve affamé; il se revoyait aussi cherchant dans tous les recoins l'ennemi à traquer et capturer : son esprit conquérant aime les défis à relever et les combats à mener. Se rappelant ainsi tous ces jeux, en ces lieux qui lui ont tant appris sur les autres et sur lui, Éthièm reconnaissait son ambition pour toutes les victoires, sa volonté de se battre et sa détermination envers et contre tous à devenir le meilleur. Cet homme, sorti à peine de l'adolescence, sait le pouvoir de sa volonté, sait aussi le sombre et la lumière qui l'habitent.

Ce prêtre, aussi, petit de taille, au regard sévère qui inspirait le respect, venait revisiter ses souvenirs en ce moment. Le cœur d'un guerrier habitait cet homme : un esprit courageux et fier, une force incarnée, un caractère taillé dans le roc. Cette âme, profondément enracinée dans sa terre promise, projetait une fidèle image d'un saint sorti tout droit des livres sacrés anciens. Éthièm n'oublia jamais ce prêtre même si, au cours des ans, ses croyances religieuses se sont mutées en concepts métaphysiques d'un tout autre ordre et d'une autre nature. Le souvenir de ce prêtre, qui émergeait de ses brumes, allait être d'une grande influence pour la suite des événements, car Éthièm croira plus tard trouver en cette image le remède à son mal,

le chemin à suivre, la voie de son destin. À l'adolescence, son professeur de piano, qui était aussi professeur de philosophie au collège, avec qui il conversa sur tous les sujets concernant le sens de la vie et la place de l'homme en ce monde, occupera cet espace laissé par ce prêtre. Éthièm, l'apprenti, eut alors mille occasions de former sa pensée au contact de cet esprit vif, d'une grande érudition qui, longuement, réfléchit à tous ces sujets et étudia les penseurs les plus importants de l'histoire. Les conversations avec cet homme firent leurs chemins en sa pensée les années qui suivirent, et prirent une place importante dans sa compréhension du monde. Ce professeur lui enseigna Socrate, Platon et Pythagore.

Il repensait à ces jours où elle et lui se promenaient parcourant la ville, revivant la sensation du premier contact de sa main sur la sienne sous une lumière épaisse qui ruisselait sur sa peau humide, sur sa bouche si fine et si tendre. Il se souvenait de ces heures passées à parcourir le boulevard, ensemble, par beau temps, sous la pluie ou les tempêtes; et cette première soirée intense passée l'un collé contre l'autre près de la rivière. Ce premier amour tarda à venir, une force en lui résistait à ces assauts fébriles; ce croyant en un dieu, qu'il ne pouvait définir encore à cette époque, a une foi qu'il ne partage pas au hasard, a la volonté de la quête de l'Unique et de l'intense; le goût du pur le hante : voilà pourquoi Éthièm mit si longtemps à accorder sa confiance, à partager son âme. Âgé de dix-sept ans, son corps était plein de cette première passion nommée Marie, douce et fragile comme de la cendre; elle était son plaisir, sa joie, son soleil qui lui cachait ce néant lointain, mais dès lors présent, qui l'oppressait, qui lui faisait si peur, qui l'appelait par son nom.

Quelquefois, le soir, cet adolescent encore fragile osait l'affronter cette nuit si noire qui le tourmentait lointainement : il sortait seul, surtout en hiver, pour aller s'étendre dans la neige et scruter l'infini. Confronter le néant, le regarder entre les étoiles, lui demandait tout son courage. L'appelant de son âme, l'interrogeant de son esprit conquérant, il en était obsédé en même temps que terrifié, mais jamais, à cet âge, il n'aurait pu se montrer et se mesurer au néant comme le néant l'exige; cela lui semblait chose impossible. Et Marie, dominante en ces temps, belle, douce et rassurante, sa lumière enivrante, prenait toute la place en sa conscience; jusqu'à ce que la vie les sépare, et plus longtemps encore, elle fut présente et le protégea de sa plus grande crainte : être englouti par cet étant sombre qu'il connaissait si peu. Le temps se chargea de le lui faire connaître, le néant son maître; et tout changea, toutes ces sensations vagues, mystérieuses et terrifiantes, dans la tête de l'adolescent qu'il était, devinrent plus claires le temps travaillant son esprit.

Éthièm se sentait attiré par deux mystères aussi vastes l'un que l'autre et autant possédants; l'un l'effrayait, et l'autre le comblait de douceurs. Honnête envers lui, il aurait compris que, déjà, à cet âge, il n'avait de véritable soif que pour le sombre derrière les reflets de celle qui l'avait séduit; qu'il n'aimait pas la vie comme la vie l'exige, que la lumière ne lui servait que de vent pour le conduire au lieu de sa nuit devant.

C'est en pensant à Marie que cet être hésitant s'endormit sur le banc de pierre; c'est à cet instant même que toute sa vie fut bouleversée, que son esprit et son âme furent menés vers une région perdue de son inconscience où

tout restait à faire et découvrir. En pensant à elle, pour la première fois, il fit ce rêve :

« Il entendit, confusément, plusieurs chemins chanter au-dedans; ensemble, ces chants remplissaient tout l'espace en tourbillonnant comme soufflés par des vents venant de partout à la fois. Une seule de ces voix, qui le frappaient et l'invitaient ardemment, parvenant jusqu'à lui, portait l'écho des paroles brûlantes de l'étant tout puissant; ces yeux n'en distinguaient que de vagues lueurs qui se rapprochaient lentement.

Éthièm comprit alors qu'une longue marche l'attendait; une longue et angoissante errance sur cette terre nouvelle dont il ne connaissait ni le ciel ni les mers, ni les vallées et les monts, ni les creux ni les torrents.

Obligé de tout apprendre des lois de ce nouveau monde, il se devait, en plus, d'en affronter les dangers aussi laids que majestueux; mais, avant même qu'il ne mît un pied sur ce sol, il connut les affres de la première épreuve : portées, plongées comme dans un énorme creuset, broyées par les mains d'un géant, il vit les lumières de son enfance mourir atrocement.

Tout son être cria pour un secours que nul ne pouvait entendre, mais il cria quand même et aurait crié toujours si une autre voix ne s'était levée; une voix plus intense que la sienne, plus lourde et plus profonde qui lui dit, qui lui ordonna : « oublie tout, fait le noir; oublie tout, que par ta volonté tout s'éteigne. » »

Le vaincu se réveilla épuisé, angoissé, pris d'un vertige incontrôlable qui le garda cloué sur le banc pendant un long moment.

On ne lui a pas demandé son avis, on ne l'a pas préparé, une force s'emparait de lui; une force cachée depuis longtemps qui attendait le bon moment pour surgir, comme un fauve sur sa proie, et le trainer là où elle avait tous les droits.

Soir après soir, il fut hanté par ce même rêve encore plus envahissant, et ressenti de façon plus intense, s'en libérant de plus en plus difficilement; sa nuit l'accompagnait, menaçante, en tout temps et en tous lieux. Éthièm en vint à ne plus vouloir dormir, mais, évidemment, le sommeil le rattrapait toujours, et toujours son âme broyée criait dans un vide sourd à sa souffrance... et cela dura longtemps.

Les jours qui suivirent furent d'une angoisse sans aucune mesure en comparaison de ce qu'il vécut avant. Des frissons le parcouraient, des crampes recroquevillaiement ses jambes sur son corps; couché sur le côté, il ressemblait à l'avant-né dans sa sombre demeure attendant d'être libéré.

Éthièm restait allongé, prostré comme un condamné dans sa cellule; nulle pensée consolante ne venait, en son esprit hanté, le soulager de ce poids intense. Ne pouvant ni se lever ni se détendre, il se nourrissait de la braise que le feu, qui s'animait en lui, en asséchant ses rêves les plus tendres, se plaisait à créer et à répandre.

Ce voyageur menait sa vie hors du monde ne pouvant faire autrement; personne ne savait ce qui se déroulait en lui, personne n'aurait pu comprendre ce qu'il ne comprenait lui-même, ce qui échappait à sa raison.

Une main le tirait vers un univers inconnu; il ne savait rien de ce lieu reclus, n'en connaissant ni les horizons ni l'étendue. Éthièm savait toutefois, à présent, que cette terre qu'on lui pointa du doigt, il y a longtemps, qui l'obsédait depuis l'enfance, lui était due, et qu'il n'échapperait pas à son appel; si elle devait se révéler au monde alors, lui la ferait voir aux yeux et à la conscience des mortels, étant l'élu parmi les élus.

Mais jamais, pourtant, ce guerrier n'aurait cru que le chemin fut si ardu, et n'aurait pensé qu'elle fut si difficile à habiter : la nuit sans étoiles.

Les jours, privés d'éclats, se succédaient, toujours pareils : il se traînait de son lit au piano, du piano à sa table, espérant une quelconque révélation, mais rien ne venait éclairer son esprit perdu. Des ombres immortelles flottaient dans sa chambre éclairée par un soleil timide qui passait difficilement entre les rideaux fermés. Les rêves sordides, sans répit, le harcelaient.

Un soir, cependant, avant même qu'elle ne fût broyée, son âme cria ces mots dans son sommeil : « Que veux-tu? Qui es-tu? »

**Un grand silence remplit l'espace un long moment...
puis une voix s'éleva, qui lui dit :**

« Je suis La Nuit! celle que tu essaies de fuir et que tu cherches; celle, la plus pure, qui effraie les âmes les plus dures et les esprits les plus forts : je suis la nuit juste avant la mort. Nul ne peut me fuir, car toute vie est de moi, rien n'est en-dehors; je suis le lieu qu'habitent tous les étants. Je suis le dieu : Néant. »

Il se réveilla en sursaut, totalement angoissé, désorienté, et ne put se rendormir. Cette dernière vision — ici, on ne pouvait parler d'un rêve tout étant trop réel — le terrifiait; une nuit, différente de toutes les nuits qu'il avait connues, où sont avalés les morts, et où s'enracine la vie, le poursuivait et se nomma.

Cette image l'obsédait sans arrêt.

Il resta claustré des jours dans sa petite chambre d'écrivain... et il écrivit.

***« J'ai vu une nuit, venue d'ailleurs,
qui s'ouvrit comme la gueule d'une bête féroce,
qui attendait que j'y tombe, paralysé de peur,
comme celui qui tombe prit d'un vertige atroce;
mais une force en moi, que je ne savais pas,
m'a saisi par l'esprit et, vite comme l'éclair,
j'ai vu, lucide, ce que j'avais à faire :
la regarder dedans avec science et sans effroi. »***

Éthièm ne comprit alors toute la portée de cet acte de sa volonté; il n'a su, à cet instant, que cela tracerait sa voie.

D'autres rêves le hantèrent pendant ces temps. Il voyait des visages, des centaines de visages qui venaient et portaient lui disant : « La vie t'a choisi pour incarner la nature du maître et être notre guide; viens avec nous, viens nous rejoindre, viens boire à notre coupe le sang le plus pur; viens nous conduire vers cette demeure où plus aucun écho, venu des foules bêtes et bruyantes, ne viendra troubler nos esprits, où plus aucun charme ne viendra envoûter nos âmes, et plus aucune magie ne remplira nos yeux de ses fausses vérités. »

Il ne comprenait pas ce que tout cela voulait faire entendre. Les rejoindre? Où, pensait-il? Quel est ce sang? Qui nourrit-il? Que pouvaient bien vouloir les porteurs de ces voix lui demandant de les guider, de les aider, de boire de ce sang sacré? Dans quel espace sont-ils perdus ou abandonnés ? Dans quelle région? Vers quelle terre promise veulent-ils aller, sont-ils appelés?

Et si toutes ces voix, pensa-t-il, soudainement, comme une révélation, représentaient les voix des âmes errantes rencontrées, tous les jours, ici ou ailleurs; alors, ce que vivait ce questionneur d'abîmes, ces derniers temps, prendrait tout son sens, tout cela aurait un but. Il ne pourrait en être vraiment certain qu'en répondant pleinement à cet appel que lui faisait le néant. Au moins, maintenant, compris comme cela, il avait une raison de continuer, et un sens à donner à ce qu'il vivait; il pouvait accepter avec plus de sérénité toutes les épreuves qui se présentaient et se présenteraient, pour sûr, dans les temps rapprochés et lointains.

Pour l'instant, Éthièm ne voyait pas du tout comment cela se réaliserait ne se sentant pas prêt à rejoindre le monde. En tant qu'écrivain, toutefois, peut-être pourrait-il, d'ores et déjà, mettre sur papier les mots qui l'aideront, un jour, à marquer les esprits perdus qui cherchent une voie dans cet océan sombre qui s'anime en leurs âmes.

Tout d'abord, il devait se faire, se refaire à l'image de ce qui l'appelait intérieurement, à l'image du dieu qui lui soufflait ses lois et ses vertus par delà les frontières de son âme et son esprit.

Dans sa grande pièce : une table de travail, un lit, une bibliothèque où sont rangés, pêle-mêle, ses livres de poésie et de philosophie, ainsi qu'un piano, l'ami sans lequel il n'aurait pu traverser lucidement ce moment précis de sa vie. Non seulement cet instrument lui servait de voix par laquelle Éthièm pouvait épancher son âme et son esprit, mais il représentait, aussi, un défi constant lancé à son corps et sa pensée; il en avait besoin pour maintenir l'équilibre fragile de son être entre la raison et ses sens constamment harcelés.

En ces temps, son esprit déchiré entre la lumière et les ténèbres ne lui laissait aucun repos. De plus en plus consciemment, il voyait ce combat en lui; mais jamais il n'aurait pensé qu'il aurait un choix à faire ni cru, comme cela devenait évident, que de ces deux forces une seule était vraiment réelle, que la lumière est une absence d'ombre; que Marie ne fut pas, car jamais elle n'eut vraiment de sens. Pourtant, depuis son enfance, il en avait l'intuition, il

le savait sans vouloir se l'admettre. Cette science intérieure l'éloignait du monde extérieur qui lui enseignait autre chose; cette science l'isolait du monde, et c'est pour cela qu'il mit tant de temps à en accepter les conséquences.

Il s'intéressa à des êtres qui ont eu une vie intérieure particulièrement intense et forte, qui ont su se relever, qui ont su être vainqueurs; des êtres qu'il fallait imiter en ces temps de guerre barbare où tout l'espace en lui ressemblait à ces champs d'horreurs remplis de cris et de pleurs. L'image de ce prêtre lui revint à cet instant précis et le consola, lui donna des forces, lui insuffla de la volonté en son esprit.

Passionné par les poètes, les philosophes, les tragédiens; il les étudia avec rage et écouta des œuvres de musique de ses compositeurs préférés. Il nourrit son esprit de toutes les façons dont il est capable, avec tous les dons qu'il a reçus; cela lui semblait essentiel en ces circonstances.

Cet être tendu vers l'inconnu n'était pas vraiment surpris par ce qui lui arrivait. Depuis longtemps, il entendait en lui gronder, quelquefois, des voix profondes venues d'un espace inaccessible pour son esprit trop petit; et voyait venir et aller, entre sa conscience et l'abîme, des mains blanches tendues vers lui qui dansaient, qui l'appelaient. Depuis son enfance, cet homme sentait l'appel de cette terre lointaine, mais il n'avait ni la force, ni les moyens pour s'y rendre. En ces derniers jours, cependant, pour la première fois, plus fort, il a fait un pas dedans, et, un pas après l'autre, il pénétra sa nuit à un point tel qu'il ne lui était plus possible d'en détourner le regard.

À partir de ce moment, tous les instants devinrent des moments précieux qu'il ne fallait en rien employer à des choses inutiles, non essentielles qui l'éloigneraient de son but. Pour cette raison, Éthièm ne sortait que pour le strict nécessaire. Tout l'obligeait à demeurer chez lui, à demeurer en lui; il ne supportait plus les agressions du monde extérieur : trop de lumière le gênait, trop de bruit l'étourdissait, les masses agitées le troublaient; cette présence de l'autre l'indisposait. Leurs âmes seulement l'intéressaient, mais il ne savait encore leur parler, il ne savait encore les entendre comme cela devait se faire; son œil n'était pas assez perçant, son ouïe assez fine pour distinguer l'inutile de l'essentiel; tout s'entremêlait constamment dans son esprit encore fragile.

*

Un matin, Éthièm se leva avec un besoin nouveau, un profond besoin, obsédant; il voulait tout connaître des lumières sombres et subtiles.

Il mit son long manteau et des verres fumés qu'il acheta la veille pour se protéger de la lumière trop intense — viendra un temps où il portera toujours des verres —, et alla se procurer toiles et peinture à l'huile — celle-ci permet des retouches sur plusieurs heures, cette qualité lui était essentielle. Il marchait lentement, traversant la ville comme un somnambule le regard fixé vers l'inconnu, n'adressant la parole à personne ni même à cet ami qui voulu l'approcher, qu'il contournait comme il contournait n'importe quel autre obstacle sur son chemin, l'esprit trop occupé à trouver en lui la voie qui le conduirait là où il se devait d'être pour dire ce qu'il avait à dire.

Tout en marchant, il suivait ces chemins intérieurs qui se sont ouverts dernièrement. Il se savait non maître des directions à prendre; chaque chemin qui oblige porte à sa conscience ses échos qui lui sont propres. Pour lui, ces chants qui l'appellent ont des tons sombres comme ceux des pierres que portent, quelquefois, les feus que l'on mène au lieu de leurs dernières demeures. Éthièm n'avait de choix que de trouver la voie; il devait faire en sorte que cela se réalise, que cela se fasse envers et contre tous, au détriment de sa propre existence même si aux yeux des autres sa vie n'avait aucun sens; la Nuit avait décidé que pour lui il en serait ainsi. Mais ce chemin caché ne se laisse pas découvrir si aisément; ce travailleur acharné savait que, quelquefois, il faut y mettre du temps, beaucoup de temps et d'efforts pour atteindre son but; que le silence et la solitude seuls mènent à bon port.

Ce jour-là, la nécessité lui était venue de peindre. Certes, il avait déjà peint, mais sans nécessité; ce matin-là, il le fallait, quelque chose en lui l'obligeait. Quoi? Il ne le savait pas encore, cela viendrait en son temps; pour l'instant, il devait tout mettre en place, tout installer.

Éthièm plaça sa toile, de bonne dimension, sur une table que l'on peut pencher à volonté et déposa, tout à côté, sur une autre table plus petite, peintures et pinceaux; il sortit de vieux vêtements parfaits pour cet usage. Il ne voulait pas que sa pièce soit inondée de lumière, il la voulait plus sombre que lumineuse comme la nature même de la vie qui l'habite; pour cela, les rideaux furent tirés presque complètement.

Ce peintre des profondeurs sentait qu'il avait quelque chose à comprendre en se servant des couleurs et des formes, à travers des paysages précis, mais cela restait à découvrir, cela restait à laisser jaillir.

Toutes choses étant prêtes, vêtu de ses habits d'artiste, le peintre s'assit devant la toile et laissa ses visions l'habiter; il laissa les émotions le prendre et s'emparer de lui comme il savait le faire quand, assis devant le piano, il se préparait à improviser. Éthièm avait l'expérience de ces choses et connaissait le chemin que son âme allait emprunter, les difficultés qu'elle allait rencontrer avant que ne jaillissent les feux de la félicité. Il avait maintes fois emprunté ces voies : il revoyait en lui les pas anciens, tracés sur les terres connues, se perdent et s'effacer à l'orée des terres nouvelles, sa volonté défaillante ne lui permettant pas d'aller plus avant. En ce jour, il était bien décidé à creuser consciemment, froidement, dans l'inconnu qui se révélait à lui droit devant.

Lentement, son corps se tendit, ses mains se mirent à trembler, sa tête à vibrer comme si on lui administrait des chocs d'un courant de plus en plus puissant.

La couleur qui venait en sa conscience ressemblait à ce feu qui l'envahissait : du rouge! Il fallait du rouge! Il prit un large pinceau, et remplit sa toile d'un rouge sang profond qu'il étendit fébrilement, avec passion, avec rage, vite, sans plus réfléchir. Il pesa fortement, et appliqua la couleur avec une concentration intense pour ne laisser qu'une fine couche; il ne put s'arrêter que lorsque la toile en fut couverte également sur toute son étendue. Épuisé, le guerrier s'allongea un moment sur le lit avec le sentiment

que quelque chose n'allait pas, ou, plutôt, que ce début était imprécis, qu'il y avait autre chose à venir. Éthièm fixa le plafond cherchant dans rien ce qui l'habitait, étant certain que là existait ce qu'il voulait faire entendre.

Il s'endormit à peine un instant pour se réveiller en sursaut; un grand spasme secoua tout son corps, une autre vision le saisit : du bleu! Il devait mettre du bleu! Il se leva et, sur la moitié haute de la toile, étendit le bleu par-dessus le rouge qu'il avait enlevé avec un linge... mais ce n'était pas encore tout à fait ce qu'il cherchait. Il n'était pas satisfait, ce qui vibrait de cette toile n'était pas en résonance avec ce sentiment qui le tourmentait; il devait y avoir autre chose, il fallait autre chose.

De plus en plus fébrile, il arpentait le plancher de sa chambre de long en large, la couleur ne venait pas; elle devait venir avant que la vision ne meure. Finalement, juste avant qu'elle ne se perde, il la vit, lointainement : du vert! Oui! C'était ça, du vert; il prit son pinceau, le trempa dans le jaune, et l'étendit sur le bleu pour obtenir le vert qu'il voulait.

Aussitôt la couleur recherchée obtenue, toute la tension qui l'habitait tomba en un instant. Il était heureux, il était épuisé; il venait de dire quelque chose venu de loin qui se fixa sur une toile pour toujours. Il savait qu'il n'en était qu'au début, mais, peu importe, une part importante de ce qu'il voulait dire avait été dite, l'œuvre était commencée.

Le combattant pouvait se détendre un moment... boire... manger... le quotidien de sa vie lui était rendu;

l'idée prenait racine, une voix se faisait entendre. Il pouvait se détendre un peu, mais un instant seulement, la journée n'était pas finie : toute l'énergie en lui n'avait pu s'incarner totalement dans cette toile, il restait une partie du miracle à accomplir. Il manquait quelque chose, d'une autre nature cependant : il fallait donner des formes à ces couleurs, il fallait leur donner un sens.

Éthièm s'étendit dans son lit un long moment pour reprendre des forces avant l'assaut final de ce premier combat contre la toile. Il prenait confiance en lui : même si cela n'avait été qu'une courte bataille, il avait bien commencé cette guerre contre la blancheur informe d'une toile sans maître... jusque-là. Le voilà en pleine possession de ce territoire, mais quelque chose le tourmentait; à refaire, il mettrait le fond de sa toile toute noire; il aurait dû faire les choses ainsi, car il aimait l'idée qu'au fond de sa toile gît la nuit, que la nuit supporte tout; mais il était trop tard, la prochaine fois, assurément.

Il se releva, se réinstalla devant sa toile, et laissa de nouveau venir la tension, venir la vision.

Cette fois, tout se faisait doucement. Sur la toile, les couleurs prenaient formes.

Des nuages apparurent venant loin de l'horizon jusqu'à lui, une chaîne de montagnes s'éleva sombre, une rivière naissait lointainement à droite; devant, un grand champ encore vague formait une vallée immense. Tout un lieu prenait forme lentement, et lui, il en était le créateur.

Cette sensation de mettre à la portée de tous cet espace venu d'un autre monde le comblait. Éthièm aimait cette capacité qu'a le peintre d'impressionner les âmes, et se plaisait à se sentir maître de ce quoi allait naître. Plus que tout, cet assoiffé de pouvoir se réjouissait du sentiment de puissance, de l'ascendant sur les autres que cela procurait, et plus il en prenait conscience, plus cela lui donnait du plaisir.

Toute la tension était tombée, toutes ses forces employées; son esprit avait dit ce qu'il avait à dire en ce jour, il ne pouvait faire plus.

Le peintre regardait la toile avec un mélange de surprise et de questionnement : qu'allait-il jaillir de ces espaces encore vastes et vides? quelles couleurs allaient s'ajouter à celles déjà présentes? Il ne le savait pas. Une autre fois il devra interroger l'abîme, et une autre fois cet abîme devra lui répondre; c'était un jeu dangereux, il le sentait, mais il aimait ce jeu : cela donnait à ses jours une intensité qu'il n'avait connue jusque-là.

Quand l'abîme le traversait, et que le néant qu'il porte se transmutait en mots, en couleurs ou en sons, alors il savait que ces mots, ces couleurs et ces sons étaient riches d'un sens particulier, étaient débordants d'une force, d'une puissance qui les rendaient uniques. Quand le néant parle, ce qu'il dit, il ne le dit qu'une fois, et lui savait que le néant parlait, à travers lui, quand un grand frisson traversait tout son être; toute sa pensée sentait alors ce frisson jaillir pour s'incarner en mots, en sons, en couleurs. Jamais il ne doutait de ce qu'il venait de faire quand la chose lui venait

ainsi, il avait la conviction profonde de la parfaite transmission d'une révélation.

Éthièm se sentait capable de défendre, contre tous si nécessaire, ce quoi était né de son esprit ainsi nourri par ces expériences transcendantes à son propre univers. Il pourrait faire connaître au monde, en s'adressant directement à eux, toutes les richesses que ces œuvres contiennent, et c'est ce qu'il fera quand le moment sera venu, quand le besoin de révéler sa vérité se fera pressant. Pour l'instant, il lui restait à devenir encore, il lui restait à maîtriser toutes ces lumières et leurs reflets : toutes ces voix de ce monde qu'il voulait gouverner, dont il voulait connaître tous les secrets.

*

Le lendemain, la journée commença lentement : déjeuner d'abord, lecture ensuite, sortie pour quelques courses et piano.

La musique, toujours, comme un voilier pour un marin, le mène jusqu'au large; c'est là que, venues des horizons lointains, jaillissent des voix nouvelles et pénétrantes qui nourrissent son âme toujours avide. Comme un explorateur sur sa carte, lui, sur les portées, trace le chemin qui l'a mené jusqu'en ces lieux en imaginant que d'autres, un jour, suivront ses pas.

Éthièm aimait cette impression de laisser derrière lui comme une chasse au trésor imprimée sur un parchemin.

Ce jour-là, cependant, il ne pratiqua que très peu sachant bien qu'un certain travail à finir sur une certaine

toile l'attendait. Conscient que cela lui demanderait beaucoup d'énergie, il se devait d'être près; il organisa sa journée en fonction de cette soirée difficile qui s'annonçait. Ne faisant plus confiance à la lumière du jour pour le guider, il décida de finir cette toile sous les lumières artificielles de sa chambre seulement.

En fin d'après-midi, il fit une grande marche sur le boulevard; il se laissa bercer par la rivière et pénétrer par les éclats du jour que les vagues poussent jusqu'aux passants. Il ne résista pas à l'envoûtement, il fut porté simplement comme toutes les âmes savent le faire.

Le soleil disparaissant derrière les montagnes, Éthièm décida de bifurquer vers le centre-ville pour aller s'imprégner des lumières et des ombres naturelles et artificielles qui baignent les rues et les ruelles à cette heure.

L'explorateur en lui éprouvait un certain attrait pour ces ruelles sombres où s'agitent des ombres recluses comme on n'en trouve nulle part ailleurs : des ombres bleu-saphir qu'engendrent les lampadaires, ou vertes, comme la somme du soir et du jour, qui coulent le long des murs en remontant jusqu'au ciel de plus en plus obscur. Il aimait le mouvement de ces ombres qui portent le secret de ces lieux sombres, et se plaisait à les côtoyer, à les creuser de son esprit conquérant, à les voir naître et mourir au gré des courants solaires et des fluorescents.

Ces ruelles ont des vies cachées qui le tourmentaient et le questionnaient à la fois; une vie invisible aux yeux de la majorité qui n'en est pas moins une vie pleine d'un sens particulier, comme la parfaite image de quelques recoins

refoulés, en nos cœurs, où meurent nos rêves oubliés et notre enfance abandonnée. Ces recoins de nos villes sont comme les recoins refoulés de nos consciences que l'on préfère oublier.

Une de ces ruelles le questionne plus que les autres : celle qui creuse le cœur de la cité, celle qui reçoit tous les échos de l'agitation ambiante et toutes les âmes errantes; sans trop savoir pourquoi, il se sentait lié à ce coin reclus plus qu'à tout autre. Éthièm profita du fait qu'il était encore tôt pour parcourir sur toute sa longueur ce petit chemin au travers les demeures vieillissantes et usées.

Là, le fer rongé des escaliers boiteux coule le long des murs, les fenêtres graisseuses ne laissent plus rien paraître des vies qui s'animent au-dedans, les lampes étouffées sous la crasse n'éclairent que laborieusement l'espace encoûtré; en été, des odeurs acérées vous pénètrent par tous les pores de la peau, et vous agressent furieusement.

L'enfant en lui avait peur de ce réduit où tout ce qui y entrerait semblait y disparaître; où les lumières du jour, par les murs sombres, étaient dévorées; où le sol, rempli de décombres, ressemblait à ces chemins où les guerres abondent éternellement; il avait peur de ce lieu où le néant gronde et vous ronge l'en-dedans.

En ce moment, Éthièm était particulièrement tourmenté par la vue de cette ruelle qui se défaisait lentement. Cet effondrement de ce monde renforçait sa croyance d'une quête de l'éternel présent, et nourrissait sa volonté du devenir dans l'immuable, du besoin des choses qui ne change pas, de son amour pour tout ce qui est fait pour

demeurer comme le cristal au cou de l'éternelle beauté; car, pour lui, le beau est éternel dans sa forme comme le diamant sculpté.

Ne sachant trop pourquoi, il était certain qu'il n'en avait pas fini avec ce lieu béni et maudit à la fois.

Revenu sur les chemins passants, le marcheur continua sa promenade aux travers les foules qui s'agitent en cette veille de fin de semaine. Il en profita pour boire les ondes de ces âmes qui déambulent sans véritables buts : seulement pour se confondre les unes dans les autres, seulement pour s'oublier les unes dans les autres, seulement pour se convoiter les unes les autres.

Il ne fut pas long à comprendre qu'il n'aimait plus se perdre parmi le nombre, qu'il n'aimait plus succomber à cette tentation de n'être qu'un passant parmi la foule. Il se révoltait contre ces forces qui assombrissent les esprits et manipulent les instincts dans le seul but du plaisir immédiat, des danses ludiques et des paroles lascives. Son nouvel esprit naissant rejetait avec force ces volontés sans but qui le tourmentèrent tout le temps qu'il partagea ces lieux avec cette foule informe.

La nausée à l'âme, Éthièm retourna dans la ruelle où, finalement, il se sentait plus près de ce qu'il convoitait, de ce qu'il espérait de son devenir. Cet endroit est un filtre qui repousse les affadis : il n'y a de place que pour les vainqueurs ou les vaincus, les médiocres ne s'y retrouvent pas.

La noirceur arrivée, il rentra chez lui l'esprit préoccupé de ce qu'il avait à donner et à transmettre.

*

Le penseur revint de cette marche plus convaincu que jamais de son destin, de ce qu'il avait à faire; tout était plus clair, tout en lui était plus résolu et plus déterminé que jamais. Une énergie nouvelle alimentait ses forces anciennes, et de nouvelles forces lui poussaient comme les nouvelles branches à l'arbre au printemps; il se sentait invulnérable et tout puissant.

Il mangea un peu et prit du vin comme il aime en prendre tout en écoutant la musique qui pousse son esprit à se tendre, et retourna s'asseoir le temps que tout en lui se sème en son fond, germe et grandisse.

Repensant à ce qu'il venait de vivre, à ce parcours dans la ville qui le conduisit de l'inutile aux abîmes révélateurs, Éthièm se réjouissait de la tournure des événements. Il était heureux d'avoir redécouvert ce coin abandonné qui lui parlait tant à présent, qui lui disait les choses qu'il avait besoin d'entendre, qui l'aidait à trouver en lui une voie au travers les brumes qui depuis longtemps envahissaient sa conscience. Tout était plus clair pour lui maintenant, il pouvait explorer ce nouvel espace qui se révélait intérieurement.

Lorsqu'il se sentit prêt, il retira le grand linge qu'il avait mis sur la toile pour la protéger de la poussière la veille, et recommença son rituel.

Refaisant le même chemin qui le menait là où il se devait d'être, pour accomplir ce qu'il devait accomplir, il mena les mêmes combats contre sa chair et son âme, et contre son esprit même qui se refusait aux horizons nouveaux s'ouvrant devant lui. Pour aller de l'avant, il ne s'épargna rien : aucune peine, aucun tourment; il savait plus que jamais qu'en ce lieu s'allongeaient sa voie et son destin.

Jour après jour, soir après soir, il se remit à la tâche jusqu'à ce qu'elle soit terminée.

Le guerrier n'eut aucune pitié pour lui; il mena son combat jusqu'à la limite de ses forces sans compter les heures, sans se soucier de ce quoi son corps avait besoin, poussant son esprit dans ses derniers retranchements pour en tirer ce que peut donner une vie lorsqu'elle est confrontée à la mort, lorsqu'elle doit choisir entre s'abandonner ou se relever. Il a forcé sa volonté jusqu'à ne plus vouloir afin de savoir si, poussé à la limite, elle trouverait la force de vouloir encore; et conduit sa conscience jusqu'à la frontière tout près de l'absence.

Un ciel vert aux nuages bleus apparut au-dessus d'une vallée que traversait une rivière sombre, venant de la droite, d'où sortait une nymphe bleu pâle tendant le bras, essayant de toucher du doigt des restes humains échoués sur la rive. Au loin, les vestiges d'une civilisation ancienne; tout près, une grande fleur tout ouverte comme une bouche gémissante, et, partout, sur la partie du bas, une terre rouge sang foncée.

Il ne comprenait pas complètement, avec sa raison, ce qu'il venait d'accomplir, mais il savait qu'il était sur la bonne voie, sa vision prenait forme.

Cela le soulagea, mais pas totalement; sa vision avait plusieurs facettes, cette toile était une de ces facettes. Il restait encore du travail, beaucoup de travail; Éthièm n'avait pas atteint ce lieu, tout au loin, où il pourrait le regarder son dieu, bien en face, et lui poser les questions qu'il voulait lui poser; il y avait encore des mers à traverser, et des terres à creuser avant de l'atteindre.

La toile finie, il revint à sa routine quotidienne et se remit à l'exercice du piano.

La musique, il le savait, l'aiderait à traverser ces eaux profondes, mais il n'était pas dit, encore là, que cela se ferait facilement; il n'était pas dit que cela se ferait sans tempêtes, sans déchirements et sans encombre. Ayant atteint le bout de sa terre, il vit s'étaler devant lui une mer baignant sous un ciel dépouillée de tout. À partir de ce moment, le voyageur devint le passager d'un navire qui voguait vers un sol lointain et sans nom, une terre qui se montrait petit à petit, au loin, plus clairement; une terre qu'il fallait conquérir envers et contre tous les dangers résidents. Voilà le défi qui l'attendait, voilà son devenir, voilà en quoi sa volonté devait agir : la volonté c'est comme le vent et les voiles qui poussent le navire vers l'avant, la volonté c'est comme le cœur et le sang qui pousse la vie au-dedans. Il savait que chaque pas en avant serait une conquête; parcourir ces mers nouvelles sans repaires est

une odyssée des plus périlleuse où beaucoup se sont échoués, aspirés par des chants éclatants qui soufflent entre les rochers, attirés par des jours éternels, par des lieux où abondent les voluptés intemporelles; sachant cela, maintenant, il se promit qu'il ne laisserait plus ces forces l'emporter en ces lieux où il ne voulait plus aller, où il ne voulait plus s'éteindre.

Il commença par des accords connus, et navigua sur des formes anciennes. Lentement, ces accords prirent des sonorités étranges, et les formes devinrent comme ces mutants, que la nature engendre, quelquefois, porteurs d'une autre vie et d'une autre descendance. Des flots sonores remplirent sa chambre; de sa bouche sortirent des chants incompréhensibles pour tous et même pour lui; sur le dessous de ses paupières fermées se projeta, comme sur un écran, le film de sa vision grandissante.

Sous l'emprise d'une force envahissante, à cet instant précis, le passager dut décider de se laisser porter ou de descendre, de se laisser ancrer ou de lever l'ancre, de se laisser refaire ou se garder. Il choisit ce que depuis longtemps il savait quoi devoir choisir : il choisit de s'ouvrir à autre chose, et autre chose se révéla.

Il vit des visages blancs et rouges, qui s'entrechoquaient, pris dans des tourbillons furieux, et des mains jaunies venir de loin pour tomber mortes à ses pieds; il vit des yeux, cherchant un chemin, glissant sur la mer, baignant dans l'écume agitée, s'échouer sur les rives rocheuses. Une bruine rouge alors apparue du nord; une bruine qui mord, qui vous pénètre jusqu'au-dedans et qui vous fige totalement.

Éthièm s'arrêta de jouer comme paralysé, le regard fixant le clavier; il était épuisé et trempé de sueur.

Lentement, il se ressaisit, remis ses doigts sur les touches et recommença... et recommença encore, et encore, plusieurs fois...

Soudainement, tout se mit à tourner autour de lui; le silence figea ses mains justes avant qu'il n'entendît rager une vague déferlante, et tout devint noir... très noir... extrêmement noir... Son corps s'effondra lourdement. Épuisé... sans plus de force, il se laissa glisser vers un sommeil profond à l'endroit même où il était tombé.

Il se réveilla, le lendemain matin, couché par terre, dans un présent boueux.

Son esprit avait entrevu la nuit qu'il cherchait à travers ce flot de lumière aveuglante; il l'avait touchée de ses yeux et en avait goûté l'amer; il en avait senti la chair brûlante au sein de son esprit, et ouï les silences austères.

Elle était là, ardente, en lui, tout près; il la sentait, il la voyait à travers les brumes de sa conscience; elle brillait sombre comme un phare au loin, lui indiquant le chemin à prendre. Une lumière noire perçait les horizons lumineux de sa pensée encore sous l'emprise de ces envahissantes idoles hurlantes, et l'appelait.

Éthièm savait désormais que la lumière de ce phare serait le chemin à suivre, qu'elle serait sa voie; elle était là

comme une voix qui lui parle et ordonne. Était-il encore libre? Avait-il encore le choix?

Plus les jours passaient et plus son âme comprenait ce que cette nuit exigeait de lui. Plus elle comprenait les sacrifices qu'elle aurait à faire, les luttes qu'elle aurait à mener, et cela le terrifiait. Il se devait d'apprivoiser cette peur, la combattre, la vaincre; mais, avant tout, il devait la nommer :

*« Je cherche le nom d'un étrange océan;
de loin, j'en aperçois les reflets clairs et durs
balançant au vent,
formant une vallée immense.*

*J'avance, sur des voies claires-obscur,
vers un océan étrange.
J'entends son chant, là-bas, surgissant des méandres :
un chant aigu comme les cris d'un oiseau de proie.
Des murmures, toujours les mêmes, viennent se faire
entendre;
des murmures obsédants que des vents, pleins de froid,
poussés par les vagues, glissent jusqu'à moi.*

*Chaque pas est un peu plus humide;
chaque pas s'enfonce comme si la terre s'entrouvrait,
comme si je marchais sur de la chair putride;
chaque pas est un pas de plus vers l'abstrait.
Il faut les faire puisqu'il faut savoir;
il faut aller jusqu'à la mer, jusqu'au là-bas,
jusqu'au bout de mes terres et au-delà;
il faut aller jusqu'où je ne sais plus avoir.*

*

*Arrivé sur la rive où les rêves se noient,
où se perdent à la dérive les morceaux du moi,
j'ai laissé la marée nous avoir tout entier,
nous emporter loin, moi et mon radeau de foi,
là où l'horizon s'efface et se laisse effacer.*

*Maintenant, de plus en plus, l'amer s'agite,
les vagues montent et brassent écume
frappant les pierres qui, une à une,
au fond des flots tombent et s'effritent.
Maintenant, de plus en plus, ma terre se meurt,
de tout côté surgit Néant
qui, dans sa gueule de géant,
broie ce qui reste de ma demeure.*

*

*La mer est calme, comme glacée,
je flotte sur un radeau de plus en plus rongé;
ni aucune étoile ni aucune lueur
n'arrivent à mes yeux pour soulager mes peurs :
j'ai peur de sombrer dans cet abîme austère,
j'ai peur en ce radeau cassant sous mes pas trop
pesants,
j'ai peur de voir la vague m'entraîner dans l'envers;
tout est trop fragile, tout est trop coulant.*

*

*Depuis plusieurs instants s'animent des formes
blanches,
elles glissent là-bas et s'approchent lentement
comme des noyés flottant sur les eaux;
elles viennent vers moi, et ce, assurément,
mon corps déjà froid s'engivre jusqu'aux os;
que me veulent ces cadavres, ces vagues étranges?*

*

*Elles sont déjà là...
Elles tournent tout autour de moi...
En elles, des ombres comme des bouches s'agitent
silencieusement,
on dirait qu'elles ont à dire, mais qu'elles ne peuvent
encore;
elles semblent aussi frémir et souffrir affreusement.
Soudainement, des ondes fines font vibrer tout leurs
corps,
et ces bouches font entendre de sombres gémissements :*

*« Donne-nous un nom, dis-nous qui nous sommes;
baptise les esprits qui habitent ces lieux,
et nous libéreront ton âme pour un peu,
car nous sommes en toi ces voix qui résonnent.*

*Tu nous connais depuis toujours,
mais jamais jusqu'à ce jour
tu n'avais vu nos formes
ni ce lieu qui te questionne.*

*Dis-nous qui nous sommes,
et nous ferons en somme
que tu puisses retrouver sommeil,*

*et plaisir à ton réveil.
Regarde bien nos danses difformes,
et cherche dans ta science
le mot qui fera sens
pour définir qui nous sommes. »*

*Je connaissais le mot, mais ne savais sa forme;
maintenant, je peux nommer, en toute certitude,
les esprits de ces lieux blêmes et informes :
ils s'appellent "angoisse" ils en ont l'attitude. »*

Aussitôt qu'il les eu nommés, un grand calme s'installa en lui. Éthièm s'allongea sur son lit; son corps et son esprit se laissèrent porter vers un profond sommeil sans rêves tourmentés : sans cris déchirants ni murmures angoissants, sans vision de l'abîme envahissant.

Il dormit longtemps.

*

L'angoisse est la peur des faibles; voilà ce que comprit son esprit, voilà ce contre quoi il devait se battre, voilà ce qu'il devait vaincre : l'angoisse et tout ce qui menait à l'angoisse. Tout ce qui générerait en lui ce sentiment devint, à partir de ce jour, de l'ordre de l'inacceptable. Un chemin sombre s'ouvrirait devant lui si ce chemin était celui qu'il devait suivre : un chemin sans lumière trompeuse où l'angoisse n'a aucune emprise.

Éthièm a compris l'appel, et lui répondit; il a fait serment qu'il respecterait ses exigences, et que jamais plus

il ne détournerait son regard de ces lois écrites en sa conscience.

Le disciple ne pouvait plus reculer, ne pouvait plus oublier; il ne pouvait qu'obéir à ce maître en lui, venu de loin, qui lui avait enseigné la voie, et lui avait montré le péril qui vague au-dedans de son âme : un visage d'une parfaite blancheur, étincelant, d'où jaillissaient, comme d'une source claire, les mille lumières d'un chant ensorcelant, envoûtant. Ô combien dangereux est cet être perfide qui mène l'âme à flotter au-dessus de l'abîme tout en lui cachant sa présence! Et l'abîme, lui, attend la gueule ouverte que l'on y tombe emporté par le souffle d'une volonté qui peut frapper, comme ça, sans qu'on s'y attende, à tout moment, selon sa loi, selon ses exigences, ses caprices et ses attentes.

Il rangea tout dans sa chambre pour effacer la trace de ses combats, et parce que l'ordre est une des lois qui aident à vaincre l'angoisse.

*

De jour en jour, Éthièm comprenait un peu plus ce qu'il devait accomplir pour son âme et pour son esprit. Il y avait un ordre à établir, des portes à fermer, des objets de la pensée à détruire pour qu'ils ne soient plus des inutiles à traîner.

Ce nouvel initié s'occupa pendant de nombreux jours à faire le vide en lui de tout ce qui lui semblait désormais vain ou nuisible. Pratiquant l'ascèse, il se refuserait, désormais, ces petits plaisirs qui affaiblissent l'esprit et la

volonté, qui rendent l'homme semblable aux nuages : d'un côté repu de lumière et de l'autre dégoulinant; des êtres soumis au rythme des vents, pleurants sur le monde et sur eux-mêmes, constamment. Il avait du mépris, soudainement, pour ces existences glissant sur le monde comme ces créatures, ni célestes ni terrestres, traînant leurs corps mous d'un bout à l'autre de la planète.

Tout ce ménage fait, il se sentit prêt à affronter le monde.

Chapitre 2

La soirée était belle et fraîche sous un ciel bleu où voguaient en grappes les nuages enrosés d'un soleil couchant.

Le vent lui léchait les yeux, les joues, les mains et venait déposer à ses pieds, en tourbillonnant, les enfants possibles d'un majestueux feuillu assez grand pour couvrir de son ombre mourante, en cette fin de soirée, la maison qui partage avec lui ce petit coin de terre isolé près de la rivière. Ces arbres, nombreux ici, majestueux, recouvrent de leurs coiffes la longue allée, et l'on s'y sent protégé contre tout ce qui pourrait nous arriver du monde.

La soirée naissante s'étendait comme une marée montante couvrant le ciel et le sol; quelques étoiles perçaient déjà ce voile sombre orangé; la ville retrouvait le calme et le silence qu'apporte la vie des ombres.

Éthièm marchait, ce soir-là, sur le boulevard que la rivière longe.

Les reflets noirs et lumineux qui dansent sur la rivière lui procuraient, habituellement, une sensation d'équilibre apaisant. Cette fois, cependant, ce fragile équilibre s'ébranlait sans qu'il ne sache trop pourquoi : cela était une sensation totalement nouvelle pour lui que jamais, avant, il ne vécut et ne crut possible; mais, voilà, il ne se nourrissait plus des choses faciles étant d'un autre monde où chaque regard posé est un regard qui creuse et qui cherche sa vérité.

Habitant de l'ailleurs, il lui restait à en connaître et en accepter toutes les conséquences et les vérités.

Ébranlé comme la rivière, son esprit passait du clair à l'obscur; tous les efforts qu'il tentait pour reprendre son équilibre s'avéraient inutiles : il avançait comme on avance sur une mer agitée et dure. Aucune terre où s'ancrer, aucun récif même où s'échouer; il n'avait aucune emprise sur les vents et les marées, il n'avait seulement que ces creux sombres au jeu des vagues où planter son regard affolé.

Intuitivement, son âme cherchait la rivière quand son esprit interrogeait les mystères de l'âme, ce qui était particulièrement le cas en ce jour. Toutefois, en lui, quelque chose de nouveau s'animait : il ne voyait plus ce mouvement de l'ombre et de la lumière comme l'expression d'une seule et unique chose, mais plutôt comme le combat, la lutte, de deux forces qui s'opposent, qui s'animent en une danse.

Cette nouvelle réalité s'imposait en lui furieusement. Il comprit que plus jamais la rivière ne lui apparaîtrait comme elle lui apparaissait avant; il comprit que, désormais, ce fleuve le questionnerait plus qu'il ne lui apporterait de réponse, qu'il le blesserait plutôt que de le soulager. Une âme voyait là, devant elle, l'image vivante de sa vie tourmentée; elle voyait là des secrets qu'elle devait encore faire parler; elle voyait les fondements de sa vérité.

Les creux des vagues attiraient son regard, juste les creux des vagues : des lieux inconnus pour lui jusque-là qu'il voulait connaître. Il se concentra sur ces creux, il en

écouta les chants, il en regarda les danses, il en scruta minutieusement les formes voulant tout savoir d'eux, voulant saisir les secrets de leurs existences : quoi les animent, quoi les enfantent; voulant tout comprendre comme un esprit peut comprendre les choses de ces mondes.

Il resta sans réponse, cela lui échappait encore, il en était profondément troublé; il continua sa marche dans un état de déséquilibre profond. Malgré des efforts, Éthièm ne réussissait pas à se ressaisir et demeurait balançant avec un malaise à l'âme, et un grand désordre en son esprit qui s'en trouvait ainsi affaibli.

C'est à ce moment précis — un de ces moments dont le destin seul a le secret — qu'il croisa cette jeune fille qui eut sur lui un si profond effet; un de ces êtres qui vous fait renouer avec tout ce que vous étiez et que vous croyiez ne plus être; c'est à cet instant que se tracèrent, sur cette personne, tous les traits le plus près de ce qu'Éthièm imaginait de plus beau : le visage le plus irréel, le plus parfaitement dessiné.

Elle avait une chevelure d'un roux intense qui lui coulait jusqu'au milieu du dos; une chevelure étincelante, comme un soleil levant aux reflets dorés; une chevelure tiède et odorante qui ondulait délicatement, et nimbait un visage d'une éclatante blancheur percé par deux yeux gris bleu azur d'où il voyait jaillir les éclats les plus purs, les passions les plus intenses.

Sa démarche est élégante, son pas est lent et léger. En ce moment précis, elle allait le regard fixé vers ce coin du

ciel où le soleil s'endort et semble même rêver, où les nuages se fondent en un tout éthéré. À sa démarche gracieuse se conjuguaient, de chaque côté de son corps, le mouvement de ses bras qui balançaient légèrement comme battant le rythme d'une mélodie simple et tranquille.

Èsthéa coulait sur la ville comme la source fragile qui s'anime au printemps.

Elle était habillée d'une façon un peu à l'ancienne portant une robe aux multiples rubans, très harmonieuse dans ses couleurs, qui flottaient au vent; une robe couverte de légers tissus orangés et bleus. Brillante comme les horizons qui portent les derniers chants du jour et les derniers frissons qui font vibrer les éclats autour, elle semblait avoir fait un pacte avec tout ce qui est sublime et tout ce que déploie le ciel de beautés.

Éthièm ralentit le pas. Lorsqu'il fut tout près, elle murmura d'une voix très mélodieuse des mots qu'il crut bien entendre, et qui, de plus, lui semblèrent adressé. Il fut frappé par cette voix, et profondément ému par les tons mélodieux qui jaillirent de cette bouche aux lèvres minces et dociles dont la danse s'harmonise si bien aux verbes qui les animent. Il tendit l'oreille et ses yeux assoiffés pour tout boire, pour ne rien manquer de ce qu'elle avait à faire entendre et faire voir.

Il fut si ému par cette rencontre qu'il décida, après avoir laissé entre elle et lui une certaine distance, de la suivre peu importe où elle irait; d'ailleurs, c'est ce qu'il crut comprendre des mots qu'il entendit : « Suis-moi. »

Èsthéa arrivait du parc pas très loin, et parcourut tout le boulevard jusqu'au pont qui traverse la rivière. Rendue au milieu du pont, elle s'arrêta un peu pour regarder, de haut, couler les eaux qui sont très animées en cette période de l'année : un courant fort agité et de multiples remous tracent toujours en cette saison des dessins très particuliers.

Elle marchait très lentement pour profiter du vent, qui se levait, venant de l'orient. La belle s'arrêta plusieurs fois, et, à chaque fois, posa les mêmes gestes : elle regardait la rivière d'abord pendant un long moment, et puis, fermant les yeux, penchait sa tête par en arrière le corps tendu; elle semblait vouloir s'offrir ainsi, comme une amante, au vent, à la lumière et aux forces environnantes. De son côté, Éthièm continua sa route jusqu'à l'autre rive où il l'attendait, caché.

*

Arrivée de l'autre côté du pont, elle prit le sentier qui mène à l'île aux fous — un nom que lui donnent plusieurs ici, venu d'on ne sait où; en vérité, ce n'est pas une île, mais une presqu'île.

C'est un lieu qui engendre le mystère dans l'âme, le soir, quand les reflets de la rivière, perçant la forêt, laissent penser à des yeux égarés; quand le vent qui frappe les pierres et les branches laisse penser à des plaintes austères et des chants funéraires. C'est un lieu qui effraie, car c'est un lieu désert, au milieu de la ville, que l'on pourrait croire hanté des peurs et des profondes angoisses de ces incon-

sciences à la ronde qui se veulent claires et tranquilles, mais qui, au fond, fourmillent de bêtes étranges et agitées.

Un chemin droit, bordé d'arbres, traverse l'île; un long chemin où aucune étoile ne brille tant les arbres, là-haut, s'entrecroisent densément, mais, au bout, tout s'ouvre sur la rivière, sur le ciel, sur la ville et ses lumières qui scintillent à la surface de l'eau tout autour.

Rendue à la limite du chemin, Èsthéa alla s'asseoir parmi un groupe qui semblait bien heureux de la voir; Éthièm, lui, alla se cacher dans la forêt, assez près pour les observer et les entendre.

Éthièm savait déjà que ces gens entourant Èsthéa n'étaient pas de sa race, qu'ils allaient vers des régions que lui fuyait, auxquelles il tournait le dos : des régions où les marécages abondent et la vie, lamentablement, végète. Ce n'était pas leurs compagnies qu'il recherchait, il ne s'intéressait qu'à elle, rien qu'à elle... car en elle, aussi, soufflait la voix d'un autre monde; il en était convaincu, déjà.

Il avait la certitude qu'elle était, comme lui, prisonnière et possédée par une force qui la dépassait, qui lui traçait un devenir particulier. Cet homme, fier de ce qui l'anime, imaginait en elle cette même volonté de se battre, cette même soif d'accéder à ces régions qu'on lui avait surement laissé entendre. Il pensait avec plaisir qu'elle faisait partie de ceux que rien ne peut détourner de leurs chemins. Il était certain qu'ils se nourrissaient tous les deux du même sang, et qu'elle finirait bien, elle aussi, par comprendre qu'ils étaient faits pour se battre ensemble.

En ces temps, déjà, il se croyait un avec elle, et s'imaginait partager le même destin; il pensait qu'il ne serait plus jamais seul à tracer son chemin.

Éthièm regardait ce groupe, qu'il jugeait indigne de la nature d'Èsthéa, de loin, se débattre dans des méandres. Ces gens lui paraissant méprisables; il se dit que son influence aurait assurément un effet bénéfique sur ces âmes perdues. Il était certain qu'elle-même supportait difficilement ces êtres assis autour d'elle, ne partageant leurs vies que par un mauvais concours de circonstances que son destin finira bien par corriger un jour.

Il ne fut pas long à comprendre tout le pouvoir qu'Èsthéa avait sur son groupe lorsqu'elle décida enfin de se manifester, ce qui le réconforta dans sa croyance du contrôle qu'elle devait posséder sur ses amis.

Il la vit prendre, dans son grand sac, une petite boîte qu'elle déposa par terre; elle l'ouvrit et en sortit ce qui lui semblait être une flûte qu'elle assembla aussitôt. Pendant un instant, la tête baissée, elle se recueillit avant de porter l'instrument à sa bouche, et se mettre à jouer.

Tout le groupe se calma et se rassembla silencieusement, presque religieusement, autour d'elle pour l'écouter.

Les chants sortaient de sa flûte comme la lumière des étoiles, avec le même naturel, avec le même éclat. La musique parvenait à Éthièm très clairement malgré la distance qui le séparait d'elle. Il pouvait tout entendre des sons, il pouvait tout entendre des silences aussi qui régnaient quand la musique l'exigeait.

Èsthéa ondulait tout en jouant, de sorte que les chants et les mouvements lents et continus de son corps avaient comme un effet hypnotique sur son entourage. Bientôt, possédé par son pouvoir comme le serait des ensorcelés, tout le groupe se mit à balancer à son rythme; personne ne semblait vouloir résister à ses charmes; tous se laissaient porter.

Ces gens, autour d'elle, étaient sensibles à ces odeurs sonores, à ces ondes qui goûtent l'aurore et ces rayons gras intenses, comme tracés par des crayons de cire, que l'on peut presque toucher du corps, qu'elle appelait depuis des mondes immatériels; ils étaient transportés comme des enfants à qui l'on aurait jeté un joyeux sort. Malheureusement, ces moments d'allégresses s'entrecoupaient de pauses pendant lesquelles le chaos reprenait ses droits sur ces choses, sur ces esprits vides qui pendaient là, près d'elle... trop près d'elle.

Éthièm, assit dos à un arbre, se laissa porter, lui aussi, par les airs de la semi-déesse en ce lieu; il sut profiter pleinement de ces merveilleux moments. Envoûté, il glissa lentement jusqu'en des régions inconnues et lumineuses. Ce moment confirma en lui la première impression qu'il avait eue : ils partageaient le même sang.

Il aurait aimé s'abandonner complètement, mais quelque chose en lui s'y refusait : une volonté persistait à se défendre contre ces assauts éthérés, contre ses formes sans poids et sans véritable unité — ce combat en lui entre l'abandon et le ressaisissement ne faisait que commencer.

Des heures passèrent ainsi avant que, finalement, le sommeil le gagne un moment. Quand il se réveilla, tout était redevenu silencieux et désert; un silence presque sinistre comparé à ce qu'il venait de vivre.

Il était tard, l'envouté retourna chez lui par le même long sentier pavé d'épines de pins. Arrivé à la maison, il s'allongea, mais mit du temps avant de s'endormir : tout son corps vibrait de ces chants qu'il avait entendus, et toutes ses pensées étaient remplies d'images venues de cieux inconnus.

Le lendemain matin, il s'éveilla avec un goût de fumée dans la bouche et les éclats d'un soleil ancré en son esprit confus. Il resta allongé, un long moment, à repenser à cette soirée, à repasser, comme un film, dans sa tête, toutes ces images qui l'avaient envahi; il revécut dans son corps les frissons qui l'avaient fait vibrer.

Éthièm se leva et, sans même prendre le temps de déjeuner, s'installa au piano. Note après note, il fit jaillir des accords dont la succession créait en lui des parfums de lumières envoûtants. Il passa du piano à sa table de travail pour noter ce qu'il venait de découvrir; et quand il eut fini, ce fut au tour des vers de s'allonger sur des feuilles, car les mots aussi voulaient dire. Il ne pouvait plus quitter ce monde nouveau qu'il venait de découvrir, qui lui avait ouvert des horizons mystérieux...

« Près d'une rivière où ondinaient des lumières nouvelles sorties tout droit du souffle d'une âme et du creux d'un roseau,

*je fus la victime d'une agression charnelle :
un torrent de soleils me saisit par les os.*

*Plus rien n'avait d'existence si ce n'est ces chants d'ors
que les vents, avec élégance, poussaient jusqu'à mon corps,
et je m'en abreuvaï comme on boit à la source :
l'âme comme une bouche ouverte, l'esprit comme des mains
en louche. »*

Le soir suivant, Éthièm retourna se cacher au même endroit. Assis par terre, le dos accoté sur un arbre, il se laissa porter encore une fois par la magie de ses chants et l'atmosphère de ce lieu. Il s'agissait encore une fois d'un rituel, mais d'une tout autre nature; ici, il fallait se laisser porter sans résistance, sans chercher à comprendre ou à contrôler ces forces naissantes, à leur trouver un sens; il devait simplement préparer son âme à s'ouvrir et accepter; il devait simplement se laisser défaire et s'oublier.

Cet être, à son tour possédé, avait une intuition, et il voulait aller au bout de son intuition : il sentait qu'au loin, encore très loin en lui, une lumière sublime, prisonnière, tardait à jaillir; il voulait la connaître. Il se dit qu'il fallait absolument qu'il retourne sur cette île chaque soir, en cachette, jusqu'au jaillissement complet de ce chant lointainement caché, et encore inconnu de lui. Il lui était impossible de faire autrement; il ne pouvait plus laisser, enfoui, ce feu qui, à son insu, éclairait des horizons qu'il ne connaissait pas; il voulait en comprendre la nature, il voulait tout savoir de cette force qui engendrait ainsi ses rêves les plus éthérés, et le plus près de ce que la vie a d'irréalité. Il fallait qu'il revienne en ce lieu pour l'entendre jusqu'à ce que tout se soit révélé.

Ainsi fit-il, soir après soir, pendant deux semaines. Chaque rencontre ressemblait à la précédente : toujours aussi belle avec des chants nouveaux toujours aussi merveilleux, mais le chant qu'il espérait, lui, ne venait pas : aucune mélodie encore ne l'emporta là où il se sentait devoir être, et ne l'envoûta au point que s'ouvre cet horizon convoité au bout de sa conscience assoiffée. Il restait là à espérer que le miracle se produise, et qu'enfin se libère tout ce qui était encore caché, mais quelque chose empêchait que cela n'arrive. Un soir, il décida de faire autrement.

Le quinzième jour, Éthièm se résigna à rejoindre le groupe pour s'approcher d'elle. Il se disait que plus il serait près et plus il pourrait entendre toutes les subtilités de son jeu et toutes les harmonies créées par son instrument; peut-être ainsi, en son corps, résonneraient les échos lointains qu'il ne pouvait entendre de sa cachette.

Éthièm s'approcha très lentement, silencieusement, pour ne pas troubler l'atmosphère quasi religieuse qui se dégageait en ces moments de grand bonheur pour tous. Lorsqu'il arriva, on lui fit une place immédiatement sans poser de questions, il était le bienvenu.

Il ne se sentait pas vraiment bien parmi ce groupe; l'atmosphère qui y régnait, quand elle ne jouait pas, l'indisposait : la nonchalance, le laisser-aller, la négligence, la mollesse de ces gens lui déplaisaient énormément; mais ce n'était pas pour eux qu'il était là; il voulait faire ce sacrifice de les côtoyer, pendant quelque temps, afin de pouvoir jouir de sa présence, et prendre ce qu'elle pouvait lui donner.

Peut-être essaiera-t-il de les convertir à ses idées. Peut-être réussirait-il à faire de ces êtres, sans but et sans véritables convictions, de fervents défenseurs de ces propres principes et des amis fidèles à ses lois, mais il n'y tenait pas vraiment ou, plutôt, il ne croyait pas cela possible; au plus, il pourrait les instruire de ce qu'il découvrit, et, ainsi, guider certaines de ces âmes vers une vie ennoblit.

Cette idée lui plaisait, et plus il y pensait et plus elle lui semblait logique et naturelle; il fallait qu'il en soit ainsi, c'était là sa destinée. Tout ce qu'il vécut, ces dernières semaines, prenait son sens dans cette action qu'il allait poser : leur faire découvrir une science qu'ils ne pourraient jamais se donner eux-mêmes. Il reviendrait, assurément, non seulement pour elle, mais aussi pour tous ces êtres perdus et sans véritable but.

Lorsqu'elle s'arrêta, Èsthéa alla s'asseoir près du feu, et ne dit plus un mot; elle se contenta de regarder et d'écouter les conversations.

Alors, le groupe se retourna vers lui, tous voulaient le connaître; on lui demanda de se présenter. Au lieu de cela, le poète sortit son grand cahier, qu'il traîne toujours avec lui, et commença à lire. Il savait qu'il ne pouvait mieux parler de lui, et de ce qu'il croit, qu'en lisant ces vers écrits alors qu'il était dans l'un de ces moments où, comme il le disait alors, l'autre qui est en lui s'empare de sa plume pour dire ce qu'il n'aurait jamais pu dire, en d'autres temps, avec autant de précision et d'assurance :

« Je connais les lois qui définissent les hommes

*et je dis qu'en ce monde il y en a des petits,
car ils ne savent et n'ont pas d'appétit
pour tout ce qui s'élève et qui porte en somme
les puissances raffinées, les pures joies de l'esprit. »*

Tous l'écoutaient béatement sans se rendre compte qu'il parlait d'eux, eux qu'il méprisait profondément pour leurs vies dissolues; il les méprisait tous sauf elle, qui savait l'enchanter et le porter vers des régions nouvelles. Il était certain qu'elle aussi était destinée à de grandes choses; il s'imaginait ensemble, lui avec ses mots creusants et elle avec ses chants envoûtants, parlant aux âmes et aux esprits errants.

Éthièm continua à lire :

*« Ces êtres plient aux moindres vents,
et se brisent sous la tempête;
leurs racines creusent tout autant
que des poux sur une tête. »*

Il s'arrêta un moment et puis reprit :

*« J'en appelle à certains :
prenez appui dans la nuit, érigez-vous comme des marbres,
pétrifiez vos âmes molles dégoulinantes de larmes,
aiguissez vos esprits faibles, faites-en des sabres
qui trancheront dans vos vies mêmes, en séparant le vrai du
vain. »*

Des murmures commencèrent à se faire entendre dans le groupe.

Il poursuivit :

*« Que ceux qui comprennent en fassent un mystère;
pour les autres, toutes paroles sont vaines,
car ces mots que le vent mène
ne peuvent s'ancrer sans peine
que dans les terres où les racines prospèrent. »*

Les murmures devenaient de plus en plus forts :

*« Je connais ceux qui ont du poids, et ceux qui flottent et
errent sans fin;
je sais le chemin que prendront les uns et les autres.
Je sais voir, dans les reflets des yeux, ce que seront les
destins :
je vois les navires qui feront naufrage, et ceux qui verront
les côtes. »*

**Plusieurs, ne voulant plus l'entendre, demandèrent à
Èsthéa de jouer de la flûte.**

Il poursuivit pour finir :

*« Il viendra un temps où ceux qui ne sauront seront vaincus.
Il viendra un temps où ceux qui ne pourront pleureront,
car de partout s'élèveront les vents qui feront
que de partout s'écraseront les âmes sans but. »*

**On ne l'écoutait plus, la plupart se remirent à boire et
à parler comme s'il n'existait pas, mais d'autres restèrent
songeurs, silencieux le regardant du coin de l'œil.**

La soirée se termina ainsi, chacun partit en groupe ou seul; il ne resta plus, à la fin, que lui, Éthièm, et elle, Èsthéa.

- Je m'appelle Éthièm
- Et moi Èsthéa
- Joue pour moi, rien que pour moi; personne sur cette terre n'apprécie ton chant autant que moi.

Elle se remit à jouer rien que pour lui, il le savait; cela lui procurait une joie extrême, un plaisir indéfinissable.

Des horizons nouveaux s'élevèrent devant ses yeux, encore une fois, d'où ruisselaient des lumières aux teintes étranges; mais son esprit fier, résistant, non sans raison, à s'y abandonner complètement, l'empêchait de voir les plus belles. Il le savait, il le sentait, mais il n'y pouvait rien; un réflexe de défense, un instinct puissant le guidait. Il continua à l'écouter avec ces sensations de danger et d'enchantement qui ne le quittèrent pas.

- Je me sens comme possédé quand je t'écoute; je me sens pris comme dans les serres d'un oiseau de proie, et porté, malgré moi, là où je ne serais jamais allé de par ma propre volonté.

Pour toute réponse à ce premier commentaire, il eut un sourire et une caresse sur la joue. Éthièm reprit :

- Je reviendrai pour t'entendre encore; je reviendrai, car il y a là dans ce monde sonore une source où je dois m'abreuver.

Ils se séparèrent sans qu'aucun mot de plus ne fût prononcé. Éthièm retourna chez lui en pensant à tous ces trésors de lumières cachées, sûrement plus belles encore, qui ne s'étaient pas montrées, et cela lui faisait espérer des soirées encore plus merveilleuses, plus intenses.

*

Les autres soirs où il se présenta, le groupe se sépara en deux : ceux qui voulaient l'entendre et les autres; Èsthéa faisait partie du deuxième groupe.

Un soir, blessé peut-être par le fait qu'elle ne soit venue l'écouter comme lui l'aurait fait, il improvisa des vers tout en faisant semblant de lire :

« Il y a des êtres qui apportent à la conscience des joies éthérées,

*qui abreuvent les bouches ouvertes et assoiffées
d'élixirs qui les font voir comme des fées,
comme des sources d'où coulerait le vin sacré.*

*Ils connaissent les chants et des secrets cachés,
ils connaissent les faiblesses de la nature humaine.*

*Ils savent se faire aimer, mais en font-ils de même?
Ils savent se faire entendre, mais savent-ils écouter? »*

Éthièm fut étonné par ce qu'il venait de dire comme si quelqu'un d'autre parla à travers lui. Tous les gens de son groupe écoutaient attentivement, car ses paroles, dites avec autorité, résonnaient en eux. Beaucoup avaient faim de ces mots depuis longtemps, mais cela ne plaisait pas à

tous. Ce soir-là, Èsthéa ne joua pas, l'atmosphère était lourde, une certaine tension régnait.

Cette tension grandit tout le long de la soirée si bien qu'ils décidèrent de se séparer plus tôt qu'à l'habitude.

Certains le regardaient avec curiosité, d'autres avec de la rage dans les yeux lui faisant savoir qu'il était responsable du mauvais déroulement de cette rencontre, comme si on lui reprochait d'avoir divisé le groupe, d'avoir créé la discorde là où régnait l'harmonie. Éthièm voyait cela d'une tout autre façon : il se félicitait d'avoir créé un certain ordre là où régnait le désordre; d'avoir éveillé des esprits à des valeurs plus élevées, plus nobles; d'avoir semé des graines de pierre dans ces terres molles, donnant espoir de voir grandir des êtres droits et forts; d'avoir tracé dans de la glaise tendre des mots importants que les feux de son esprit, croyait-il, assécheraient en en faisant comme des lois gravées dans de la pierre. Il voyait dans les yeux de certains membres de ce groupe des flammes nouvelles, des flammes couleur de glaive, et cela le réjouissait, le reconfortait et lui donnait confiance.

*

Les jours qui suivirent furent de pluie violente. Ce furent pour Éthièm des jours tourmentés; il repassait dans sa tête ce qu'il vécut, ce qu'il écrivit; il sentait bien la contradiction, mais il ne voulait se l'admettre. Elle était présente en lui, Èsthéa, si belle et si noble : elle faisait chanter son âme, elle faisait danser son être, elle colorait ses pensées de teintes odorantes, elle animait son esprit d'une légèreté nouvelle. Éthièm ajouta quelques fleurs de toutes

les couleurs à sa toile, il composa des accords lumineux, et ses vers empruntèrent des images à ses souvenirs les plus précieux :

« J'ai vu là-bas jaillir, des caveaux anciens, comme l'âme d'une sœur blanche;

appelée par le soleil, elle en chantait les ondes jaune intense.

Elle était si près et si loin : elle me tendait une main que je ne pouvais prendre.

J'ai regardé jaillir, venu des feux lointains, les éclats d'une tendresse ardente.

À présent, elle tourne formant grand cercle autour de moi cette sœur étincelante, si jeune en mon âme, que je ne connais pas.

Son ombre est tantôt bleue, tantôt rouge, tantôt orange; elle anime son corps avec grâce, souplesse et élégance.

*Ô toi ma sœur, sortie du ventre de l'éther,
qui m'a germé en ce monde obscur,
répands sur moi les ondes sacrées de la mer
aux couleurs de ce que la vie a de plus pur. »*

Par ces mots, Éthièm appelait son esprit à s'ouvrir, à accepter ce don qu'on lui avait déjà offert, mais qu'il n'avait su accepter encore totalement. Il se dit que la prochaine fois qu'il la verra, il se devra de laisser entrer en lui, au plus profond de lui, ses chants; il devra les laisser résonner, les laisser le creuser.

Cette âme savait les contradictions de sa vie, mais elle ne pouvait faire autrement. Elle en avait trop vu ou pas assez; il fallait que se réalise ce qui commença à germer.

Elle avait soif de ces horizons nouveaux, elle ne pouvait plus les ignorer ou faire comme s'ils n'avaient jamais existé.

Dans son journal :

« Il pleut depuis des jours; une extrême tension me déchire; j'ai hâte de la revoir, et, en même temps, je crains ce jour, je crains cette heure, je crains cet instant précis où tout en moi devra s'ouvrir et recevoir.

Je m'y prépare, j'ai encore le temps, on annonce de la pluie pour les jours prochains. Je ne sais pas si je pourrai répondre à cet appel, et cela me désole... et cela me soulage : je ne sais plus si je dois rester ou prendre le large. »

Cette nuit-là, Éthièm ne dort pas; il resta allongé et écouta psalmodier la pluie : un chant gris aux multiples variantes, que son âme sait apprécier, un chant qui résonne en lui en un autre espace, un autre lieu de sa conscience.

*

Il se leva avant le soleil. Aujourd'hui, le poète n'a pas le don pour les mots : ils sont absents, ils sont muets, ils errent dans une région lointaine et informe; la musique sera sa voix, sa délivrance. La musique lui vient toujours lorsque les mots lui manquent, ou lorsqu'ils ne savent le porter là où il veut se rendre.

Le musicien se sent irrésistiblement attiré par son piano : une force l'oblige, le possède. Il s'y dirige lentement,

d'un pas de plus en plus léger; de même que son âme, il se laisse emporter. Il s'assoit, regarde le clavier; il sait que dans quelques instants jaillira de cette matière l'immatériel, l'indicible. Il prend une grande respiration, il détend tous les muscles de son corps, et dépose lentement les mains. Dans son esprit, avant même que les mains s'animent, il voit s'enfoncer les touches, et entend jaillir les harmonies.

Les accords sous ses doigts se succèdent, nouveaux, aux couleurs de champs et de miel; sa chambre baigne dans une brume orangée transpercée de rayons vert tendre et de flammes enrosées.

Au début, la forme de la pièce qu'il improvisa fut précise comme à son habitude puis, sans qu'il ne le veuille, des ombres vinrent le travailler, et tout se mit à se désarticuler et prendre des allures de spectres aux couleurs de plus en plus sombres : son improvisation se transforma en un délire sonore sans forme, sans sens.

Il n'avait plus ce sentiment de sécurité qui l'habite habituellement, qui le rend si sûr de lui et qui contribue à créer ces œuvres instantanées que beaucoup vantent pour la justesse et la maîtrise de la ligne. Tout semblait flou, sans réelle consistance; tout ressemblait à rien de ce qu'il est, de ce qu'il prétend être habituellement.

Refusant de s'arrêter, il chercha une façon nouvelle de faire, une façon nouvelle de construire, mais rien ne venait en son esprit, rien de clair ne pouvait être fait de cette façon, pensa-t-il — cet échec avait une raison profonde, mais pour l'instant, il ne s'en souciait guère.

Le pianiste continua à vouloir construire l'infaisable quand vint comme un vent en lui qui le poussa vers une destination lointaine, un horizon ouvert vers un demain possible où il crut l'apercevoir, Èsthéa, comme un phare, lui indiquant une voie entre les récifs vers une mer inconnue. Mais cette vision fut très brève; presque aussitôt, le vent se fit contraire, et, malgré ses efforts, il fut repoussé au lieu d'où il était parti; son espace avait repris ses couleurs sombres.

Encore une fois, il entrevit ce que son cœur réclame, et ce que son esprit refuse; encore une fois, ce qui arrivait souvent depuis un certain temps, il fut le témoin de cette lutte entre le jour et les ténèbres, entre les éclats et les creux.

Éthièm entend bien ces deux étants lutter comme deux dieux, chacun voulant dominer l'autre; chacun voulant prendre tout le sens de sa vie. À cette heure, les souvenirs de ce qu'il avait vécu avant de la rencontrer, il n'y a pas si longtemps, revenaient avec force le hanter et le tourmenter. Il se rappelait ce qu'il écrivit et les combats qu'il mena, mais tout n'était plus aussi clair ni aussi puissamment ancré. Le jour qui se levait, gris et pluvieux, favorisait en lui la présence de l'étant terreux : celui qui, comme racines, creuse sa chair et son esprit, repoussant la lumière.

Il sortit pour faire un tour sur le boulevard en espérant que la rivière, une autre fois, l'aiderait à trouver le repos.

La rue était déserte, mille vaguelettes s'élevaient à la surface de l'eau. Au loin, il aperçut la pointe de l'île où il l'a connue : un lieu vénéré par lui désormais; un pincement au cœur, un vertige intérieur, un bonheur grandissant s'emparèrent de lui.

Il se laissa prendre par le bout de l'âme et se laissa glisser vers ce qu'il portait de plus beau. Comme il le faisait souvent, il s'assit sur un banc, et traça dans son journal :

« Mille fois, j'ai regardé ce lieu, cette île; je le savais précieux, mais ne savais pourquoi. Maintenant, je sais qu'il peut habiter les êtres les plus merveilleux, je sais qu'il a ce don d'attirer à lui les étants lumineux, les vivants qui savent chanter les royaumes célestes et les porter jusqu'à nos yeux.

Jeune, je le scrutais de loin, curieux et désireux de m'y aventurer, certain que je serais le premier à fouler ses espaces sauvages comme si personne ne les avait vus avant; et peut-être en est-il ainsi, tellement je me sens le seul à qui s'adressent les voix qui font écho dans ces bois et ces champs là-bas.

Ici, de ce côté, j'ai parcouru mainte fois la rive de cette rivière le long de ce boulevard. J'y ai regardé, à la surface de ses eaux, naître et onduler mon image comme un double de moi, plus subtil et plus léger, venant me livrer les secrets cachés dans les profondeurs de ces eaux sacrées. J'y ai vu s'enfoncer, dans ses creux, des rayons pourtant plus légers que l'air, comme attirés par un besoin de s'y réfugier; et entendu, le soir comme le jour, s'élever les vagues qui font et qui soufflent le vent vers la cité. J'ai

senti ses odeurs acres de terres et de pierres effritées qui parfument si particulièrement tout l'espace autour, et ce, jusqu'à ce que les temps froids viennent tout figer — du moins en apparence, pour ceux qui, de près, ne l'ont jamais côtoyé.

En ces hivers, j'ai marché sur ses éclats engivrés, durcis; chacun de mes pas s'enfonçait jusqu'à la frontière fragile et incertaine, qui, à tout moment, pouvait s'effondrer, entre son monde et le mien, que le froid avait érigé. Je la sentais forte et puissante gronder sous mes pas, la rivière; je la voyais s'étaler tantôt calme, tantôt balayée par des vents qui soulevaient ses longues tuniques blanches, formant comme des nymphes qui dansent, et qui danseront toujours, les danses qui enfantent des visions venues des régions éloignées : je la sentais, en cet état gelé, ma sœur blanche, me parler de ses pensées transcendantes.

Ce fleuve et ses îles, au cœur de la ville, en toute saison, ont des chants sacrés à nous faire entendre; des chants que l'on se doit d'écouter, que l'on se doit de répandre, car ils nous parlent de notre essence et d'une science cachée que seules les forces de la pensée peuvent comprendre. En ma cité, la nature si présente nous gratifie de ses dons et de ses beautés; elle nous appelle aussi à nous questionner sur les mystères lointainement cachés. »

Voilà pourquoi s'emballait son âme qui comprenait si bien ces mots, qui savait si bien les entendre.

Pour sa raison, ces mots, aussitôt prononcés, prirent une tout autre tournure, ils s'ajoutaient à son désarroi, à son déchirement intérieur, ils participaient de cette lutte

qui le tourmentait; c'est comme s'il les jeta hors de lui pour les mieux voir, les mieux saisir, les tourner de tous les côtés et les dépouiller de tout ce qui fait qu'ils sont si durs à pénétrer.

Loin de l'apaiser, cette marche sur le boulevard amplifiait son malaise. Éthièm voyait en lui comme deux rives s'éloigner l'une de l'autre entre lesquelles coulait un abîme affamé. Il crut comprendre que, dans un temps pas très lointain, il devra choisir son côté et cela l'effrayait ne sachant où la vérité se cachait, certain, cependant, qu'elle était d'un côté ou de l'autre et qu'un jour, assurément, il devra décider en quelle terre ses pas devront s'enfoncer ou s'envoler. Pour le moment, tout était confus; un pied sur chacune des rives qui s'éloignaient, il entendait l'abîme s'ouvrir sous lui et sentait son être déchiré par une force que jamais il ne pourrait contrôler. Une guerre, loin de la portée de sa volonté, était ouverte, et il se devait de choisir de qui il serait l'allié.

Avant de rentrer à la maison, il décida de se diriger vers le centre-ville en passant par les petites ruelles qu'il rencontrerait sur son chemin. Il aime parcourir la ville de cette façon, interrogeant ces petits endroits cachés que plusieurs ignorent, que plusieurs dédaignent, dont plusieurs sont effrayés, car ils semblent habités par tout ce que l'on veut cacher et où vont se réfugier, quelquefois, les âmes en loques que des hommes ont condamnées.

Certaines de ces ruelles, les plus étroites et les plus sombres, qu'il visite depuis son enfance, qui attirent de leurs ondes tous ceux qui n'ont plus rien à perdre en ce

monde, lui insufflent une émotion profonde, un sentiment de crainte intense, tels ces lieux où la mort gronde.

Éthièm décida de retourner en l'une de ces ruelles qu'il visita il n'y a pas si longtemps, celle qu'il connaissait si bien, celle juste avant la rue principale, plus sombre que toutes les autres. Ce coin l'attirait particulièrement en ce jour sans qu'il ne sache trop pourquoi, si ce n'est qu'il en aimait les odeurs étranges, les lumières bleues feutrées, et en savait les recoins où l'on peut aller pleurer.

Comme la gueule d'un monstre géant, elle s'ouvrait devant lui, nauséabonde, les parois suintant une muqueuse infecte; elle était belle dans sa laideur, elle portait le secret de ce qui se cache dedans les peurs.

Il avançait lentement, scrutant l'espace scrupuleusement ne voulant rien laisser échapper à son regard affamé; mais l'endroit est plus sombre et dur que ce que ses yeux pouvaient percer, et beaucoup lui auraient échappé s'il n'avait mis tous ses sens à l'affût : il entendit les vents gratter les fenêtres, il goûta les brumes épaisses qui roulent sur les ordures, et sentit les odeurs lourdes qui tombent depuis les murs. Il percevait très lointainement, par-delà toutes ces sensations, avec l'aide de toutes ces sensations, les lueurs d'un autre monde.

Il ralentit le pas, il marcha encore plus lentement : il ne voulait rien manquer de cette expérience, de cette visite au royaume des ombres sans essence.

Arrivé au cœur de la bête, Éthièm aperçut, près du sol, accroupi sur un escalier, une masse légèrement mou-

vante. Il accéléra le pas comme par peur qu'elle ne fuie avant qu'il ne puisse en savoir la nature; tout près, il reconnut la silhouette d'un homme assis la tête sur les genoux.

Lui, qui avait entendu venir Éthièm depuis déjà un long moment, se redressa et laissa entrevoir ses yeux humides et brûlés :

« J'ai marché toute la soirée; mes pas m'ont conduit ici, en ce lieu, où le désespoir semble avoir fait demeure; mais toi, que viens-tu faire ici? Je le sens bien, tu n'es pas de ce monde. »

Sans attendre la réponse, il continua à parler, lui racontant, sans plus de préambule, un instant de sa vie :

« Peut-être connais-tu Râïm, celui dont la lumière se moqua? Râïm c'est moi, et cette lumière je l'ai rencontrée dans le jardin du couvent assise sous un arbre lisant des poèmes. Elle avait une belle voix douce et mélodieuse, elle prononçait chacun des mots lentement et distinctement, et ces vers dansaient comme des serpents ondulants. Ces ondes étaient envoûtantes, je les entendis de loin; c'est le chant de ses mots qui m'attira près d'elle en ce jardin.

J'ai béni longtemps ce jour, où je décidai de prendre un chemin différent pour me rendre au marché, et j'ai maudit souvent ce jour où je décidai de m'arrêter ensorcelé par cette voix fascinante.

Arrivé près d'elle, je me suis assis pour la regarder et l'entendre lire. J'ai été transporté par le timbre de sa voix

qui allumait en moi des soleils en tous mes horizons. Elle lisait avec beaucoup de justesse les vers du poète, elle en était une merveilleuse interprète : elle respectait les rythmes et les intonations. Le vent amenait vers moi les odeurs de ses parfums qui se mêlaient au parfum des fleurs nouvelles que le printemps poussait. Elle voulut cesser, mais je la priai de continuer tant j'étais bien. J'ai joui de ce moment autant que mon âme pue le supporter, tellement le beau est dur, quelquefois, à regarder.

Je m'apprêtais à repartir lorsqu'elle s'arrêta et me regarda droitement, les yeux pleins d'éclats. Nous parlâmes longuement, d'elle surtout : elle avait beaucoup à dire, et moi j'aime écouter.

Nous avons vécu ensemble pendant quelques mois. Elle me fit connaître d'autres lieux merveilleux comme ce verger, ce magnifique verger où, un jour, elle dansa sous les branches d'un pommier enfrUITé. Sa danse était comme son chant, harmonieux : des gestes très élégants, coulants, pleins de grâce comme si elle en avait étudié chacun des pas pendant des années; pourtant, tout était improvisé. Je l'ai aimée, elle m'a aimé, du moins, je le croyais, mais je fus dupé par une maître dans l'art de tromper.

Mes yeux brillaient comme les tiens brillent en ce moment. Je t'envie ami : jamais plus je ne reverrai cet éclat dans les miens. »

Il reposa sa tête sur ses genoux et ne dit plus un mot, mais écouta Éthièm attentivement, car celui-ci avait des choses à lui faire entendre, et il le fit avec toute la passion qui l'habitait.

La brume était dispersée, le soleil commençait à poindre; Éthièm quitta la ruelle par l'autre entrée tout droit devant.

À cette heure matinale, la majorité des gens dorment encore. La ville est calme et sans bruit. Les rues désertes résonnaient de l'écho de ses pas; aucun regard sur lui, ce qui le bouleverse tant habituellement, ne vint troubler le revirement intérieur que son esprit commençait à faire ces derniers jours. La vue de cet homme, le temps gris qui avait persisté ces derniers jours, l'absence prolongée d'Èsthéa finirent par creuser, en cette demeure onirique où il s'était réfugié le temps qu'il la vit sur cette île, des brèches par où s'écoulaient, lentement, les lumières dont elle était remplie. Des voix enfouies alors se firent entendre, des voix lointaines et profondes que seules les ombres peuvent comprendre; mais il ne voulut point y prêter attention.

Il alla se promener dans ce jardin dont lui avait parlé cet homme, un endroit qu'il connaît bien, avant de retourner chez lui pour réfléchir et revoir tout ce qu'il venait de vivre ces derniers temps. Il repensa, surtout, à cette force en lui qui refusait de se donner, et, pour la première fois, il crût bien la discerner. Il ne fit rien de plus en cette journée que de laisser le temps s'écouler. Ce soir-là, le sommeil vint facilement.

*

Le lendemain, il sortit tôt le matin, et reprit le chemin qui longe la rivière; comme toujours, elle danse entre le clair et l'obscur une danse obstinée; le ciel était sans

nuages, la journée s'annonçait merveilleuse. Dans son journal, il est écrit à propos de cette ballade :

« Il y a en ce ballet, en ce chant de l'ombre et de la lumière, une vérité cachée, des paroles d'un autre monde, qui nous sont adressées. Alors que l'on cherche dans les étoiles lointaines des messages de l'inconnu en voilà un, ici, qui nous parle et que l'on ne sait comprendre, que je ne sais comprendre, mais qui est bien réel, bien présent, bien là. Que veut-il dire? Je ne le sais pas. Je sais seulement, je sens seulement que ce message s'adresse à notre raison, à notre esprit en empruntant les chemins de nos sens, de notre pensée, de notre intelligence. Comment le déchiffrer? Comment le saisir? Je ne sais. »

En regardant la pointe de l'île, il eut l'idée de s'y rendre pensant qu'il serait seul d'aussi bonne heure.

Tout sur son chemin semblait lui parler autrement, ou bien était-ce, simplement, qu'il laissait entrer en lui la lumière avec moins de résistance, avec plus d'abandon.

Le boulevard s'ouvrait devant comme une longue voie vers des régions cachées que, pour la première fois, il empruntait comme s'il venait de découvrir un passage secret. Trois kilomètres le séparaient de la pointe de l'île; une marche qu'il fit sans effort, sans fatigue, en plein état de grâce.

*

Èsthéa était assise sur le rocher au bout de l'île. L'eau, à ses pieds, ruisselante, frissonnait légèrement; droit

devant, animée par les vents, une petite île verdoyante. La ville, encore un peu dormante, s'étendait à sa gauche et à sa droite; derrière, un sentier bordé d'arbres épineux; le ciel, trempé d'une lumière humide, se laissait entrevoir comme derrière un voile en mousseline blanche.

Cet endroit, à cette heure, pour Éthièm, semblait être comme la terre sacrée d'une déesse inatteignable : un lieu caché à sa nature humaine, un ailleurs de son âme.

Il n'était pas arrivé au bout de l'île lorsqu'il entendit de la musique; il reconnut aussitôt le son de sa flûte, il reconnut sa présence. Il alla s'asseoir hors de portée de vue à l'endroit même où il se cacha lors des soirées passées, et laissa venir les chants qui lui semblaient naître de ce lieu tellement ils en avaient la nature et la résonance. Le temps passa, et lui ne se rendit compte de rien tout absorbé qu'il était en sa vision qui se déployait encore plus intensément.

Emporté encore une fois, Éthièm se laissa nourrir par cette mélodie. Il refit les chemins empruntai auparavant : il revit les éclats dansants, tout autour de lui, emportés par les courants qu'anime la rivière et les vents des horizons illuminés. Il retrouva cet état intérieur d'homme ensorcelé, envoûté, qui se laisse conduire, les yeux aveuglés d'un trop-plein de beauté, vers des régions qu'il n'aurait jamais pu découvrir de par sa propre volonté.

Mais, en ce jour, à tout ce qu'il avait déjà vécu s'ajouta ce flot de lumières nouvelles qui le frappa comme l'éclair; pour la première fois, il se laissa mener jusqu'à cette porte ouverte, que jamais auparavant il n'avait su ouvrir, et se laissa emporter au-delà. Cette fois, tout était

différent; enfin, en lui, ce royaume qu'il entrevit, qu'il espérait, mais qu'il n'avait su atteindre, se révéla et tout devint comme dans ses rêves les plus intenses, les plus ensorcelants.

Tout son être était prêt à recevoir ce don, à se laisser porter aussi loin que ce chant pourrait le porter en ce monde immatériel, limpide, immaculé; il ne faisait plus obstacle, tout en lui s'accomplit comme il l'avait pressenti et espéré.

Tout n'était que lumière, et lui s'y laissa couler et s'oublia dedans.

*

Quand tout redevint silence, et qu'il eut pleinement repris le plein contrôle de sa conscience et de son esprit, il se dirigea vers Èsthéa.

Éthièm la regarda dans les yeux et lui dit, simplement, avec une certitude profonde, parce que profondément ressenti, ces mots qu'il n'avait jamais aussi bien compris :

« Je t'aime »

Chapitre 3

Trois mois sont passés depuis ce jour à la pointe de l'île, il ne l'a jamais revue depuis; personne ne sait où elle est, où elle est allée.

Éthièm pensait bien, après cette journée et cette soirée passées ensemble, que leurs destins seraient liés à tout jamais; mais voilà, tout prenait une autre voie, ou plutôt, tout pointait vers une voie ancienne, d'hier à peine : un chemin que, pour un instant, il avait oublié, renié.

Paniqué, il s'efforce, tant bien que mal, de s'accrocher à cet espace enluminé qu'elle a laissé en lui, mais, par tous les pores de sa peau, les lumières quittent son âme pour aller se perdre dans les recoins des lieux délaissés par la vie; des lieux où les vieux rêves abondent et les espoirs périclitent; des lieux crasseux comme ces sombres ruelles et ces vieux entrepôts abandonnés où vont s'enterrer, agonisant, porteurs de leurs aspirations fanées, ceux que les biens portant bannissent, ceux que l'amour a oubliés.

Lentement, l'abandonné sent l'angoisse, son ennemie jurée, occuper cet espace en lui laissé vacant par son absence, et tout son corps crie sa misère : les traits de son visage se creusent, son pas devient plus lent et plus pesant, son regard, qui pointait vers l'horizon, se retourne, lentement, vers le dedans et s'enfonce verticalement. Il devient un autre à ses propres yeux et aux yeux de ses amis qui le reconnaissent de moins en moins tellement son visage s'assombrit, et son regard ne parle plus comme avant.

Il erre dans les rues de la ville, dans les jardins autour, sur l'île, dans l'espoir de la revoir, mais en revient chaque jour plus épuisé avec un sentiment d'abandon, de trahison toujours plus intense, toujours plus dévorant; il va dans la ville quêtant, comme un mendiant, ses illusions anciennes.

Pendant qu'il se meurt au monde, quelque chose dans ses os commence à vibrer secrètement : une force sombre lui creuse un chemin jusqu'à un nouveau firmament, jusqu'à une terre d'une tout autre nature.

Aujourd'hui, Éthièm a pris une décision : il n'ira plus sur cette île le jour quand la lumière danse, il ne mettra plus les pieds sur cette terre qu'elle foula en même temps que le soleil, qu'elle a semée de ses dons puis oubliée; il n'ira plus en cet endroit où, maintenant, comme lui, ses adorateurs assoiffés gémissent de son absence.

Cette île, il la sent, elle lui ressemble; lui aussi, il est une île abandonnée, mais une île errante emportée par les courants toujours plus puissants des forces angoissantes. Ce lutteur n'aime pas ce sentiment de dérive; il n'a jamais été de ceux qui se laissent enterrer par la détresse, qui tolère l'errance de l'esprit. Il devra se ressaisir, il le sait, mais il attend : il se ment à lui-même en se laissant croire que si elle revenait tout reprendrait là où ils se sont laissés. Ce n'est plus possible; il fut blessé, et par cette blessure sortit l'avorté : le fruit de leur amour naissant; bien que difficile à admettre, au fond de lui, il sait qu'il devra vaincre ses élans qui veulent l'entraîner vers le non-sens, vers le

désordre, vers la beauté dépossédante. D'ailleurs, il en est ainsi depuis son adolescence : en ces temps, il le comprit sans vouloir le comprendre quand, à son premier chagrin d'amour, il confia ses secrets de préférence à la nuit gisant derrière les étoiles. Cela l'étonna, mais, à présent, tout prenait un sens : il n'aimait, véritablement, que cette nuit intense où tout est fixé inaltérablement, inflexiblement.

Éthièm va de moins en moins sur cette île le soir; il préfère parcourir la ville dans tous les sens. Il en connaît déjà tous les coins et recoins depuis longtemps, mais il la revisite avec des yeux nouveaux. Ces endroits connus le rassurent, le calment et l'aident à se recentrer : ils lui rappellent son passé, ce qu'il avait oublié et qui, maintenant, ressurgit parmi les décombres. Cela lui permet de retrouver en lui ces chemins anciens, mais pas si lointains, par où il est allé, par où il est devenu ce qu'il fut pendant un bref moment : un esprit imperméable aux lumières coulantes. Il comprend, maintenant, qu'il s'affaiblit au gré d'un vent qui souffla voracement sur ses forces insuffisamment enracinées.

Il retourne souvent dans le petit parc où il s'endormit, il n'y a pas si longtemps. Un soir plus qu'un autre, il se rappela ce rêve qui se saisit de lui et lui montra un chemin à suivre qu'il ne suivit pas, et il savait pourquoi; les causes de son désarroi devenaient de plus en plus claires. Il ressassa ce rêve, il le pria de venir le hanter encore, espérant qu'ainsi il pourrait refaire le chemin sans effort, qu'il pourrait entraîner le souvenir d'Ésthéa dans la mort.

Il ne voit que peu de personnes. Il n'a que peu le goût des rencontres inutiles et sans véritable sens.

André est le seul ami qu'Éthièm côtoie encore. Il aime l'atmosphère qui règne dans sa demeure; en plus des livres et de l'harmonium, de vieux meubles et de la musique ancienne que l'on y entend, il aime ce lieu sombre intériorisant. André est la seule personne qu'il estime vraiment, mais, de plus en plus, il s'isole, il s'éloigne du monde et des mondes que portent les autres tout autour. Chacun de ces mondes est pour lui décevant : les sols sont trop fragiles, les vents sont mous, les déserts inexistantes, les chemins qui s'avancent ne sont que des sentiers ne menant nulle part, qui se perdent au hasard; ces mondes ne lui conviennent pas, lui qui cherche les horizons solides où il pourrait ancrer sa vie dérivante.

À l'instant, il est dans le petit boisé déserté aux flancs du mont St-Pierre situé tout près du centre-ville. Anciennement, c'était un lieu entretenu avec quelques arbres seulement; mais, maintenant, on y trouve une petite forêt très dense où poussent, librement, arbres et arbuste. C'est un endroit sauvage au cœur de la ville, un endroit laissé à lui-même, un endroit où foisonnent le vivant et l'indicible.

Il aime cet endroit justement parce que l'homme l'a abandonné; on peut y trouver refuge, s'y cacher, être à l'abri des regards tout en recevant les vibrations de la vie tout près. Pour lui, entrer en ce lieu c'est comme entrer en lui, là, où, aucun ordre n'est établi; c'est un lieu originel où il peut se refaire à l'abri des volontés extérieures qui veulent toujours tout ordonner selon leurs propres lois, leurs propres consciences limitées et limitantes; il a besoin de se refaire selon sa loi. Il passe de plus en plus de temps dans ce bois qui lui apparaît sacré tellement il lui est

important et essentiel pour son rétablissement moral; c'est un petit boisé chargé de sens qui, à ses yeux, représente la puissance des forces cachées.

Cet endroit totalement désordonné, chaotique, au cœur de la ville, lui apparaît comme la demeure de tout ce qui, en nous, n'a pas été civilisé, de tout ce qui est en-dehors de l'homme organisé; cela lui semble précieux et nécessaire en ce moment. Il lui semble heureux d'avoir à tout refaire, d'avoir à tout ordonner selon un ordre nouveau qui serait le sien. Éthièm se plaît à côtoyer le chaos dans cette forêt qui fait écho à son propre chaos qu'il aspire tant à dompter. Là, l'atmosphère aidant, il peut revisiter ses lieux intérieurs qu'il avait oubliés; absent pour tous, il redevient présent à l'esprit auquel il avait tourné le dos.

Plus tard, Éthièm reniera la nature qui l'a sauvé, qui lui a permis de se ressemer et de renaître; mais, pour l'instant, il en a besoin, il ressent l'obligation de revenir en terre et de mourir comme la graine dans quelque creux sombre. Plus tard, l'ordre lui fera oublier ce qu'il doit au chaos.

Ainsi, creusant ses terres anciennes, les souvenirs lui reviennent de ces jours enfermés dans sa chambre à combattre ses angoisses, les mêmes qui l'habitent en cet instant.

Il se souvient avoir cherché un sol où poser ses pas sans crainte de s'y enfoncer et de s'y perdre. Il se souvient avoir atteint les au-delà des horizons infestés de lumières envoûtantes, découvrant ainsi la nuit pure, dénudée, où, pour la première fois, il a cru rencontrer son maître, et il a

cru l'entendre. Il se rappelle aussi ces instants où il mena des batailles contre sa propre volonté, certain qu'il pourrait la vaincre, qu'il pourrait la soumettre. En lui sont restées, heureusement, des traces de ces moments précieux quand il crut être guéri de ce mal qui habitait son esprit encore naïf et futile, son esprit infantile : une faiblesse dont elle a su bien profiter; il sait, maintenant, qu'il ne se laissera plus bernier.

Il relit ce qu'il avait écrit alors : il revoit les images qui l'effrayèrent et celles qui l'ensorcelèrent. Il reprend les combats qu'il gagna pour les gagner encore; et refait le voyage dans le dédale de sa conscience, aux demeures de ses rêves et de ses espérances pour mieux s'en défendre et les repousser. Il creuse, à nouveau, une voie au sein de sa chair exaltée.

Il avait perdu le chemin de la nuit; il voulait le retrouver.

Éthièm se remit à son piano, ses études et sa table d'écriture; il se remit à travailler dur pour retrouver le sentier caché, pour rebâtir son unicité. Pendant les semaines qui suivirent, il s'appliqua à se refaire tel qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Il avait honte de s'être fait jouer ainsi, de s'être fait manipuler par ces volontés étrangères.

Petit à petit se dressa, à travers les brumes qui se dispersèrent, la terre qu'il avait perdue. Elle se présente désormais plus aride, plus dure, et combien plus étendue. Ses pas s'y posent avec plus de poids qu'ils ne s'y posaient avant, et avec plus d'assurance; il y avance plus certain de lui, plus confiant, plus déterminé à aller de l'avant. Jamais plus, il ne s'abandonnera; jamais plus, il ne laissera une volonté humaine diriger ses pas hors du sentier qu'il aperçoit, clairement, au dedans de lui. Elle avait été, mais ne sera plus.

Tôt ce matin, il décida de sortir de sa solitude.

*

Au retour d'une promenade au centre-ville, Éthièm, ayant appris que le groupe se réunirait ce soir-là sur l'île, décida qu'il y serait aussi, car, après tout, il aime cet endroit; et puis, il s'est donné un but : vider son âme de toutes les lumières qu'elle a semées, et, du même élan, appeler tous ceux que cela concerne, tous ceux que cela interpelle à en faire autant. Il se savait ce devoir, il se savait cette nécessité d'étendre son savoir et sa volonté dans les âmes sans véritables destinées.

Après des semaines d'un long silence qu'il s'imposa, Éthièm comprit que le temps était venu pour lui de retourner vers les autres; il a besoin des autres pour devenir, pour redevenir. Cette île, où il l'a rencontrée, est le lieu idéal pour continuer à se refaire, pour réapparaître en ce monde d'où il s'exila pour elle. Il y retournera donc, en soirée, quand tout ce qui luit se sera tu.

La situation lui était de nouveau favorable, il en profitera pour faire le récit de ces instants difficiles et troubles d'une expérience intérieure renouvelée; enfin, il pourra de nouveau faire entendre les mots de son cahier. Le redresseur lira ses vers dont la vérité éclatera aux yeux seulement des élus de sa société; il doit en être ainsi pour que tout ce qui est caché reste caché; il doit en être ainsi pour que seulement ceux, en ce groupe, qui sont secrètement appelés puissent vibrer aux ondes de ses mots, puissent être instruits des ombres que ces mots portent et qu'ils donnent à voir.

Il se sent plus que jamais prêt à livrer ce message; il se sent, plus que jamais, déterminé à affronter, lutter, vaincre ces esprits errants qui, dans la vie et en lui, lui bloquent le chemin vers son but ultime qu'il sait, plus clairement que jamais, être sa voie à suivre.

Ce soir, il lira avec toute la conviction et toute la foi qui l'habite; il se fera voir comme un esprit éclairé, comme le détenteur d'une vérité cachée que lui seul peut révéler, peut enseigner.

Pour atteindre son but, il devra se révéler à ses ennemis; il se devra de lire ses lignes à ceux contre qui elles sont adressées. Cela lui paraît nécessaire d'affronter les volontés contraires; il sait l'importance de se confronter directement et profondément à ces âmes pour les provoquer, pour les pousser à se dévoiler. Il connaissait de ce groupe les valeurs, les croyances qui l'animent; elles représentent à ses yeux le parfait exemple de ce contre quoi il veut se battre.

Pour l'heure, il retravaillera ses textes jusqu'à ce qu'ils soient aussi pénétrants que possible, et il en pratiquera l'élocution afin d'en faire une lecture parfaite, sans hésitation; il veut qu'il en soit ainsi pour que son message imprègne les consciences : il connaît le pouvoir de la parole et la puissance des mots portés par une voix sûre.

Éthièm a conscience de l'angoisse de ceux qui avancent sur la fine couche de glace au-dessus du vide et, au fond de lui, il le veut, il exploitera cette angoisse. Chacune de ses paroles se voudra comme une pierre placée devant eux fragilisant davantage le sol sur lequel ils vont poser le pied; paniqués, ils devront ou bien fuir ou bien sur lui se reposer; alors, ses mots deviendront pour ceux qui persévèreront, qui croiront en lui et se laisseront porter sur cette nouvelle terre où il les conduira, les pierres d'un chemin sur lesquelles ils prendront appui vers la nouvelle église qui s'élèvera, et dont il sera le prêtre et le prophète. Il se réjouit déjà de sa victoire qu'il croit certaine auprès de quelques-uns du moins, et cela lui suffit; car il ne cherche pas la masse, mais seulement ceux qui le méritent, seulement ceux qui sauront, à leurs tours, prononcer les mots et les faire entendre, justement, à qui de droit; il recherche ceux qui ont soif d'imposer leurs lois.

Il profitera de l'après-midi pour faire une grande marche tout en réfléchissant à cette soirée. Il repassera dans sa tête les événements à venir qu'il croit pouvoir parfaitement contrôler selon sa volonté.

Pour s'aider, pour se stimuler, pour se donner des forces et de la volonté, il ira au lieu des chutes — asséché en cette période de l'année, car les hommes en détournent la

rivière pour tirer profit de sa puissance. C'est un lieu magnifique, tout de roches, qui a la forme d'un torrent pétrifié tombant lentement pour reprendre son état liquide au loin dans la baie. Plus en bas, au travers de cet amas de pierres, il y a une fosse remplie d'eau que la majorité appelle ici « le trou du diable », car, paraît-il, on en trouva jamais le fond, mais d'autres prétendent que cet endroit est la demeure de l'esprit de la rivière qu'ils appellent, plutôt « le nid du dieu » c'est-à-dire, le lit où l'esprit de la rivière repose en son creux le plus profond et le plus sombre. On ne refait que difficilement les croyances populaires, les mythes et les légendes; « le trou du diable » sera sans doute le nom qui restera dans les traditions.

Éthièm connaît très bien cet espace l'ayant visité à toute heure et en toute saison. Jeunes, ses amis et lui allaient souvent se baigner dans les quelques mares qui demeurent lorsque les eaux sont détournées. Du torrent qui s'anime au printemps, lorsque son cours naturel lui est rendu, il en connaît les chants, les débordements et les cris terrifiants. C'est une expérience fabuleuse et troublante que d'entendre ces cascades déferlantes en ce temps où la nature se réveille et creuse des chemins vers le soleil.

Cet homme aime cet endroit, il l'aime profondément; il le respecte comme un autre de ses lieux sacrés, comme le plus important de ses lieux sacrés, car il a plusieurs des qualités de son maître. Il reconnaît la place que cet endroit prend en son être, en sa conscience et son inconscience.

L'espace est vaste et l'atmosphère qui s'en dégage correspond bien à la nature de son message, à la nature de sa divinité : dur, austère, déserté. Pour lui, il n'y a pas

d'autres paysages qui parlent autant de sa foi que cette vallée tout en rochers.

Cet endroit prépare les consciences à ce qu'il a à dire, c'est une deuxième voix qui s'ajoute à la sienne.

Ce nid de pierres, comme un torrent pétrifié, envoie le même message que son propre message : il parle du désordre à contenir, des voix coulantes à faire taire, du désert à habiter. Il pourrait faire silence, ici, et laisser ce lieu agir, le laisser pénétrer les âmes en le laissant pénétrer les corps par ses odeurs, par ses couleurs, par le toucher de sa peau dure et rugueuse, par le goût de terre qu'il donne à l'air ambiant; ce sanctuaire parle pour lui avec plus de moyens qu'il n'en a; il parle de son dieu, de son essence. Peut-être est-ce pour cela que peu de gens le visitent l'été, surtout le soir : il fait peur, il angoisse les esprits faibles. La fréquentation de ce lieu saint serait suffisante pour les esprits les plus subtils, mais il n'exige pas autant des autres qu'il s'exige à lui.

De plus, dans le noir tout s'amplifie, tout devient plus grand, plus imposant, ce qui ne pouvait que le conforter dans son choix.

Ce sanctuaire, facilement accessible, est bordé de chaque côté par une petite forêt; en amont, le barrage détourne les eaux vers la centrale; en aval, la vallée de pierres s'étend et tombe vers la rivière qui reprend son cours, plus bas. L'endroit est vaste; le vent, quelquefois, y souffle puissamment, augmentant les sentiments de force, de puissance, de volonté, qui s'en dégagent : cela donne l'impression d'une voix sortie tout droit de la bouche d'un

Titan. Au printemps, le barrage est ouvert et le site devient le terrain où se joue un combat féerique entre l'eau et la pierre; un combat assourdissant qui remplit l'espace autour d'une musique guerrière, d'une bruine épaisse comme le sang. Les gens sont nombreux, en cette période de l'année, à venir voir ce majestueux spectacle, cette lutte des géants. Depuis des millénaires que ce combat fait rage, il est toujours le même : l'eau et la pierre s'effritent, s'envolent et s'enfoncent dans les creux et au firmament.

Déjà, il avait décidé que les réunions se feraient là quand le moment pour lui serait venu; par sa nature, ce lieu sera le lieu idéal pour ses rencontres. Mais, pour l'instant, il hésite à le proposer sans qu'il ne sache trop pourquoi; une espèce de pudeur l'en empêche, il ne se sent pas près, il ne se sent pas encore à la hauteur de ce que cela exigerait de lui; mais ce jour viendra.

Assis sur ce fond rocheux, il attend le coucher du soleil avant de partir pour rejoindre les autres sur l'île.

*

Il resta sans mots dire toute la soirée; il écouta patiemment les autres et les laissa parler entre eux. L'ambiance n'était plus la même, le groupe semblait égaré, l'atmosphère était pesante : elle n'était pas là. Lorsque tous furent réunis, et que le calme fut établi, Éthièm se leva, sortit son cahier et commença à lire :

*« Il y a des volontés qui savent graver la glaise
et y inscrire les lois d'un ordre jamais vu;
il y a des forces qui, comme la braise,
assécheront ces chairs qui ont trop bu.*

*Vous êtes de glaise et vos âmes molles
frissonnent au souffle du moindre vent;
vous êtes coupables si vous laissez ces temps
vous former à l'image de ses idoles. »*

Ils se regardaient tous étonnés du ton, de l'assurance et de l'autorité avec laquelle il disait ces mots. Les regardant dans les yeux, il se mit à marcher autour du feu faisant de l'ombre à chacun son tour; ainsi, il semblait s'adresser à l'un ou à l'autre personnellement :

*« Je ferai naître en vous les lumières des nuits,
vos yeux s'ouvriront et vous verrez ainsi :
les éclats subtils qui esclavent vos esprits
les rendant inutiles au regard de la vie.*

*Je vous guiderai dans ces régions souveraines
où les terres dénudées et les grandes plaines
laissent souffler les vents les plus durs;
où les monts élevés, droit comme des murs,
font bouclier à toute fuite humaine :
je vous apprendrai à vivre dans la nature lointaine. »*

Quelques-uns, choqués par le ton et les prétentions de son discours, quittèrent le groupe pour aller parler plus loin. Il alla alors se placer derrière ceux qui sont restés et continua à lire :

*« Les villes ont des chemins obscurs
qu'il faut apprendre à reconnaître,
car là vont les êtres qui longent les murs :
des esprits pour qui vous devriez paraître.*

*Leurs âmes ont soif de paroles pesantes,
leurs esprits cherchent en vain à prendre racine;
leurs corps échoués, poussés par l'errance,
s'épavent, lentement, aux flancs des abîmes.*

*Ils ont besoin d'une terre solide où paître,
où le poids de leur foi trouverait appui.
Vous seriez ce que vous devriez être,
et vous seriez ceux qui creusent leurs nuits
d'où jaillirait l'étant qu'ils doivent connaître. »*

D'autres encore, effrayés par son ton autoritaire et la portée de ses mots, se levèrent et s'éloignèrent. Il n'en fut nullement étonné, il s'attendait à pareille réaction, et il était préparé à ce comportement. Il n'en fut donc en rien troublé; il prenait le ton qu'il considérait devoir prendre : celui qui lui revenait de droit, celui de chef, de prophète d'une pensée renouvelée, d'une autre foi.

Éthièm se sent bien dans ce rôle, il se sent fort et puis les autres, la majorité, ne sont-ils pas restés pour en entendre plus encore? Il parle pour ceux qui peuvent entendre : il ne veut pas s'expliquer. Tant pis pour les autres qui refusent ou ne peuvent le suivre là où il veut se rendre; tant pis pour ceux qui n'ont le pouvoir de le comprendre.

Il éleva la voix pour être sûr que tous, même ceux qui se sont éloignés, comprennent bien les derniers vers qu'il avait à lire; il savait ce moment déterminant, et il voulut l'accomplir parfaitement :

« Beaucoup se laisseront séduire par le chant des sirènes

*qui ne vivent pas toutes dans les fonds marins.
Beaucoup se laisseront porter vers des lieux incertains,
vers des terres embrumées où l'esprit se traîne.
Bouchez vos oreilles, fermez vos regards
à tout ce qui vient, de loin, troubler vos sens,
car la loi dicte, je le sais, que tout doit naître de l'essence,
que regarder dedans est l'ultime devoir. »*

Tous avaient compris l'allusion : Éthièm venait de s'en prendre à la maîtresse de ces lieux, au milieu même de ses adorateurs. Les plus fidèles à Èsthéa réagirent violemment, et ne lui pardonnèrent jamais ce qu'il dit en cette soirée déterminante pour beaucoup.

Voilà un affront auquel il fallait répondre. On lui fit comprendre immédiatement qu'il n'était plus le bienvenu parmi eux, qu'il devait partir sur-le-champ; ce qu'il fit, heureux de ce qu'il venait d'accomplir : il toucha l'ennemi en plein cœur en attaquant ainsi leur prêtresse et le dieu de cette prêtresse dans le lieu même de leur culte, et au moment même où elle leur manquait le plus.

*

Bien qu'il ne l'eût voulu, sa réputation grandissante aidant, de plus en plus de gens vinrent le rejoindre dans le boisé. Il ne souhaitait pas vraiment être toujours entouré; il préférait, comme son maître, être isolé, mais il était résigné à son rôle de missionnaire, et, pour le bien de sa cause, il acceptait de s'y contraindre; il voyait en cela les nécessaires obligations de sa condition humaine; plus tard, même, il ira vers un plus grand engagement en ce sens.

Le plus souvent, Éthièm les laissait parler entre eux sans qu'il ne s'en mêle, mais, quelquefois, il sortait son grand cahier, devenu célèbre, pour en lire quelques passages; il renouvelait ainsi, quand il sentait cela nécessaire, les sujets de discussion et l'intérêt du groupe pour ses idées.

Mais il sait la limite des mots, il sait que cela ne peut suffire à graver, dans les âmes qui le méritent, les lois qu'il veut écrire; il se dit qu'il devait aussi laisser parler le dieu qu'il vénère, là où, assurément, il se fait le mieux entendre. Il pensa que le temps était venu pour que le groupe se réunisse au lieu des chutes; dans cet endroit austère, désert et rugueux qui sait plus que lui dire les mots justes.

Les réunions suivantes se firent là, exactement à l'endroit qui lui convenait le mieux : au sanctuaire de son maître sur terre.

Dès les premières rencontres, plusieurs furent rebutés par cette nouvelle atmosphère beaucoup moins plaisante et charmante que l'ancienne. Le groupe perdit ainsi, avec le temps, quelques membres; d'autres hésitèrent encore, mais ne furent pas longs à rejoindre les déserteurs. Il ne fit aucun effort pour les retenir, il les regarda aller avec le mépris que la situation exigeait.

Ce volontaire n'en était en rien surpris : entre le romantisme inspiré par le site précédent et le tragique de celui-ci, il devait en être ainsi. Les esprits les plus faibles du groupe furent les premiers à partir; ensuite vinrent ceux qui ne sont que par le groupe, et, le groupe diminuant, se sentant moins fort, ils partirent à leurs tours; et puis s'en

allèrent les idolâtres qui ont toujours besoin qu'on les nourrisse d'images faciles. Finalement, il ne resta que ceux qui sont capables de supporter le poids de la vérité, le souffle brûlant de la parole du maître de céans et tous les combats que cela peut exiger; il ne resta que ceux qui pouvaient continuer le chemin seul, si nécessaire, quoiqu'il arrive.

*

Ce qu'il avait espéré de ce sol se réalisa; le moment était venu de faire la lecture au petit groupe restant, aux plus aptes à les comprendre, de ses vers les plus secrets à ses yeux :

« Si vous êtes là, c'est que la nuit vous aime et vous aimez la nuit,

*c'est que votre être a su trouver appui
sur une terre qui n'est pas d'ici.*

*Sur cette terre, que vos pieds foulent en ce moment,
érez des montagnes et fabriquez le vent.*

*Qu'en vos rivières coulent les pierres,
et qu'en vos champs poussent les déserts.*

Que vos soleils rayonnent d'ombres.

*Que de vos cieux, ouverts sur les mondes,
pleuve le sang vivant des morts;
qu'il tombe abondamment et fort,
qu'il en nourrisse vos racines profondes.*

*Que vos yeux qui regardent ce monde,
qui creusent son dedans et son dehors,
se remplissent de ce qu'il a de fort;
qu'ils aspirent, en leurs fonds, les ondes*

*de toutes les volontés et leurs savoirs,
et en imprègnent pleinement vos mémoires,
et votre propre volonté, et votre propre savoir.*

*Que vos mains avides à toucher des chairs nouvelles
sachent creuser dans vos ombres anciennes.
Que vos oreilles tendues vers des lieux éternels
écoutent les mots que l'infini traîne.*

*Goûtons les sucus qui coulent des ombres mortes.
Humons les parfums que le souffle des pierres porte.*

*Le moment est venu d'aller en dedans,
de se laisser porter par la main du géant,
de se laisser creuser, de se laisser semer
en une terre nouvelle où l'on pourra germer.*

*Soyons de ceux qui seront de demain;
soyons de ceux qui feront le vin
qui sera porté aux bouches assoiffées
de toutes les volontés qui cherchent la vérité. »*

Aussitôt qu'il eut prononcé ces mots, Éthièm se retira, laissant le groupe à lui-même, avec l'intention de ne plus les revoir; du moins, pas avant qu'en eux toutes les choses se placent là où elles doivent être : dans le bon ordre et le parfait entendement; pas avant qu'en eux ses mots tracent un chemin vers demain ou se perdent dans les voies sans fin.

Ce soir-là, Éthièm ne revint pas à la maison; il décida de passer la nuit allongé sur le sol près du nid rocheux de la rivière. Il voulait être présent à cet instant précis où le bruit

a laissé place au silence, où ce qui luit s'est enfoui dans le noir et l'absence; il voulait être là pour se gaver la panse de l'éternité qui rode tout autour quand l'éphémère tire sa révérence.

Demain sera une autre journée qu'il voudrait intense, car, en lui, tout est prêt à s'affirmer, à aller de l'avant, à renier le passé, à se tracer un avenir en-dehors de ce qu'il a été; au-delà même de ce qu'il crut pouvoir être quand, il n'y a pas si longtemps encore, il faisait du bonheur une finalité.

Il s'endormit en humant la douce odeur âcre des pierres qui remplit cette vallée immense.

*

La journée sera blanche et chaude comme il en existe ici, en cette saison, quelquefois, quand le feu et l'eau décident de s'unir, de se confronter, de se pervertir, de s'envoler ensemble et de remplir, sous la forme d'une brume translucide, toute la nature environnante.

Peut-être à cause de cela, de cette journée particulièrement dense, Éthièm décida de la passer là, au lieu des chutes, où se tracera son devenir; il veut regarder naître, grandir et mourir la lumière sur les pierres. Il aspire à voir, au crépuscule, surgir les ombres lentement des rochers et des bois autour, et les regarder se répandre en tout l'espace depuis le sol jusqu'aux champs étoilés là-haut, tout là-haut. Il se laissera submerger par cette nuit montante; il se laissera s'y noyer, mourir et renaître; refaire ainsi, une fois de plus, l'expérience de cette vérité qui l'habite, de ce

mouvement qui le mène de l'angoisse à ce sentiment de puissance et d'accomplissement.

Pour l'instant, les sens à l'affût du moindre changement, il regarde se perdre, lentement, les étoiles dans la grande marre dorée qui s'élève, et voit les reflets naître sur la rivière dans la baie au loin pendant que, tout autour, les forêts passent du vert foncé au vert tendre; il entend, petit à petit, s'élever le chant des oiseaux, et les bruits de la ville qui s'anime à la brunante.

Il est troublé par ce rituel qui se joue tout autour de lui. Son esprit reconverti est révolté de voir l'ombre et le silence, qui sont la nourriture de sa vie nouvelle naissante, laisser leurs places au bruit, au désordre et à l'agitation. Il aimerait, s'il en avait le pouvoir, imposer à la nature ses lois et ses croyances.

Il repense à cet endroit au printemps quand le torrent furieux fait rage au lieu même où il est assis. Il s'imagine au sein de ce chaos bouillonnant, et voit déferler rageusement les masses d'eau qui se fracassent sur les rochers, qui explosent, qui sont projetées dans l'air, réduites en une fine bruine. Il ressent toutes les vibrations et les ondes de ces cris furieux, de ce déchirement, et il se dit que, comme la pierre, il saurait se montrer fort et inflexible, en rien troublé ni angoissé par ce jeu des forces opposées; dans le creux de ce désordre, essayant de dévorer tout ce qui s'érige, le chaos laisserait sa place à tout ce qui fait loi et tout ce qui résiste.

Éthièm se sent prêt à faire face à pareille épreuve, il l'appelle, il l'espère comme le saint homme aspire au

martyre; il veut confronter sa foi à une réalité contraire, il en a besoin pour devenir; il le sait, il l'exige :

« Je serai prêt quand le moment sera venu. Quand l'envahisseur de ces lieux, chauds et lumineux, croira me posséder, je saurai l'entraîner avec moi tout entier dans le creux de ma terre profonde où je le regarderai pourrir, comme le grain que l'on sème, et suinter son essence au plus profond de ma nuit nouvelle. »

Lui, il se sait prêt à s'offrir à son maître; il se sait prêt à devenir et vivre en la patrie de son dieu.

Le soleil est à son zénith et aussi intense que cela est possible en ce pays; l'air est plein d'une humidité dense, ce qui donne au ciel l'apparence d'être chauffé à blanc. Souvent, jeune, Éthièm venait se baigner, pendant ces mois de l'été, dans les quelques fosses remplies d'eau qui demeurent là en permanence; il se plaisait à plonger son corps échauffé dans la fraîcheur sombre de la rivière.

Aujourd'hui, encore, comme autrefois, il n'aura aucun répit, il devra affronter des heures durant cet état dévorant. Il le sait, il s'y prépare. Cette fois, il ne cherchera pas le réconfort de l'eau; cette fois, il fera face.

Il est deux heures de l'après-midi; pour plusieurs comme aussi pour lui, ce moment de la journée, surtout en été, lui est particulièrement insupportable. Il en a fait souvent l'expérience d'affronter le maître du jour en cet endroit, et souvent il en est sorti épuisé, écrasé, l'âme

essoufflée. Il a toujours l'impression que cela ne finira jamais, qu'il est possédé, prisonnier entre les griffes d'un tyran prédateur qui aurait décidé de prendre demeure, là, pour l'éternité, au milieu du ciel envahi.

*

Cela fait un long moment que le soleil le harcèle, qu'il le frappe de plein fouet. L'angoisse atteint en lui son maximum d'intensité; son esprit aveuglé marche à tâtons sur une terre glissante et éthérée.

Il se sent pénétré de partout, comme la rivière l'est elle-même, par les rayons ardents; en lui sa nuit se défend contre ces attaques incessantes, elle se débat pour tuer ces traits affolants, pour les noyer un à un. Il pourrait fuir, aller se protéger sous les arbres dans la forêt tout près, mais il ne le fait pas; ce guerrier veut affronter ce monstre hurlant, il veut boire son venin; il veut souffrir tous ses chants, et le fera...

Un vent se leva alors, et vint rafraîchir l'espace autour; il s'avéra assez puissant pour couvrir tous les bruits environnants.

Il aime le vent, cela lui plaisait infiniment qu'il en soit ainsi; il n'espérait rien d'autre que de le sentir grandir en puissance et en densité, ce qui arriva. Plus aucun autre son ne fut audible, il n'y avait que lui et ce vent. Ce bonheur dura le temps que le soleil, droit devant lui, caché derrière un voile de nuages qu'il regardait fixement, soit de nouveau étincelant et dominant.

Cette trêve ne fut que d'un instant, tout redevint horreur et tourment...

*

Il était assis à regarder la baie devant, le corps et l'esprit tendus, quand il entendit, derrière lui, pendant un court moment, un petit cliquetis à peine audible. En rien menaçant au début, ce bruit le devint à mesure qu'il se répéta. Cela dura un temps puis le silence reprit sa place.

Il a bien cru le reconnaître ce bruit, mais n'a pas voulu se retourner; il n'a pas voulu laisser ses mots s'insérer et occuper le moindre espace en son esprit. Sans en être certain, il décida d'agir comme si c'était elle. Pensant lui envoyer un message en ne se retournant pas, il resta assis sans bouger et fit comme s'il n'avait rien entendu, continuant à regarder droit devant.

Une petite voix légère, alors, s'anima doucement; une mélodie remplie de lumières le frappa de plein dos, violemment, comme ce soleil devant qui l'aveuglait; il reconnut immédiatement les couleurs et les parfums de ce chant; cela confirmait ce qu'il savait déjà. Il n'était plus possible d'éviter l'affrontement. Le moment était venu pour lui de sortir de son cocon et de paraître à l'image de ce qu'il vivait au-dedans; le moment était venu pour l'accomplissement, pour la révélation, pour célébrer le rite de l'enfantement : son enfantement.

Il était comme ces pierres, sous lui, sur lesquelles les eaux déferlantes du printemps s'abattent furieusement; il était comme ces pierres, mais une pierre vivante prête à se

battre et se défendre. Il sentit une force furieuse l'envahir, il se sentit devenir puissant et maître de ce lieu.

Éthièm se dressa et se retourna brusquement, saisit la flûte et, dans un élan de rage, la fracassa sur les rochers, furieusement.

À son cri, et celui de l'instrument qui se brisait en mille morceaux, se mêla le cri d'Èsthéa qui s'effondra, lourdement, inerte, inconsciente...

Il la regarda froidement un long instant... l'enjamba comme on enjambe une branche morte, et s'en alla dans le petit bois tout près sans se retourner. Il était fier de ce qu'il venait d'accomplir : il avait vaincu l'autre, il avait mis à mort la nature éthérée. Il venait de se libérer des forces qui rendent l'esprit esclave de la beauté facile.

Assis, le dos appuyé sur un arbre, il contempla de loin le sombre jaillir des pierres et couvrir ce corps entièrement. Elle devenait noire, lentement, comme si la lumière qui l'habitait l'abandonnait et était mangée par les ombres. Il resta là jusqu'à ce que les ténèbres l'aient complètement envahie; il voulut jouir de sa victoire jusqu'au bout.

Heureux, il nota dans son carnet, qu'il traînait toujours avec lui, le début de ses derniers vers qu'il écrivit avant que cela aussi fasse partie de ces choses qui n'ont plus le droit d'exister pour lui :

« J'ai brisé les amarres qui retenaient les horizons d'un soleil insolent;

maintenant, la nuit pourra m'habiter entièrement.

*Il y a, pourtant, encore choses à faire,
comme détruire ces éclats de jour pendus aux yeux de ma chair*

que je revois quand, penché, je regarde la rivière.

Il y a ce chemin à suivre

qui me mènera au lieu de ma nuit promise;

pour l'instant, elle baigne dans une lumière grise.

Il y a, encore, en moi, des vérités à la dérive. »

*

Pour revenir chez lui, il ne passera pas par le chemin qui longe la rivière, il passera par le centre-ville. Il marchera par les rues où courent les esprits faibles; il ira sentir l'angoisse humaine derrière ces amas de chairs déambulant sans but; il offrira à ces regards perdus le spectacle d'une âme forte dans un corps qui sait ancrer chacun de ses pas en cette terre qu'il a si bien comprise. Il était fier de ce qu'il était devenu, et heureux du combat qu'il avait mené sur les forces qui le tourmentaient et le faisait douter.

Il se réjouit d'avance de l'impact qu'il aura sur ses semblables en marchant ainsi au milieu d'eux; il sait, il est certain que plusieurs seront profondément et fortement ébranlés, impressionnés par sa présence : cela fait partie du message qu'il veut livrer, qu'il veut graver dans les esprits et les âmes, qu'il veut semer dans les consciences. Il traver-

sera le pont, le même que pour aller sur l'île; quelques centaines de mètres plus loin, il sera rendu...

En chemin, toutes ces pensées s'égrainaient une à une; il n'avait, soudainement, plus aucune envie d'aller vers le monde, d'aller vers l'autre : il avait cessé d'être cet homme qui se joue d'autrui par les apparences, qui s'enrichit au contact des autres; il le comprit en ce moment.

Il emprunta les chemins des petites ruelles pour entrer chez lui. Il s'arrêta à l'endroit où il avait rencontré cet homme, assis la tête sur les genoux, et reconsidéra longuement ce lieu, le percevant avec des yeux nouveaux et plus curieux, le comprenant d'une autre façon. Il s'assit au même endroit que lui, et réfléchit sur ce qu'il venait de vivre depuis le matin.

Revenu dans sa chambre, il prit la toile, sale de fleurs et de couleurs séduisantes, la déchira et la jeta aux ordures.

*

Depuis quelques jours déjà, à toute heure, il se réfugie dans ce recoin obscur, si près et si loin du monde, où personne ne le voit même ceux qui passent tout près bien que très peu y passent. Il partage son temps entre la solitude de sa chambre et la solitude de cet endroit. Jamais il n'a connu un vide aussi intense qu'en ce lieu où ses sens agressés ne trouvent aucun répit, aucun moment de joie.

Il n'y a pas d'autre endroit qui lui semble mieux correspondre que celui-ci à son état d'esprit; aucun autre endroit ne pourrait le vider aussi efficacement de tout ce

qu'il a accumulé de faux ces derniers temps, et le remettre aussi directement sur le droit chemin tout en étant près de la foule. S'il n'avait rencontré cet homme, assis juste là sur l'escalier de fer à côté d'où il est présentement, peut-être serait-il passé tout droit sans prendre le temps de sentir vraiment cet espace, peut-être aurait-il ainsi manqué son rendez-vous avec sa destinée.

Au fond de lui, Éthièm remercie ce malheureux de lui avoir fait connaître ce sanctuaire pour initié.

Là où cet homme avait trouvé le désespoir, lui y découvre l'abîme révélateur et nourrissant; là où cet homme avait trouvé une invitation à la mort, lui y découvre une invitation à purifier sa vie.

Pourquoi en était-il ainsi? Il le savait très bien; ce vainqueur avait, en lui, la force d'affronter toutes choses, la force de se tenir debout, le pouvoir d'un géant qui peut regarder par-dessus tout ce qui se traîne, tout ce qui rampe. Maintenant, Éthièm pouvait s'adresser directement à son maître : Néant. Même s'il ne pouvait le faire qu'à travers une brume encore trop dense, il pouvait quand même entrevoir l'objet de sa quête, le lieu de sa terre promise; cela lui était suffisant pour nourrir sa foi et pour le rendre plus fort encore. Ici, en cet endroit maudit des hommes, il avait trouvé le chemin vers sa demeure, vers le lieu où il naîtra en un autre monde.

Au début, pendant des heures, il nota chez lui, dans son grand livre, tout ce que lui donna à voir la lumière sombre de ce sanctuaire; et plus il écrivait et plus il en devenait gourmand.

Petit à petit, cependant, il perdit le goût d'écrire. Il passait de plus en plus de temps en cette ruelle, notant de moins en moins ses impressions; il en vint même à dormir là. Plus rien n'avait d'importance si ce n'est d'y vivre pour y affronter tout ce que cette entrée vers le néant pouvait lui apporter. Éthièm voulait tout vivre : affronter toutes les misères, vaincre tous les étants contraires, supporter toutes les agressions contre sa chair. Il était certain de la voie à suivre, que la voix de la voie était paroles sacrées, et qu'il ne pouvait que s'enorgueillir devant tant de puissance et de volonté qui se manifestait à lui.

Il avait trouvé sa demeure ici-bas, celle qui lui était destinée; là, il pouvait être hors du monde. Dans ce recoin sombre qui fait horreur à tous, lui avait trouvé sa beauté : une beauté dure, austère et inaccessible au commun des mortels, une beauté que lui seul pouvait apprécier.

Dans son grand livre, il écrivit ce qui deviendra ses derniers vers :

« Je suis...

Il est...

*Nous sommes plusieurs ici,
mais viendra le temps de l'Un.*

*Je le sens venir... de loin;
j'entends ses pas puissants;
il avance de plus en plus vite.*

*Je vois ses yeux sans reflets
boire ce qui reste de leurs.*

*Il sera bientôt là
à lécher les murs de brumes qui m'entourent encore,
il en fera de la suie fine comme de la cendre.*

*

*Il est ici...
Il dégage une odeur de terre noire.
Il chante des chants âcres,
et ses mots sont d'ailleurs... »*

Cette journée-là, il décida de tout vendre, de vider son appartement et d'aller habiter sa nouvelle demeure, sa vraie demeure, au milieu du rien et du tout contraire. Il l'a bien senti en ce moment précis : il n'était plus plusieurs, il devenait un.

*

**« Enfin, je suis là où je dois être :
j'ai rejoint le lieu de mon être.**

Bientôt, je serai un dans l'Unique. »

Chapitre 4

On l'aperçut, tôt le matin, étendue sur un lit de pierres, inconsciente. Un marcheur, qui, heureusement, passait par là en ce jour de pluie, a vu ses habits bleus sur le nid gris rocheux de la rivière. Il s'en est fallu de peu qu'elle meure : l'état dans lequel on l'a trouvée était critique; quelques heures de plus lui auraient été fatales. La vie a voulu qu'elle vive encore comme si, malgré tout, malgré moi, malgré l'évidence, elle représentait pour la vie quelque chose d'important.

Je ne l'ai appris que ce matin, et cela fait une semaine que ces événements se sont produits.

Après trois jours dans un profond coma — sa tête, semble-t-il, a durement frappé le sol lorsqu'elle a chuté —, elle a repris connaissance et repose en ce moment à l'hôpital de la région dans un état satisfaisant. Elle a oublié la journée de l'incident, ce qui est courant dans une telle situation. Il n'y a aucune autre marque de violence sur elle. Certains croient qu'elle a glissé, d'autres croient qu'un dénommé Éthièm serait sûrement derrière ça; on en saura peut-être plus lorsqu'elle aura repris pleinement connaissance. Les médecins sont confiants à son sujet; ils ne doutent pas qu'elle se remette complètement, et ne craignent pas pour d'éventuelles séquelles autres que cette amnésie partielle. Il s'en est fallu de peu, mais, à présent, tout danger est écarté.

Ces événements m'ont profondément secoué. En ces instants, plein de souvenirs, bons et mauvais, me reviennent

en mémoire. Je m'étais promis de ne plus jamais y revenir, de ne plus y penser, mais il semble qu'il me soit impossible de le faire. Je m'en aperçois bien maintenant, tout est ancré en moi. Je me souviens de ces jours avec beaucoup de détails comme si tout cela se passa hier; je n'ai pas su oublier ni pardonner.

Quelque chose en moi se ferma, et le charme n'agit plus : il me semble avoir développé la faculté de voir au travers les voiles et derrière les masques qu'elle porte. À présent, je me demande comment je pourrais faire en sorte qu'il en soit ainsi pour tous. Comment la dévoiler au monde? Comment la démasquer? Je m'interroge sur mon propre besoin que j'ai eu à me laisser porter par les illusions qu'elle sème dans les cœurs et les âmes de tous ceux qui l'approchent; comment trouve-t-elle en nous des terres aussi propices à ses semences avides de nos propres lumières? Comment sait-elle aussi bien faire vibrer nos vies aux rythmes de ses chants envoûteurs? Comment peut-elle nous mener là où nos volontés n'auraient jamais eu envie de nous pousser? Comment peut-elle nous soumettre ainsi? Voilà des questions qui restent pour moi sans réponses.

Je dois dire que le chemin fut difficile, qu'il se creusa malgré moi. Je traversais les longues plaines blanches, où scintillaient les ruisseaux et les chants des roseaux, lorsqu'un vent contraire s'est levé brusquement, a tout avalé et m'a soufflé du côté de la falaise où je me suis brisé comme un navire s'échouant sur les récifs. J'ai dû réapprendre à marcher, à parler avec des mots nouveaux, et réapprivoiser le silence.

Plus le même, je me suis présenté au monde sous un nom nouveau : Râim.

Le dos appuyé sur un arbre, au jardin du couvent, elle lisait Nelligan d'une belle voix douce et mélodieuse la première fois que je la rencontrai. La journée était belle, chaude et sans nuages; les arbres étaient pleins des jeunes feuilles vert tendre du printemps, et tout l'espace sentait l'espérance. Je connaissais bien cet endroit, j'y allais souvent, mais jamais avant il ne me parut aussi beau, aussi rempli de lumières qu'en cette journée-là. La grâce habitait ce lieu; du moins, je le croyais.

J'ai emprunté l'escalier pour aller la rejoindre; elle m'a vu venir, je lui fis signe de continuer, ce qu'elle fit heureusement : je ne voulais pas que cet instant magique soit brisé par mon intrusion. Arrivé, je m'assis juste à côté, appuyé sur le même arbre; je restai là à l'écouter, ravi de partager ce moment avec elle. Elle enchaîna avec un autre poème plus calme dans des tons plus pastel, ce qui ajouta des couleurs nouvelles à celles, nombreuses, déjà présentes. Les poèmes se succédèrent ainsi pendant un long moment qui fut bref en apparence.

Je me laissai emporter par le son de sa voix et les couleurs des mots; tout m'apparaissait comme le récit d'une histoire pittoresque et ancienne. Ce fut un voyage fantastique en des terres enchantées remplies de paysages féériques, d'océans ruisselants aux reflets orangés, de personnages mystérieux sortis tout droit de lieux lointains et inconnus, de terres engivrées aux couleurs bleutées, et de

lumières plus sombres comme savait en créer le poète. Une grande aventure se jouait là devant mes yeux fermés, et je n'avais qu'à me laisser porter; tout m'était offert, tout m'était donné.

Quand ce fut fini, elle leva les yeux pour me regarder; j'ai eu droit alors à un sourire tout aussi resplendissant, envoûtant, obsédant que le soleil lui-même. Je savais déjà, à cet instant, que j'étais amoureux; elle s'était fixée en mon ciel, en un instant, comme la plus brillante de toutes mes étoiles, visible en plein jour, et je ne demandais pas mieux que de graviter autour, éternellement. Èsthéa, car tel est son nom, avait jailli en moi comme le feu jaillit de la terre, quelquefois.

Les mots coulèrent de nos bouches facilement, et nous parlâmes jusqu'à la tombée du jour. L'endroit à cette heure est encore très beau, mais d'une beauté différente. Dans ce jardin, éclairé par les lumières de la ville, les ombres dansent plus allongées, plus discrètement, se mêlant quelquefois à la nuit ambiante selon les jeux du vent. Les ombres du soir, artificielles, ne sont pas de la même essence; cela peut se voir et s'entendre pour ceux qui savent voir et entendre.

Elle se leva soudainement comme surprise, elle me dit qu'elle était en retard à un rendez-vous sur l'île aux fous; elle m'invita à la suivre, mais, cette journée-là, il m'était impossible d'y aller; elle m'invita alors à la rejoindre, sur cette île, la semaine suivante, le même jour.

*

Comme je m’y attendais, la semaine fut longue; tôt je fus en manque : autant de belles choses qui vous arrivent, sans qu’on s’y attende, en un si court instant et qui vous laissent comme orphelin, cela fait mal; cet éloignement créa un vide atroce, dur à supporter, comme si cette absence de lumière nous laissait dépossédés de sens.

J’ai repassé cette journée cent fois dans ma tête : sa douce voix résonnait, vibrait en moi soufflant ses grains de jours par tous les vents que peut soulever son esprit conquérant. Cette force si puissante me poussait hors de ma raison, mais, comme au premier moment, tout se mourrait lointainement ne laissant que des espaces vides et une âme orpheline; mon corps était comme en manque des vibrations que sa présence engendre.

Faute de la voir, je me suis renseigné sur elle. J’ai appris qu’elle était la fille unique d’une famille de la classe moyenne, une de ces familles bourgeoises comme il y en a tant. Indépendante, elle quitta jeune la maison familiale pour aller rester avec un petit groupe d’amis tout en continuant ses études. J’ai su qu’un riche admirateur lui avait offert une magnifique flûte en argent – flûte que l’on a retrouvée en mille morceaux près d’elle le jour de son arrivée à l’hôpital; ce détail laisse planer des doutes sur ce qui arriva vraiment, et fait croire à certains que quelqu’un est derrière tous ces événements. Un groupe s’est formé pour l’aider à poursuivre sa formation, ce qui lui permit de rester indépendante de sa famille avec laquelle il semble y avoir des tensions. Elle n’avait, me semble-t-il, aucune relation stable à cette époque.

Un voile mystérieux l'entourait de près : elle apparaissait et disparaissait subitement, sans explication, et beaucoup semblaient craindre qu'elle ne disparaisse pour toujours. Pour plusieurs, elle est d'une race que les dieux enfantent — bien que cela ne soit pas dit aussi clairement, il n'en reste pas moins que c'est le sentiment qui se dégageait des conversations que j'ai eues avec plusieurs de ses connaissances —, pour d'autres, elle est tout du moins dans une classe à part.

Je me plaisais à retourner en ce jardin sous les branches de ce même arbre, tout près d'une statue érigée à la gloire de la mère des croyants. Ce symbole de lumière figé là dans la pierre, ce visage de la vie prisonnier de la mort, me désolait profondément; moi qui avais connu là la lumière dansante, je ne pouvais que m'attrister de la voir ainsi immobile et durcie, le regard obscurci par le vent et la pluie.

J'emportais avec moi les œuvres de Hölderlin, poète dont je me sens si près par la vie et la foi. Je me délectais de cet amour éthéré, idéal, exempt de toute ombre, dont il nous entretient tout au long de son œuvre; je ne pouvais que m'y reconnaître : Hölderlin était la présence qu'il me fallait, l'âme frère dont j'avais besoin à cet instant de ma vie. Je me plongeai dans ce beau livre tout le long de cette semaine.

*

Ce fameux soir arriva finalement. Aussitôt sur place, je fus accueilli très chaleureusement par le groupe comme si j'en faisais partie depuis toujours. L'atmosphère était

détendue, calme; tout de suite, je me sentis à mon aise parmi tous ces gens avec qui j'ai entretenu d'excellentes relations par la suite, et qui sont restés, pour la plupart, de très bons amis. Èsthéa était présente; elle m'a souri à mon arrivée puis s'est remise à parler avec un ami jusqu'au moment où on lui demanda de jouer, ce qu'elle fit immédiatement comme si cela allait de soi, comme si chacun n'était là que pour elle.

Son jeu est beau, noble, plein d'assurance et de dextérité; la mélodie est coulante et aérée, sans crispation, le souffle bien contrôlé. Malgré toutes ces qualités, j'ai préféré l'entendre dans les lectures qu'elle fit des poètes. Il y avait quelque chose de plus touchant pour moi dans le ton de cette voix, quelque chose de plus humain, de plus près de l'âme humaine; mais peut-être était-ce dû, simplement, au fait que je sois plus poète que musicien. Ce fut un choc que de l'entendre dans ces lectures; je l'imaginai récitant Hölderlin, un poète qui, me semblait-il, lui irait si bien, et j'en étais comme soulevé par-delà les choses et par-delà le monde.

La soirée finie, à peine m'a-t-elle adressé la parole. Elle partit avec d'autres me laissant seul derrière; pour dire vrai, je n'ai pas compris son comportement. De toute évidence, elle ne semblait pas avoir trouvé en moi le même intérêt que moi en elle; je me suis dit que ma présence et la conversation que nous avons eue n'avaient pas suffi à susciter chez elle une envie d'aller plus loin, de me connaître plus à fond. J'ai décidé, ce soir-là, de lui écrire un poème dont elle pourrait faire la lecture, je l'espérais, lors d'une autre rencontre dans le jardin du couvent — j'étais le seul du groupe, je crois, qui connaissait ce lieu où elle se

rendait quelquefois, ce qui était un énorme avantage. Je travaillai donc à ce poème, et me présentai plusieurs fois au jardin espérant la rencontrer. Un jour, un jeudi je crois, ce fut le bon : elle était assise au même endroit. Elle était toujours aussi belle avec ses grands cheveux roux feu et sa robe campagnarde jaune orangée sous un ciel bleu et lumineux, comme si c'était elle qui enluminaient l'univers autour.

Encore une fois, elle me vit venir de loin, et encore une fois elle me fit un beau sourire. Je m'approchai lentement en lui montrant, le bras tendu, le cahier dans lequel attendait le poème qui lui était dédié. Je lui en fis une lecture un peu décevante de ma voix monotone; ensuite, ce fut à son tour d'en faire la lecture d'une voix plus sûre et combien plus lumineuse :

*« La lumière a sur terre des voix qui lui ressemblent,
aussi pleines de sens et autant parfumées,
qui infiltrent par nos sens nos régions éthérées,
et animent en nos êtres les mouvements de la danse.*

*Ce jardin est rempli de la grâce
de l'une de ces voix, visitant ce lieu,
qui sème des rayons, fils de l'extase,
que les vents de ses mots portent en nos yeux.*

*Ici, des chemins, par des pas dévots, pétris,
tournent tout autour d'une vie endormie
dans de la pierre que l'on a placée bien haut.
Aussi, je vais devant, dévot à mon tour,
autour d'une fée fragile, au pied de l'arbre chaud,
en écoutant sa voix faire vibrer le jour,
en priant que ce temps dure à l'infini.*

*Ici, en ce jardin des sœurs,
au couvent où bourgeonnaient les jeunes filles,
les rêves enfouis en profondeur,
je contemple la beauté qui, comme la fleur,
répand ses parfums de toutes les couleurs
par-dessus les ombres et par-delà les grilles.*

*Ce lieu est plein d'espérances anciennes
qui reposent affamées attendant ces temps
où les prêtresses des éclats, venues des mers lointaines,
couleront sur elles en mille torrents.*

*La lumière a sur terre des voix qui lui ressemblent,
qui nous mènent vers elle en des lieux éthérés,
qui traversent des mondes aux sombres volontés,
qui nous enivrent et nous entraînent au milieu d'une danse. »*

Un petit sourire et un regard intense m'ont bien fait comprendre qu'elle était très heureuse de ce qu'elle venait de lire; un lien se créa entre elle et moi ce jour-là, un lien qui, je croyais, ne pouvait que se renforcer avec le temps. À la rencontre suivante du groupe, on est resté seul après tout le monde et avons passé la nuit ensemble.

*

Juin :

On a loué une petite maison dans un rang près d'un verger, et pas très loin de la ville. Là, la nature a gardé tous ses droits, elle occupe presque tout l'espace : des vastes champs vallonnés entourés de montagnes, des forêts, des ruisseaux et des vallées où les fleurs sauvages jaillissent en quantité. Esthéra était au milieu de ce royaume un élément

naturel, une incarnation consciente; j'aimais le penser, j'aimais le lui dire et elle aimait l'entendre :

*« Au milieu de cette nature présente
vit une âme qui chante et qui enfante
les fruits d'une terre légère et ruisselante,
sans odeurs amères ni ombres apparentes.*

*Je suis, parmi les mortels, un de ces heureux élus
qui côtoient, parmi les plus belles, une de ces âmes venues,
et j'aspire à devenir, à être tout comme elle,
à m'oublier, à me dissoudre dans la clarté éternelle. »*

Sa présence me nourrissait au quotidien, j'en avais besoin pour vivre. Quelquefois, par bonheur, je savais laisser ma raison s'oublier, et savais laisser la nature sacrée d'Èsthéa s'emparer de mon être entier; alors, dans ces moments de grâce, j'atteignais un état de paix et de béatitude indescriptible; mais, ces instants, malheureusement, n'étaient que trop brefs : une volonté autre reprenait le contrôle de ma vie; chassé d'Olésia, ce lieu où tous les étants enluminés se rejoignent, je retrouvais aussitôt le monde des affadis.

Je comptais sur elle pour apprendre les lois de l'abandon. Je le comprenais bien, l'aimer voulait dire, pour moi : devenir vers l'absolue béatitude; pour atteindre cet absolu, je me devais de l'aimer absolument; je m'y efforçais jour après jour. Je voyais cette union comme le but ultime de ma vie, et ces efforts faits au quotidien, comme mon labeur véritable; toute ma vie s'organisait autour d'elle, et j'en étais heureux ainsi, je le voulais ainsi.

Il y avait en elle quelque chose qui n'appartient qu'à l'enfance, qui ne voulait mourir; c'était là, je crois, le secret de sa force.

Je m'efforçais de retrouver en moi cette demeure que l'on habite jeune et que j'ai, assurément, quittée trop tôt. Il fallait rouvrir les portes et les fenêtres, qui ont été fermées au long des ans, pour laisser entrer de nouveau la lumière et les beautés venues de l'autre. Cette faculté de s'ouvrir et de laisser pénétrer en soi l'autre est la principale qualité de l'enfance, voilà ce que je compris en ces temps de profond bouleversement. Voilà aussi ce que devaient ressentir les gens qui la côtoyaient sans même en être vraiment conscients, et voilà, sûrement, une raison pour laquelle on recherchait sa compagnie. Cette qualité, je l'ai comprise depuis, permet à l'esprit de se renouveler, de s'enrichir, de devenir : sans elle l'esprit ne fait que se fermer sur lui, s'autodévorant comme un trou noir.

Plusieurs fois, elle invita des amis à la maison; elle aimait recevoir. À chaque fois, on lui demandait de jouer; l'atmosphère, alors, devenait quasi religieuse : comme la prêtresse d'une foi ancienne, elle nous parlait, avec l'aide de cet instrument magique, des forces subtiles qui animent la vie. Immanquablement, on passait une belle soirée et les éloges ne manquaient pas; toujours, elle en sortait grandie aux yeux de tous, et elle aimait ça.

Juillet :

La nature atteint son plein épanouissement : les champs sont rayonnants, l'herbe est longue et mature, les fleurs sauvages abondent. On allait souvent se promener par les petits sentiers jusqu'à une petite source; là, elle me

lisait les poèmes que j'avais écrits pour elle avec cette merveilleuse voix envoûtante, chaude et lumineuse; ou bien, elle me jouait de la flûte pendant que j'écrivais :

*« Elle soufflait des chants plus brillants que la nature elle-même,
elle rendait toute chose plus légère.
Elle semait les enfants de l'éther,
et inventait, dans sa langue, tous les mots des poèmes.*

*J'étais porté comme dans un rêve,
je me sentais couler clair et pur
allant et venant, comme l'eau sur la grève,
entre l'état d'homme et celui de l'azur.*

*Les heures passaient ainsi à côtoyer la belle
auprès de la source, en-dedans de l'éternel.*

*Au soir arrivé, aux confins de ces jours,
les ombres pudiques baignaient la vallée;
là nous aimions, sur le chemin du retour,
laisser nos deux âmes, nos deux corps s'échauffer.*

*Aux jeux lents de nos débats charnels
se mêlait le sang des astres au ciel
et celui, parfumé, rempli de semences,
des fleurs, des arbres, et de tout ce qui danse
au rythme de la vie en son essence. »*

La nature est totalement ouverte et généreuse comme Èsthéa m'apparaissait l'être en ces temps. Constamment, des gens venaient à la maison et en repartaient heureux des

dons qu'ils avaient reçus; tout me semblait empreint d'une si grande bonté, jamais je n'ai pensé à me méfier.

Août :

Le soleil, plus bas à l'horizon, lèche la terre au lieu de la frapper de front; la lumière plus onctueuse, plus crémeuse repose sur le sol comme une neige en hiver; l'air est plus frais et plus léger. Août est aussi le mois où certaines variétés de pommes sont prêtes à être cueillies; moi, je ne savais pas, elle, si. Elle m'amena au verger où elle avait l'habitude d'aller seule en cette période de l'année.

Nous empruntâmes le chemin le plus long, mais aussi le plus beau, en suivant la voie ferrée à travers la campagne jusqu'à la vallée où s'enfonçait, à notre gauche dans une petite forêt, le sentier qui mène en ce lieu béni. C'est une petite forêt très dense où les ombres intenses avaient plaisir à s'étendre librement sur le sol rocheux tout en pente, où l'on sent bien qu'un esprit autre anime la danse sacrée qui engendre la vie.

Je m'enfonçai dans cette forêt lentement, méditant chaque moment pendant qu'Èsthéa, elle, ce que je ne comprenais pas, accélérât le pas comme si une angoisse lui serrait le cœur. Pendant un court instant, nous fûmes séparés, pour la première fois, par une force venue d'ailleurs. Seul, j'ai décidé de laisser le chemin tout tracé pour prendre à travers le bois dense.

Arrivé au verger, j'ai eu l'impression de pénétrer dans son sanctuaire; tout y était abondant, lumineux. Peut-être est-ce le lieu qui l'a vue naître ou, plus justement encore, le lieu qui l'a mise au monde? L'endroit est vaste et

ouvert; devant, un petit plateau s'étend vers la droite sur une courte distance où abondent les arbres lourds de fruits; plus avant, la terre se creuse et forme une grande vallée; derrière, la forêt noire que je venais de traverser. La vue sur la vallée est magnifique avec ces montagnes tout autour et ce grand espace vallonné où poussent, en grappes serrées et parsemées, des feuillus aux grands bras tendus vers l'azur : les peupliers. Le vent y souffle constamment, quelquefois en douceur, quelquefois fortement; l'espace danse en tout temps.

Pendant qu'Èsthéa faisait la tournée du verger, je me suis assis sous un arbre dont les fruits se nourrissent de la lumière de la lune, paraît-il; je n'ai pas manqué l'occasion dans déguster une. La bouche encore pleine, j'ai sorti mon cahier, et notai quelques vers :

*« Les tenir entre ses mains,
les porter à sa bouche aimante,
c'est comme prendre les seins
d'une déesse envoûtante;
elles étaient chaudes et troublantes.
Et quand j'en croquais une,
j'y trouvais des lumières étranges :
comme les reflets d'une prunelle aimante,
comme le chant des oiseaux à la brunante,
comme les mille rires des rêves égarés de l'enfance,
jaillissant des brumes.*

*Il y avait,
il y a,
des univers étranges
dans ces pommes de lune. »*

Peut-être inspirée par ce perpétuel mouvement de la nature, j'ai eu droit à ce que je n'avais eu droit auparavant : Èsthéa me fit le bonheur d'une danse improvisée sous le plus gros des arbres; une danse coulante comme le vent et la lumière blanche qui remplissaient tout l'espace; une danse sans gestes brusques, pleine de grâce, calme et envoûtante. Les quelques minutes que cela dura me remplirent d'une joie immense :

*« Le soleil coulait blanc,
la vallée belle devant
s'étendait creuse et brillante
comme une mer immense,
silencieuse et tranquille,
où se forgeaient, fragiles,
ça et là,
des voiles de lumières denses.*

*Et Elle, frivole,
sous les branches et dans le vent,
ses pieds nus touchant à peine le sol,
dansait légèrement,
solitaire et vibrante,
solaire et ardente. »*

Nous nous sommes déplacés, l'après-midi durant, sous un arbre et sous un autre à déguster les fruits de l'un et de l'autre aux saveurs diverses. Finalement, non encore repus des chairs juteuses; on s'est étendus, voluptueusement, l'un contre l'autre, et avons savouré le fruit des liaisons amoureuses.

Les ombres commencèrent à tapisser le creux de la vallée et la remplirent tranquillement jusqu'à nous engloutirent, Èsthéa et moi, complètement. Aux lois du dieu solaire succédèrent celles du dieu lunaire; bien que la danse du vent et des fleurs fût la même, le chant de la lumière, lui, changea de nature, d'essence; il devint plus contrasté, le clair et l'obscur se côtoyant, s'opposant plus clairement :

*« Au crépuscule,
la forêt derrière nous soufflait les temps sombres
pendant que devant, profonde,
la grande mare blanche
finissait de s'assécher
laissant jaillir, immenses,
de la terre, les ombres enfantées.*

*La lumière fuyante
sauta de rocher en rocher,
et grimpa jusqu'au bout des branches
avant de s'envoler...*

*

*La nuit était là, vivante,
nourricière;
sa lune désaltérante
soufflait sur la place entière.
Elle était là,
pénétrante :
le sang de la terre féconde
qui ensemence les chants des lumières profondes.
Une rosée sombre enbleuie
ruisselait sur chaque fruit,
abondante.*

*O! toi,
qui enrêves ma vie;
O! toi,
qui allaites ma terre,
répands,
ici,
comme une mère,
sur mes paupières asséchées
par un soleil passionné,
tes caresses raffinées,
tes ombres douces qui désaltèrent
comme la sève de mai.*

*

*Il y avait,
il y a,
des profondeurs étranges et parfumées
sous la lune au verger. »*

Allongé sur le dos, je ne voyais que le côté clair de sa personne; sa peau blanche habitait l'herbe sombre comme la lune le ciel, comme si l'astre avait pris possession d'elle, corps et âme, pour venir s'étendre près de moi.

Èsthéa se retourna, elle me parla doucement des étoiles, des fruits qui sommeillent. Elle donnait l'impression d'être une autre, de parler pour une autre, son discours venait d'une autre :

« Regarde, là-bas, les rayons blancs frapper la cime des arbres, regarde-les percer la forêt sombre, et éclairer les champs autour. Je suis comme cette lumière, je me moque

des ombres; je n'ai d'amour que pour ce qui enfante, en mon être, les rayons clairs et leurs descendances. »

Elle dit à voix haute ce que je pensais d'elle, comme pour le confirmer. Les yeux fermés, elle continua :

« J'ai toujours soif de plus de lumière; je n'ai de fidélité que pour elle. »

Effrayante confession que je compris comme un avertissement — les temps qui suivirent, je continuai à remplir des pages de toutes les lumières qui m'habitaient pour les lui offrir. Elle se rendormit sur ces mots, mais pour moi le temps fut long et angoissant. Je pensais à cette belle journée passée, et, surtout, je pensais à ces derniers mots qu'elle prononça comme une menace, et ne pus qu'imaginer le pire tout en me disant, pour me rassurer, que tout dépendait de moi, de ma capacité à lui offrir ce qu'elle voulait, à la nourrir de ce dont elle était affamée, tout en sachant qu'elle serait insatiable. Je me suis endormi à mon tour, mais pas bien longtemps, le temps d'un cauchemar seulement :

« Tout près, sous les fleurs, des rêves amers bondissaient des pierres comme des couleuvres avides pour s'enrouler tout autour des étoiles naissantes; là, tout près, sous les fleurs, des rêves austères s'empiffraient d'espérances — le verger m'apparut alors comme la voie d'un monde menaçant.

Là-bas, jailli de la vallée, sorti de terre, un enfant dont la voix gémissante remplissait tout l'espace comme le vent des montagnes grugeant la forêt noire; et ses yeux,

coupants, creusaient dans les ombres errantes. J'ai vu un enfant se nourrir de la nuit vivante. »

*

Le soleil se leva en même temps qu'elle; la cime des arbres s'enflamma, et le feu se répandit de haut en bas pour finalement couvrir toute la vallée jusqu'en son plus creux avant même que l'astre n'atteigne son zénith; tout le verger et le corps d'Esth a brillaient d'une lumière intense.

Nous cueill mes quelques pommes pour le chemin du retour et retournâmes par le même sentier que nous pr mes pour venir. Arrivé   la maison, j'achevai un poème que j'avais écrit vitelement au verger :

*« J'ai suivi la muse où la muse boit,
plus que partout ailleurs, la sève de vie :
celle qui enfante et nourrit le fruit.
Sur le chemin, j'ai laissé mon  me et mon esprit
se vider de tout ce qui faisait poids,
car, je le savais, en ce lieu l'enfance est la loi.*

*Elle a dans , sous les arbres enfruit s,
une danse pleine d'aurores parfumées;
elle coulait si bien ainsi, entre les branches,
comme une ombre debout, claire et blanche.
De ses mains, délicates et agiles,
elle battait les rythmes du vent
qui sculptait, dans l'herbe fraîche et fragile,
des dessins aussi beaux que vivants;
elle dansa jusqu'  l'épuisement.*

*Allongé sur le sol, les cheveux ondulant,
on aurait dit une source jaillissant de terre;
elle savait si bien faire frémir la lumière
sur sa peau toute blanche comme l'âme d'un enfant.*

*Tous les rayons des mondes semblaient aller vers elle,
ceux du jour, de la pénombre et des rêves intemporels;
et elle les recevait comme des offrandes, comme des prières
pures et simples,
comme le ferait, divinement, un habitant de l'Olympe.*

Allongée sur le sol, elle jaillissait de la Terre sainte. »

Septembre :

Les jours sont plus courts et l'air est plus froid. Ce mois est aussi le moment de l'année où la nature généreuse remplit les tables de ses dons. Èsthéa aimait faire de même : la maison était souvent pleine d'invités qui venaient goûter ses plats qu'elle cuisinait avec beaucoup d'attention. Et quand nous avons fini de bien manger, elle aimait jouer de la flûte pour le plus grand bonheur de tous. Toute la lumière, qui brillait dans ses yeux, était comme transformée en un flot de lignes musicales noble et majestueux qui se répandait et embaumait toute la pièce. Elle semblait possédée en ces moments, et cela me questionnait beaucoup, m'inquiétait même : une sourde angoisse m'habitait, m'agressait, me menaçait et me laissait abandonné sur un océan aux horizons à la dérive.

Pour la première fois, depuis que j'avais commencé à remplir ces cahiers, mes forces créatrices m'abandonnèrent : rempli de ses lumières, repu comme une terre qui aurait trop bu, plus rien ne sortait de moi. J'ai senti cela

venir les précédentes semaines : il fallait que je me batte contre moi-même pour chaque vers à naître. Je n'avais de goût que pour me laisser porter, que pour me laisser bercer par ses chants; je n'avais pas vu que cela me mènerait droit vers ce silence aussi sourd que la mort elle-même : il y avait dans cette relation un piège dans lequel je suis tombé sans offrir aucune résistance. Je n'aurais jamais cru cela possible tant mes champs étaient fertiles, mais la lumière a tout noyé, a imbibé ma terre en profondeur, et tout ce qui me venait de la nuit nourissante a cessé de jaillir en moi. Il aurait fallu que je réagisse, quand tout cela commença à se manifester, que je me batte, que je prenne une certaine distance pour me retrouver, mais lâche et, malheureusement, inconscient de ces choses, je ne le fis pas; j'ai préféré me laisser glisser lentement vers la plus horrible des morts : la mort de la poésie en mon âme. J'ai préféré me contenter d'exister comme existe n'importe quelle chose sculptée de la main d'une volonté autre.

Octobre :

Les premières confrontations ouvertes éclatèrent, en ce mois maudit entre tous, et marquèrent le début d'un long cheminement vers une fin inévitable et atrocement douloureuse. Mes yeux cherchaient à s'ancrer aux siens sans y parvenir, mais mains cherchaient un corps qui ne faisait que fuir; je n'avais plus d'autre choix que d'espérer que son souffle me pousse encore vers elle : j'étais à la merci d'une sirène et de ses envoûtants appels. L'angoisse que ces confrontations engendrèrent en moi devint telle que je ne pouvais plus contrôler, par moment, ce flot d'émotions qui finissaient par jaillir comme un geyser bouillant et explosif. Je ne me reconnaissais pas;

comme un homme qui tombe dans le vide, il fallait que je crie pour me libérer de cette tension qui me dévorait l'âme.

Èsthéa restait froide devant ma détresse. S'il lui arrivait de jouer pendant ces moments de crises, et qu'elle ne me voyait pas admiratif, elle en était vexée, et cela ajoutait à la tension existante, à mon malaise déjà profond. La froideur qu'elle démontrait me la laissa voir d'une autre façon, et me fit comprendre que dans la lumière il existe aussi un abîme sans fond. Moi qui n'avais vécu que par elle ces derniers temps, je la voyais s'éloigner attirée par une force étrange et lointaine. Son indifférence devant ces événements me désorientait, son regard me semblait même méprisant.

Novembre :

Pour la première fois depuis que l'on était ensemble, elle s'absenta sans me dire où elle alla; ni mes colères ni mes supplications ne purent la convaincre de me parler, elle était froide et distante; de la voir si près et la sentir si loin me devenait de plus en plus insupportable. Je sortais faire de grandes marches dans le rang, je revisitais les lieux où nous avons été heureux; j'essayais de trouver la force nécessaire pour me relever, mais en vain : tout l'espace en moi était sans consistance, aucune terre solide où poser le pied ne m'habitait. Je m'étais fait léger pour me laisser porter par son souffle chaud, et là, trop léger, je ne pouvais plus poser le pied au sol; il me fallait rester accroché à elle pour ne pas être emporté. Je comprenais que j'avais besoin d'Èsthéa en tout instant; elle me possédait beaucoup plus que je le soupçonnais avant.

Décembre :

La première neige est tombée, étouffant du coup, totalement et froidement, les rêves de l'été que j'avais semés dans les champs autour, couvrant tous les sentiers que nous avons tracés : ces petits lieux cachés où l'on a eu si chaud ensemble, et où j'ai tant rêvé, gisaient gelés comme les pommes pendues aux arbres du verger.

Èsthéa est venue quelquefois, et est repartie presque aussitôt. Nous ne nous sommes dit aucun mot; entre nous, désormais, toute discussion était devenue impossible; mes cahiers seuls savaient m'entendre :

« Des yeux bleus comme des glaciers ont amené l'hiver au lieu de ma terre promise; j'ai cherché, sans les trouver, dans les champs, les sentiers qui menaient à l'eau exquise; je ne boirai plus à cette source qui savait si bien faire vibrer la brise. Des yeux bleus, comme des banquises, ont naufragé mon âme sur une terre grise et sans vie.

Pendant de longs instants, j'oublie qui je suis, j'oublie d'où je suis, je n'ai plus de nom et mon regard ne s'accroche plus à rien. J'avance dans un lieu qui n'a ni haut ni bas, ni devant ni derrière; j'avance, comme un naufragé, me laissant porter par l'amer, me laissant traîner sans résistance, me laissant dissoudre lentement; j'avance et je laisse la mort ambiante m'infiltrer lentement.

Pendant de longs moments, j'oublie que je suis vivant.

Les yeux fermés, je laisse ma conscience aborder ce nouveau monde : tout y est éthéré et sans consistance. Je la vois venir, les traits sur son visage ont changé, ils me

paraissent plus durs, plus froids; je ne la reconnais plus sans son masque de lumière — mais peut-être l'a-t-elle encore ce masque, et c'est moi qui ai acquis la faculté de voir au travers? Je ne sais plus très bien où je suis, mais il me semble qu'ici je voie l'au-delà de ce qui paraît, je voie au-delà de ce que les sens peuvent entendre. »

Janvier :

« La lumière froide et blanche, tellement présente en cette saison, venue des terres enneigées, entrait de partout dans cette maison trop fenêtrée; je ne supportais plus cette atmosphère glacée. J'ai baissé les rideaux, j'ai laissé venir les ombres; lorsqu'elle reviendra, elle comprendra qu'elle n'est plus la bienvenue. »

*

Elle est revenue chercher des choses et est repartie aussitôt, elle m'a à peine regardé.

Par moment, dans ce lointain où elle m'a abandonné, je sentais lentement ma volonté acquérir des forces nouvelles; mon âme écrasée, mise au bûcher, renaissait des cendres que le vent n'avait su disperser. Je me sentais devenir autre, fils de l'inconnu; ma pensée avait des terres nouvelles à explorer, mon regard sur le monde s'étendait vers d'autres horizons que les horizons habituels, ceux que je connaissais depuis longtemps. Je me suis découvert un instinct de coureur des bois, et j'avais faim de nouveaux mondes; mais tout encore était si fragile, et le temps, comme j'allais le comprendre plus tard, ne tarda pas à me torturer encore.

Désormais, elle ne pouvait plus me tromper, son masque était tombé : ses yeux étaient froids, ses traits durs; je voyais, derrière ce sourire, une force qui veut tout dominer, tout contrôler; je voyais la mort, comme la sève, l'habiter. Je crois qu'elle avait compris que, pour toujours, je la verrais telle qu'elle est vraiment; son sourire trompeur s'est transformé en un regard sévère, agressant de froideur, comme il n'en existe nulle part ailleurs, dans la nature, que dans le visage de ses habitants conscients du mal qu'ils portent. Tout s'est conclu en ce dernier jour où nos regards se croisèrent pour la dernière fois.

Février :

Revenu d'une longue marche, je ne pus que constater ce qui avait été fait. Esthée était passée prendre ce qui lui restait encore, et emporta ce qui ne lui appartenait pas : mon cahier rempli des vers que j'avais écrits tout au long de ces mois, inspirés par sa présence, qui m'était si sacrée en ces temps. Ce cahier que je voulais garder comme un hommage rendu à une déesse éthérée et inatteignable, qui n'était plus elle, mais une autre, et qui me nourrissait des lumières que j'avais semées, m'avait été enlevé, et je savais que c'était pour l'éternité. Immédiatement, j'ai réécrit de mémoire et à partir de brouillons quelques poèmes que j'ai pu ainsi sauver de l'oubli complet, mais tout le reste fut perdu à jamais. Pendant un temps, j'ai résisté à l'effondrement; je suis resté bien droit, solide, mais ce ne fut pas long qu'en moi le jour, comme la neige qui avalanche au sommet des montagnes, s'effrita en millier de grains lourds emportés par leurs ombres pesantes vers la vallée aux rêves morts, là, où, tout s'étouffe et tout se désenfante.

Peu de temps après, je quittai la maison et suis retourné vivre en ville, vaincu.

Depuis ce matin, je l'imagine sur son lit, inconsciente, et je l'aime bien ainsi.

Chapitre 5

Des semaines sont passées depuis ces événements. Èsthéa s'est bien remise, et a repris le cours de sa vie; elle ne se souvient pas, paraît-il, de cette journée où elle s'effondra sur les rochers. Pour moi, ce fut des semaines d'errance, de désespérance. Épuisé par le jour et offert en pâture au néant, je me suis défait lentement.

**

Après avoir quitté la maison, j'ai suivi les chemins de la ville, l'âme en deuil et le corps à la dérive. J'ai échoué et fut généreusement accueilli chez un esprit dont l'œuvre est de donner un sens à la lumière, de lui donner forme et perspective; des qualités qui me manquaient alors, moi qui, plus que la brume, glissais sans consistance parmi les hommes. Je fus accueilli par un de ceux qui se réunissaient sur l'île et que j'avais appris à connaître et apprécier.

Quelquefois, je sentais en moi comme une odeur de début de terre, qui venait et repartait, sur lequel ma volonté trop fragile n'avait aucune prise ni aucun effet; cela était comme un signe, comme un lieu vers où aller. Comment y aller? Je ne savais pas, et je n'en avais la moindre idée. Souvent, dans mon sommeil, je nageais parmi les lumières subtiles qui s'unissaient pour former ces terres sacrées où l'esprit a le pouvoir de s'incarner, mais à mon réveil tout s'était effacé, et tout n'était plus que vagues vertiges illuminés. Chaque soir, avant de m'endormir, j'espérais que le miracle se répète, et ce fut le cas pour un temps, mais pas très longtemps.

Je dormais sur le sol au travers des travaux du peintre répandus ici et là. L'air avait une odeur de terre et d'huile; les murs étaient couverts de toiles et de dessins; sur la table, au milieu de la pièce, des vers, des bouteilles et des restants de repas traînaient là depuis des jours.

J'aimais cette atmosphère de désordre inspiré à laquelle venaient s'ajouter les amis, les modèles, les acheteurs éventuels et d'autres artistes : écrivains, poètes, musiciens et peintres; tous passionnés et passionnants. Ils étaient pauvres, mais n'en souffraient pas vraiment; ils savaient donner un sens à leurs vies avec les forces et les volontés de leurs talents; ils savaient habiter ce monde comme l'Être habite le vivant. Ils détenaient un secret qui en moi se perdait : comme eux, j'ai su tirer du sol la sève nourrissante; mais ce pouvoir m'abandonnait lentement. Aveugle et asséché, j'ai emprunté les chemins des méandres où je m'enfonçai, jour après jour, sans espoir de retrouver la route d'où je venais. J'ai voulu m'approcher trop près du soleil, ses rayons ardents m'ont brûlé les yeux; maintenant, je tombe sans appui; bientôt, je quitterai complètement ce royaume de lumières pour rejoindre celui des hors-vivants; je le sens, je le vois venir, je l'attends, et je n'y peux rien; l'angoisse me ronge tout le dedans.

J'ai passé tout de même quelques beaux moments, au travers de mes délires, avec certains de ces gens, soit en ce lieu même ou lors de promenades que nous faisons jusqu'à la petite rivière. La petite, qui porte le nom de ma cité, prend naissance dans un lac plus au nord, et se jette dans les bras de sa grande sœur au sud, dans la baie. La petite, que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas, restera inconnue pour plusieurs; pourtant, elle est si présente et si

importante pour la vie même de cette terre qu'elle nourrit, et pour l'âme de ceux qui la côtoient. On la rejoint, à partir de la ville, en suivant le chemin de fer jusqu'à la forêt, ce que nous faisons avec plaisir tant cette promenade est plaisante. Cette rivière est, aujourd'hui, le lieu où luisent les éclats de vie de celle qui a sauvé mon âme de l'agonie.

Bien que j'aimasse faire ces marches en forêt, je préférais ne pas trop m'éloigner de la ville. J'avais besoin de cette agitation incessante, enivrante, qui m'éloignait loin de ce remous intérieur qui m'aspirait implacablement. J'avais besoin de toutes ces îles humaines où je pouvais jeter l'ancre, en cas de défaillance, car tout en moi était fragile comme un navire à la coque trop mince, tout s'appuyait sur une force encore naissante et infantile à laquelle je ne faisais aucune confiance. Comment devenir plus fort? Voilà une question qui exigeait une réponse, mais je n'en avais aucune; je sentais seulement que je n'y arriverais pas seul, que j'avais besoin d'aide, que j'avais besoin des autres pour devenir.

Souventefois, j'ai regardé travailler mon ami ses yeux fixés sur la toile; il était tendu, concentré comme un guerrier au combat. Je l'admirais, cela me donnait du courage; il y a quelque chose dans son attitude, dans son action qui m'a interpellé, dont j'ai soupçonné la nécessité et la part de vérité absolue qu'elle sous-tendait; il y a dans ce combat une exigence pour l'esprit qui m'est apparue comme un remède à mon mal. J'étais attentif à la forme, à la technique, mais j'ai détourné mon regard de la beauté du résultat final; mon esprit avait pris le large vers autre chose, vers un autre lieu : la soif du beau m'abandonnait; je cherchais le sens plutôt que le plaisir.

J'arrivais d'un sol qui se déroba sous mes pieds me laissant sans appui, angoissé, au-dessus d'un abîme où je m'enlissais lentement. Mes yeux, pleurant encore ce qui les avait tant nourris, refusant de s'ouvrir à des lueurs nouvelles, celles de la nuit éternelle, qui jaillissent pourtant de partout de dedans les ombres que placent, ici et là, les forces cachées de ce monde, cherchaient à s'accrocher encore aux horizons connus suspendus au loin; ils se devaient pourtant d'apprendre à regarder ce que mon esprit n'avait jamais vu encore, et n'avait jamais su comprendre.

Malgré tous les efforts que je fis pour rester droit; malgré ma volonté de garder mes yeux tout grands ouverts, de regarder froidement l'envers du jour, de me tenir au centre de cet univers, d'en faire mon nouveau séjour, quelquefois, mon corps, sous le poids des souvenirs heureux devenus si lourds, pliait douloureusement. Il y a longtemps, avant même de connaître Èsthéa, et avant que je me taise, j'avais inscrit dans un cahier ces vers que m'inspira celle que je ne connaissais pas encore : Marianne, l'amie d'enfance d'Èsthéa. Par un soir brumeux et froid, je la croisai au hasard d'une promenade que je fis à travers les ruelles de ma ville; elle avançait péniblement le corps tordu sous le poids de ses épreuves — ce qui m'apparaît, aujourd'hui, comme une image de ma propre vie d'errant.

J'écrivis ces vers en pensant à elle :

*« Elle était une fois,
un cœur qui pompait l'ombre
dans une âme avide.*

*Ses yeux, pesants d'amer,
penchaient son front par en avant;
son visage noyé
dans son manteau d'hiver,
sombre comme la rivière,
poussait des cris en s'étouffant.*

*Seuls ses pas avaient une voix
qui d'heure en heure chantait sa plainte,
que les murs sombres
de nos ruelles
engouffraient en un festin. »*

J'errais souvent dans ces ruelles, dans ces lieux précis qui me ressemblaient alors : des endroits clos qui sentent la mort, où les rats trouvent réconfort.

Je traînais mes espérances anciennes, que mes pleurs n'avaient pas tout à fait fini de laver encore, qui s'étaient collées, dégoulinantes, aux murs où j'étais enfermé; le temps seul n'aurait pas suffi à nettoyer ce lieu aux odeurs de rêves avariés. Il me fallait quelque chose de fort, de creusant pour effacer complètement, en ces couloirs où j'allais errant, tout ce qui restait d'invivant; il me fallait l'intervention d'une force venue d'un autre monde, d'une volonté qui avait su vaincre les angoisses et les peurs; il me fallait l'appuie d'un conquérant des terres où s'anime tout ce qui est fort, d'un esprit dompteur de chaos.

Il y a, dans une de ces ruelles, un endroit que je privilégiais plus que les autres; un petit coin isolé plus sombre encore, à peine éclairé, où j'aimais aller m'asseoir pour pleurer, pour me laisser défaire, pour désespérer

autant que faire se peut — tant cela me semblait la chose à devenir : un désespérant —, et où j'aimais écrire, complaisant de mon malheur, sous de faibles lueurs. Au moins, en ces temps, je savais dire encore; ce que je ne pouvais savoir, c'est que je n'en avais plus pour longtemps. Bientôt, celui que je crus tout d'abord être mon sauveur s'avérera être celui qui allait assécher la source où s'abreuyaient mes chants, aussi sombres qu'ils étaient alors; des chants dépouillés de lumières, mais quand même vivants.

Ce lieu me calmait; étrangement, je le trouvais beau, car je m'y reconnaissais, car je m'y sentais moins seul. Le soir, il n'y passait presque jamais personne. Une fois, un homme est venu vers moi, je m'en souviens très bien, on vivait nos premières soirées chaudes et humides d'un début d'été; il y avait une sorte de passion dans son regard, que je reconnaissais, comme celle qui m'avait habité il n'y a pas si longtemps. Pendant un instant, j'ai revu l'hier, j'ai revécu l'hier au travers des lueurs qui perçaient de ses yeux comme autant d'images bénites et maudites à la fois, comme autant de souvenirs merveilleux et atroces, comme autant de rêves et de tourments; pendant un instant, j'ai revécu les attraits des lumières miroitantes qui vous appellent comme les phares appellent les marins dérivants. Emporté d'abord par ces mirages et l'envie que cela engendre, je me suis ressaisi et j'ai détourné brusquement mon regard vers les murs tout autour et les horizons noirs qui m'habitaient, car je savais, plus que lui, le gouffre que ces lueurs portent avec elles.

Cependant, il y avait en cet homme une force qui me troubla, que je ne connaissais pas, qui me désarma le temps qu'il s'adressa à moi, de sa voix dure et perçante, avec ses

mots qui me pénétrèrent l'âme jusqu'en ses fondements les plus lointains. Il me creusa ainsi une plaie qui ne voulut plus se fermer; une plaie grande et profonde par où j'ai cru apercevoir, de l'autre côté de moi, le visage de la vérité féconde — mais qui n'est pour moi, aujourd'hui, qu'une demi-vérité stérile par elle-même. Cette voix m'envoûta comme m'envoûtent, quelquefois, les chants durs que les vents engendrent au contact de quelque falaise et au détour de quelque forêt dense. J'ai appris, un peu plus tard, que cet homme s'appelait Éthièm.

Cet endroit en cette ruelle me tint lieu de seconde demeure durant ces quelques mois les plus difficiles de ma dérive. Je poursuivais, dans mes méandres, les rêves lointains de mon esprit tendu vers hier. Je vaguais sur les courants de l'âme entre l'extase et le désespoir; entre les lumières rouges passionnées du peintre et les lumières jaunes diffuses de ces ruelles moroses; entre les chairs roses des nymphes modèles et les ombres brunâtres des autres naufragés qui, comme moi, échouaient dans ces gouffres sombres et durs. J'avançais sans vraiment comprendre, sans vraie conscience, sans désir d'existence, sans plus de volonté que n'en a une feuille d'automne tombée d'un arbre et poussée par les vents en tous sens.

Un soir, revenant de l'une de ces marches, au détour d'une soirée pluvieuse, au moment où plus rien ne bouge et ne se fait entendre, j'ai rencontré Anne, les yeux gonflés, qui, comme moi, se promenait errante en ces lieux que seul le goût de la mort enchante. Nous avons marché les chemins ensemble, et avons partagé cette nuit comme d'autres partagent le pain et le vin : nous avons mangé les ondes mortes qui flottent en ces demeures à cœur ouvert, et

avons bu l'amer qui coule dans ces couloirs comme dans les veines du suicidé. Nous nous sommes nourris de cette atmosphère dense d'humidité aux odeurs âcres où vivent des corps dépossédés : nous avons communiqué avec les désespérés.

Je n'ai pas eu besoin qu'elle me dise, ni par les mots ni par les gestes; je connaissais le combat qu'elle menait pour sauver ce qui en elle faisait chanter son âme; et je connaissais le mal qu'il lui faisait : je savais par où il savait la prendre pour l'obliger là où elle ne voulait pas; j'étais au fait de ses faiblesses qui, sur bien des points, ressemblaient aux miennes. Je haïssais cet homme qui ne savait la comprendre, et qui la poussait où elle ne pouvait s'épanouir, la confinant ainsi à une mort lente et sans éclat dans le monde, elle qui est toute de braises ardentes. Je ne pouvais admettre qu'il la noie ainsi dans son silence, je ne voulais l'accepter; je voulais qu'elle sache que cela me rongerait de le lui dire et lui faire comprendre que j'étais là pour elle. Le moment se présenta enfin où j'ai pu lui faire cette confiance; elle s'accrocha à moi sans plus attendre que ne le ferait quelqu'un qui se noie à la branche qu'on lui tend pour la sauver.

Chacun de notre côté nous combattions pour les mêmes rêves, mais nos ennemis, si différents, nous obligeaient à d'autres chemins; ça, je le savais mieux qu'elle, moi qui, depuis plus longtemps, naviguais dans ces eaux mourantes. Je dois l'admettre aujourd'hui, bien que cela me soit difficile : j'ai profité de sa faiblesse d'alors pour l'emmener au creux de mes bras, pour lui faire miroiter, devant ses yeux assoiffés, un ciel qui n'appartenait qu'à moi.

Ai-je été vraiment mieux que lui, ai-je vraiment mieux servi Anne, je ne sais plus. À quoi sert de parler d'une terre nouvelle si, en même temps, on n'enseigne pas la façon de l'habiter ni la façon de s'y rendre; si on laisse un ciel sans étoiles pour se guider, et si on abandonne le voyageur, sans direction, au milieu d'une forêt dense dans laquelle on l'a mené. J'aurais pu continuer à m'occuper d'elle, j'aurais pu l'aimer; mais, obsédé par ma propre destinée, je m'en suis servi pour traverser mes heures les plus sombres tout en l'entraînant dans ma tombe où je l'ai abandonnée.

Jamais avant je n'aurais fait cela, mais quelque chose en moi devenait autre; je n'étais plus le même. Plus tard, je l'ai regretté amèrement, car j'ai su qu'elle avait souffert du jeu auquel je me suis adonné à ses dépens. Alors que j'avais appris les premières notions du détachement, que ce désespoir naissant m'ancrait dans l'abîme, me donnant ainsi la force que partagent tous ceux qui n'ont plus rien à perdre, que je connaissais des voies à travers les marais où l'on pouvait poser les pas sans craindre de se noyer, je savais que pour elle, il en allait autrement : l'angoisse, qui naissait en son âme, ne lui laissait aucun repos et ne lui épargnait aucun tourment, lui faisant craindre à tout moment de sombrer vers quelque lieu dont elle ne connaissait ni les droits ni les tournants. Il m'a été facile, même si cela n'était pas tout à fait conscient, d'abuser de ces moments, d'abuser d'elle.

Je me sentais un pouvoir que j'avais plaisir à utiliser; un si petit pouvoir pourtant et, déjà, je voulais en abuser.

Sur le moment, j'ai voulu lui faire oublier, j'ai voulu nous faire oublier, j'ai voulu que l'on boive à la coupe enivrante; ce soir-là, dans sa chambre, je l'enlaçai de mes bras avides, Anne, la chasseresse d'images éternelles, la douce et tendre. Son corps, comme une île au milieu d'un océan noir, balançait tranquillement et frissonnait comme soufflé par un vent frais venu de quelque lieu où l'étoile serait la source de tous les mouvements, le principe de tout ce qui luit lointainement.

Je voyais en elle, et le savais bien, ce que j'avais besoin d'y voir, ce que j'avais envie de voir : tout ce qui est loin de la vie réelle; je ne voulais rien savoir de ce qui n'était pas voilé. Je voulais boire sa peau et ses yeux ailés, je voulais me nourrir de la vie qui jaillit de ses prunelles, de sa parole douce et feutrée, de son sourire venu tout droit des feux éternels qu'anime l'enfance; je voulais me bercer au rythme des battements de son cœur sacré. Plus précisément et égoïstement : je voulais m'enivrer et profiter d'elle jusqu'à ce que revivre sans suivre, moi que la mort avait déjà tant travaillé.

On s'est rapproché lentement, par le partage de gestes tendres, par la communion de nos silences complices porteurs des mêmes supplices. On s'est unis sans avoir besoin de se dire, on s'est trouvé les yeux fermés, on s'est donné sans calculer; on s'est trouvé sans avoir à se fuir. En ces jeux de caresses lentes, sans passion, mais pleins de sens, on s'est entremêlés : ses yeux ont le goût de la terre mouillée, sa peau a l'odeur des feuilles de l'automne, et ses soupirs sont comme les jeux de la brise qui souffle sur les fraîches soirées d'été. Elle a été, pour moi, en ces moments-

là, ce que j'aimais à respirer, ce que j'aimais à entendre, ce que j'aimais à imaginer, ce que j'aimais à aimer.

Près d'elle, j'ai retrouvé le goût de dire, et les moyens pour le faire :

*« Pâle
est tout ce qui reste d'hier;
une faible lueur avance
sur un chemin étroit
entre la mort et la vie.*

*Fort
est tout ce qui vient de la mort :
la pure angoisse et le désespoir;
eux qui cherchent la voie,
pour revenir à la vie. »*

Les jours suivants, j'appris à mieux la connaître : elle n'était pas de feu et de lumière flamboyante, elle était de braise noir et orangé. Sa chambre, aux couleurs d'automne, témoignait de son esprit si particulier qui aime les choses cachées dedans les ombres comme tout ce qui se révèle à la fin de l'été quand le soleil, à l'horizon, se fait plus sombre, et que tout ce qui a été noyé, sous ses rayons trop intenses, se laisse révéler. Elle était humble, mais confiante; elle aimait se faire discrète, elle aimait se laisser découvrir comme les fleurs cachées dans les forêts denses. Elle croyait en la vérité, elle craignait cette vérité qui finit toujours par nous rattraper, peu importe l'effort que l'on met pour la voiler ou pour la détourner : c'était là sa principale raison d'exister; et voilà pourquoi elle s'interrogeait constamment sur ce qui la pousse en avant, essayant de confronter sa

volonté à ce qui doit être vraiment. Elle était ce que je n'avais su être.

Anne était pour moi comme une porte ouverte sur un monde caché. Moi qui avais connu ce qui se dévoilait avec intensité, ce qui s'imposait à tous avec éclat et besoin de dominer, voilà que j'apprenais à connaître l'humilité : ce sentiment que développe ceux qui croient reconnaître dans le principe de vie une force plus puissante que la plus puissante des forces que la nature peut engendrer sur les mers, sur les terres ou dans les cieux. Plus je m'approchais d'elle, plus je comprenais ce qu'elle était, et plus je me rappelais ce que j'avais été, et que je croyais ne plus pouvoir être; de là, peut-être, ce sentiment de jalousie mêlé à un profond respect.

Je crois que, de naissance, elle avait la science de ces choses sacrées qui gardent l'âme meuble et habitée; mais, malheureusement, elle n'était pas à l'abri des assauts des hargneux, des ambitieux ou, comme je le fus, des reclus incapables des sacrifices qu'exige ce sacré, ce secret qui engendre la vie. Elle ne savait se défendre, comme tous ceux de sa race, contre ces dévoreurs d'espérances, ces affamés de rêves tendres et ces souffleurs de vents glacés qui figent tout et qui rendent tout semblable aux rochers. Elle n'avait pas l'esprit de ceux que la mort habite, et voilà pourquoi, moi qui devenais comme eux sans y être encore, je tenais tant à elle, et j'espérais, sans le savoir, trouver mon salut en sa présence. Mais bien que détentrice de cette science, elle n'avait pas le don de l'enseigner ni le pouvoir de l'insuffler dans les âmes : n'ayant jamais eu à la défendre, jamais elle n'eut vraiment à en prendre pleinement conscience; elle vivait avec cette science comme l'oiseau avec les chants

qu'il engendre; elle n'avait pas conscience de la force qui l'animait ni des secrets cachés qu'elle gardait.

Elle aimait se promener dans les lieux déserts comme les vieilles cours d'école, les terrains vagues des usines abandonnées au goudron fissuré et, surtout, ces vieilles ruelles qu'elle me fit voir d'une autre façon : comme des maisons où l'âme se recueille. Elle était de la ville, elle aimait la ville et sa poésie si particulière. Ses poèmes me remplissaient la tête de ces lumières qui se reflètent sur les murs et le béton dur, de ces chants stridents des aciers qui s'entrechoquent ou se frottent, de ces odeurs âcres de bois traités et de soufre, de cette suie noire que les vastes cheminées crachent à longueur de journée, qui se colle à tout ce qui nous entoure, de ce jeu du vent qui fait gronder les entrepôts aux ventres ouverts d'où jaillissent les poussières, comme le sang des blessures, en un flot grisâtre. Il y a, en effet, de la poésie dans ces lieux blafards.

Elle savait donner un sens à cet univers gris et ténébreux mieux que je n'aurais su le faire moi-même. Elle est la prêtresse de ces lieux où le deuil s'impose, et il s'imposait à moi. J'ai appris à connaître ces espaces, ces endroits qui ne font que mourir sans espoir de renaître, ces lieux que le chaos travaille. J'y découvris une beauté nouvelle : la beauté de l'éphémère.

En même temps que j'apprenais à connaître ces endroits, je comprenais mon devenir encore plus profondément; ces ruines étaient aussi l'image de celui que j'avais connu et qui s'effaçait, inexorablement. En moi aussi, des murs, que je pensais inébranlables, s'écroulaient; des fenêtres, qui me permettaient de voir le monde, tout en

m'en isolant, explosaient sous les vents froids qui figent tout; des chemins, que je croyais à tout jamais tracés, s'effaçaient sous les cendres; elle me fit prendre conscience de tout cela : je lui dois beaucoup.

Je voyais en elle quelque chose de plus qu'une amante de passage; je voyais une demeure où me reposer; une maison à la frontière de ce monde où je devais me rendre, un abri où je pourrais me repenser pendant ces instants où mon être n'était pas occupé à se défaire. J'ai dérivé entre ses bras tendus et les coins perdus des ruelles, où les courants poussent les naufragés, tantôt affamé d'espérance, tantôt à la merci des forces qui consumaient en moi ce que j'avais été.

Nous passions de longues journées sans nous voir. Anne en souffrait; je le savais, mais j'avais besoin de ce temps, car tout en moi n'était pas accompli; et il y avait ces forces qui, de jour en jour, m'éloignaient d'elle, qui me poussaient vers je ne sais où, que je voulais connaître. J'aurais dû lui dire, pour être honnête, que nos jours étaient comptés, que je n'avais plus l'âme à m'engager, mais je ne l'ai pas fait, je ne voulais pas qu'elle me laisse la première, je voulais profiter d'elle jusqu'au bout.

Moi et mon ami Luc, pendant ces journées loin d'elle, avons fait le chemin des décombres avec l'esprit d'un philosophe. Nous avons jugé de ces choses sans vie qui redevaient poussières sous nos yeux, de ces créations humaines; ce fut une expérience nouvelle, habitué que j'étais à contempler la nature et le cycle de la vie. Moi qui croyait en la communion totale avec cette nature, et croyait l'avoir atteinte pour mon plus grand bien, voilà que tout

était remis en question : quelque chose avait surgi de rien, broyant ce que j'avais été et ce que je pensais pouvoir être. Il me fallait devenir un autre.

Fuyant le faste et les plaisirs solaires pour aller me donner à l'aride, j'ai abandonné les joies éthérées pour m'enfoncer dans des déserts de ruines. On aurait pu m'appeler aussi « fils de la loi », car moi aussi je ressentais le besoin de briser mes idoles anciennes, de renoncer au culte solaire, d'emprunter les chemins difficiles où la soif des plaisirs faciles vous tourmente jours et nuits, de vider mon esprit des images enivrantes.

Je repensais à ces hommes qui ont parcouru les déserts torrides, purificateurs, et, pour la première fois, j'ai su les comprendre. Jusque-là, je vécus les joies célestes du dieu solaire; j'en avais connu les déesses infidèles qui sèment l'angoisse dans l'âme. Je ne savais que trop ces chemins, et je ne voulais plus les prendre. Depuis peu, je me nourrissais de mon deuil : ses chants, ses lumières sombres, ses caresses d'ombres; depuis peu, je profitais de ce que m'avait enseigné Anne.

*

J'ai continué à la voir, j'en avais besoin; elle n'avait rien d'une déesse froide enrobée de lumière, elle était de la terre, humaine; son âme chaude et profondément généreuse me nourrissait autant que le sang :

*« Une chair d'âme aux reflets candides,
que des mains habiles ont pétrie,
fut portée à ma bouche avide
par une enfant d'ici.*

*Que d'étranges choses cette mie a nourries
en mon âme futile telle qu'elle était alors.
Des plaisirs nouveaux ont habité mon corps,
des suavités subtiles ont imprégné mon esprit.*

*Aux vaines enchanteresses, qui m'avaient ébloui,
succéda, venue d'ici, une prêtresse aux yeux de pluie
qui me laissa l'habiter,
qui me laissa m'y baigner,
qui me laissa m'y éteindre, m'y dissoudre et m'oublier.*

*Mais, dans ses yeux, j'y voyais, aussi,
mon reflet triste et travaillé
par l'angoisse et les volontés
des abîmes enlumnés.
En moi s'élevaient alors, furieusement, des torrents de cris,
et des forces nouvelles rugissaient en ma nuit :
des forces affamées d'ombres ayant grand appétit,
des forces qui, par moment, envahissaient tout mon corps,
qui poussaient mes yeux plus profondément encore,
qui, lentement, m'ont envahi et mon âme ont pétrie.*

*Une chair sombre translucide,
offerte comme la nouvelle eucharistie,
fut portée à ma bouche avide
par une enfant bénie,
par une enfant de la terre;
mais déjà, je n'étais plus d'hier,
mais déjà, je n'étais plus d'ici. »*

Lentement, travaillé par ces forces, je m'éloignais d'elle; malgré moi d'abord et de plus en plus de par ma volonté, car ces forces avaient creusé une voie, un chemin

vers un lieu que je ne connaissais pas, mais dont je soupçonnais l'importance. La séparation se fit lentement; je voyais qu'elle était triste, mais je fus sans pitié. Elle s'éloigna résignée, la séparation se fit sans heurts ni grincements de dents : elle avait la science de ce qui se meurt. On continua à se voir sporadiquement.

*

Je voulais savoir, allez plus loin que ce que j'étais alors. J'ai bien senti que la vie dissolue que je menais depuis les derniers mois ne pouvait plus continuer ainsi. Il me fallait plus de calme, il me fallait mettre de l'ordre dans ma vie. Je décidai alors de partir du lieu où j'étais pour aller habiter chez mon ami Luc : je le savais ordonné et tranquille, studieux, curieux et habile d'esprit.

Là, en sa compagnie, j'ai étudié les maîtres anciens : leurs doctrines, leurs sciences, leurs croyances; j'ai interrogé les dieux, les lois et la raison. J'ai cherché les remèdes à mon mal et à ma dérive, mais plus les jours passaient et plus je comprenais que cela ne pourrait assouvir la soif du néant qui me rongait, je comprenais que je n'avais pas la force que le devenir exige; je comprenais, au plus profond de moi, que je devais laisser mourir mes mondes anciens et tout ce qui s'y trouvait.

*« Je vis dans une maison qui se meurt;
les rideaux blancs pendent tristement
à des fenêtres qui n'enfantent plus aucun vent.*

*Du dehors,
j'en vois les murs en briques anciennes
s'effriter lentement comme des chairs desséchées;
au-dedans,
tout s'enrisonne,
tout s'emprisonne et tout devient invivant
comme mon image qui se noie
dans ses miroirs ternis d'antan.*

*Je vis comme on vit en décembre,
en une maison close aux vents tendres
où tout se fige et tout se cristallise;
où tout s'hivernise.*

*

*Sur un lit, allongé,
les yeux fermés pour mieux voir,
l'esprit tout petit et sans vouloir,
je me laisse emporter dans d'étroits couloirs
où ma raison affolée
cherche, avec le plus profond désespoir,
une porte d'où viendront des lumières nouvelles,
un au-delà des instants gris éternels.*

*

*Je vis
dans une maison sans odeurs,
sans feu et sans chaleur;
où les murs se rapprochent heure après heure,
où les portes s'ouvrent vers de sombres ailleurs.*

*

*Je vis
dans une maison
sans adresse
et sans intérieur. »*

Je me suis levé fatigué de ces visions, et, après les avoir notées, je n'ai eu qu'une envie, qu'une seule envie à cet instant, une impérative envie : me réfugier dans les bras de celle qui m'avait si bien accueilli pour vivre un autre moment béni. C'était la seule chose dont j'avais une certitude absolue : la retrouver pour mieux me voir, m'entendre, me perdre et me saouler d'oubli. Je voulais la sentir encore, je voulais me couvrir de ses rêves, je voulais m'enflammer à sa braise : je voulais me redonner une raison pour espérer encore. Je n'ai mesuré qu'à cet instant toute la science qui émanait d'elle.

Encore une fois, Anne me reçut avec la même générosité, avec la même chaleur, mais j'ai eu tort de croire qu'elle serait autant disponible; j'ai eu tort de croire que je pourrais la tromper encore; j'ai eu tort de croire que je pourrais me tromper encore. Le choix que j'avais fait nous poussa définitivement chacun vers des chemins étrangers; un retour en arrière était devenu impossible; il fallait que j'assume mon destin jusqu'au bout. Comme quelqu'un qui se jetterait dans une rivière au courant trop fort pour lui, il n'était plus question de choix; il était question de survivre ou non, de se battre ou non, de devenir ou non... Quoi? Je ne savais. Avais-je le droit de penser que je pourrais être encore? Rien n'était moins certain; mais, peut-être, pourrai-je exister encore?

Chacun nota des différences dans son comportement, son humeur : il devint plus sombre, plus solitaire, plus agressif même. Luc, son ami de longue date, raconta ce qui était arrivé un soir lorsque, réunis pour un souper, il se leva brusquement pour aller s'asseoir à l'écart; ou cette autre fois quand il réagit d'une façon très violente à la simple mention du nom de celle qu'il avait aimée. Ces traits devinrent plus durs, plus profonds; son visage prenait l'aspect d'une terre aride et rocheuse où s'asséchaient deux oasis abandonnées : eux, qui, jadis, se nourrissaient des horizons lointains, semblaient désormais creuser sa chair vers des régions intérieures inhabitées et, pour tous, peut-être même pour lui aussi, inhabitables. Ces paroles devenaient plus sèches, plus courtes; son regard fuyait le regard des autres. Il n'était plus là.

Luc, qui, il n'y a pas si longtemps encore, partageait ses cours au collège, ne le comprenait plus. Pourtant, ils se connaissent depuis l'enfance : ils viennent tous les deux du même coin de la ville; ils partagèrent leurs jeux, ils se découvrirent ensemble, ils grandirent ensemble et ont entrepris les mêmes études au collège. Luc sait Râïm — un surnom qu'il s'est donné depuis peu, et qu'il définit comme : « celui qui a connu la lumière et qui va vers le sombre » — rêveur, poète, mais, aussi, excessif, obsessif et intransigeant. Il sait l'épreuve qu'il traversa, il connaît la grandeur de son investissement personnel dans cette relation avec Èsthéa, il évalue justement l'ampleur de sa déception; il sait que son ami, idéaliste, aura beaucoup de difficultés à vraiment accepter ce qui lui arriva. Malgré cette connaissance qu'il a de lui, il apparaît aujourd'hui comme un étranger à ses yeux, quelque chose en Râïm

échappe à son entendement : Râïm, que Luc a connu aimant tellement la vie, aujourd'hui, appelle la mort.

Jeunes ils étaient voisins sur la rue qui longe l'église paroissiale pour laquelle tous les deux ont été servants. Râïm aimait cette église avec ces grands vitraux, ces peintures de maîtres sur les murs et les plafonds, cette odeur d'encens toujours présente et ces chants accompagnés à l'orgue; cela représentait sa seule source, son seul accès à une culture un peu plus raffinée dans un milieu social qui n'entretenait pas beaucoup le goût de ces choses. Il était animé, jeune, par un sentiment artistique très intense; son âme était avide des rencontres nouvelles qui nourrissaient cette soif, et c'est à ce moment précis qu'il fit sa connaissance.

Sur le plateau, en face de l'église, il y avait une auberge de style anglais dont les terrains s'étendaient gracieusement sur l'autre versant du mont St-Pierre : un grand espace où poussaient arbres et arbustes judicieusement dispersés — aujourd'hui, c'est une petite forêt désertée. Là se rencontraient les gars et les filles; là est né son premier amour, Johanne, il avait onze ans. Il repensait, quelques fois, à ces jours où, sous un saule, elle et lui se sont donnés la main; il se rappelait ce baiser secret donné dans la remise, à l'abri de tous les regards. Déjà, à cet âge, il aima comme il aimera toujours : avec cette volonté dans l'âme que cela soit éternel; il différait en cela des autres qui aimaient butiner d'une fleur à l'autre. Le sentiment amoureux était et restera pour lui un acte sacré.

Elle ne mit pas longtemps à remplir l'espace vacant qu'une mère absente avait laissé; elle est vite devenue en lui

son espace tendre et enluminé qu'il adora de toute son âme d'enfant, sans résistance et sans arrière-pensée.

Ce premier amour fut suivi d'une première déception, d'un premier évènement profondément dramatique. Il comprit que sa seule volonté ne suffisait pas à rendre l'éternel possible; il y avait aussi, l'autre, celui qui peut tout faire basculer, qui peut faire plonger dans le noir ce qui se tenait dans la lumière.

Jamais il n'avait vécu l'expérience de l'autre d'une façon aussi profonde, jamais l'autre ne l'avait atteint si intensément, si douloureusement; il comprit alors que l'autre avait le pouvoir de le plonger dans le vide le plus dur sans qu'il n'y puisse rien, et au moment le plus inattendu. Son aventure avec Èsthéa, lui rappela cet instant précis de son enfance, lui rappela que l'autre est lumière et l'autre est néant. Il en a fait l'expérience au passé comme au présent; il goûta à l'abîme et l'abîme le goûta : impossible pour l'un comme pour l'autre de s'oublier.

Luc se souvenait très bien aussi de lui à l'adolescence; il revoit le regard de Râïm se tourner vers l'intérieur, il se souvenait de ce profond silence qui, par moment, envahissait cette bouche qui se refermait durement. Il sentait, pendant ces courts instants, son ami s'éloigner, et il ne pouvait le suivre sur cette voie. Il ne comprenait tout simplement pas ce côté de lui; mais tout cela n'était que passager, car Râïm, à cette époque, se battait rageusement pour rester face au soleil.

Puis vinrent les derniers événements où la lumière se détourna de nouveau de Râïm qui s'enfonça, profondément, dans le côté caché de la vie.

Bien qu'ils restassent amis, et qu'il voulait continuer à l'aider, Luc ne pouvait plus le suivre dans cette voie : Râïm devint pour lui comme un étranger. Les deux amis des lettres prirent des chemins divergents qui semblent opposés maintenant, mais cela était indifférent à Râïm qui ne se souciait plus des autres.

L'obscurité remplissait l'espace lorsque je me suis réveillé; plus rien des lumières qui habitaient mes rêves ces jours-là n'est resté, tout a été perdu ou broyé; lentement, j'apprivoisais ces horizons sombres. Mes yeux, si affamés d'ordinaire, devaient se contenter de peu; des chants subtils, ces nouveaux porteurs d'espérances, cachés qu'ils étaient derrière cette aveuglante présence du dieu solaire, se faisaient maintenant entendre; je me laissais guider par ces voix. Je me sentais de plus en plus chez moi dans cet univers sombre aux reflets bleutés; je n'avais envie que de l'explorer, que de m'en couvrir comme d'un habit de deuil.

Vint un jour où je décidai de revisiter les ombres de la ville dans les ruelles recluses, mais, cette fois, dans le but de les habiter, de m'en revêtir, portant mon deuil fièrement, l'esprit nourrit de cet espoir en cette nuit nouvelle; sous mon bras, mon nouveau cahier de notes contenant poèmes et textes évoquant ces derniers mois. Pour m'y rendre, je pris le chemin le plus long qui conduit au centre-ville, celui qui traverse les grands terrains vagues

des usines abandonnées, en sautant les grilles qui séparent ces espaces du monde animé. La traversée de ce petit désert austère, aux odeurs acides, exposé au vent tourbillonnant qui vous pousse la poussière des plâtres anciens dans la gorge et dans les yeux, me prépara à mon arrivée au lieu de ma destinée. J'ai accepté qu'à l'avenir il n'y ait que ces ruelles, qu'il n'y ait plus de va-et-vient entre l'obscur et la lumière, car plus rien ne m'attachait au jour : plus aucune envie et plus aucun amour. Je devais porter ce deuil, totalement, là où il serait le plus vivant; il était la preuve que je fus, il était désormais ma seule richesse, mon seul avoir : « J'écrirai encore, j'écrirai le deuil, ma seule voie possible » pensai-je à cet instant.

*

Devant, me tendant un bouquet de rats, la ruelle qui m'était donnée comme ma nouvelle terre promise : un petit chemin creusé dans la chair même de ma cité, une petite voie comme une plaie ouverte, un sentier qui menait au lieu même de mon devenir où j'allais trouver celui qui me devança en toute chose, celui qui sut répondre à toutes les questions que je me posais alors.

Par besoin, je me dirigeai tout droit vers cet espace obscur au milieu de cette ruelle étroite que j'avais tant de fois visitée les semaines suivant ma séparation. Ma surprise fut grande de constater que tout près de l'escalier rouillé, où j'avais l'habitude de m'asseoir, cet homme nommé Éthièm, dont on me parla si souvent, avait érigé un abri où, pour une raison que je ne comprenais pas encore, des gens de tous les âges et de toutes les conditions sociales venaient le voir, restant quelquefois des heures et quelquefois de

courts instants. Cette place me parlait autrement qu'avant, je n'y venais plus pour pleurer ma peine, mais pour y chercher une réponse. Je ne sais trop pourquoi là, ni pourquoi lui aussi fut conduit en ce lieu — comme si cet endroit, au cœur de la ville, détenait un secret dont le chant résonne à quelques oreilles attentives et prêtes à le recevoir —, mais je m'y sentais intense et vrai. Son abri m'apparaissait comme une grotte creusée dans une obscure montagne dont la bouche toute grande et noire semblait aspirer les ombres autour.

Je restai assis à l'écart, sous une lumière assombrie par la saleté qui la recouvrait, occupé à remplir les pages de mon nouveau cahier. Cet endroit faisait sur moi une pression qui poussait ma conscience en un lieu intérieur qui m'était nouveau, jamais exploré. Je ne peux pas dire que je m'y plaisais : c'est un lieu froid qui brûle; mais c'est un lieu que je ne pouvais fuir : j'y étais destiné; jour après jour, je m'en imprégnais plus profondément.

Plus les soirs passaient et plus ma plume devenait pesante du poids des mots qu'elle enfantait. Je sentais bien l'espérance en moi être broyée entre la masse obscure de cette ruelle et le néant jaillissant du fond de mon étant : c'est le sang de cette espérance broyée qui coulait ainsi de ma plume pour se poser comme de simples mots sur une banale feuille blanche. Ces mots, alignés comme des corps sur un grand linceul, étaient remplis d'une vie comme je n'avais su l'insuffler avant que dans mes vers inspirés par la plus pure des lumières.

Ainsi passèrent les jours en ce lieu qui devint ma seconde demeure en ce temps. À chaque visite, je

m'enfonçais plus creux dans ce deuil, je me vidais davantage de ce sang qui s'étalait devant moi. Quelquefois, j'avais des visions d'âmes anciennes qui ont visité cet endroit sans doute pour venir y cuver leurs peines :

*« Des âmes s'épavent ici
en ce lieu sombre sans rêves et sans songes;
des âmes
se désenfantent ici :
dans cet espace réduit,
dans ce sentier obscur,
où leurs cris s'étouffent contre les murs.*

*Leurs regards assoiffés d'étoiles
cherchent les cieux au-delà des lumières blafardes,
leurs mains sèches et calleuses,
comme celles qui ont creusé la terre trop longtemps,
se tendent et ne recueillent que le néant.*

*Des corps
s'épavent ici
en ce chemin qui ne mène
qu'aux confins de la vie même. »*

Chapitre 6

Voilà les seuls poèmes qui restent des cahiers de cette époque; ces quelques vers ont échappé à la volonté du grand inquisiteur, à sa force écrasante, à son pouvoir destructeur et, il faut bien le dire, à son emprise sur moi; car j'ai bien voulu tout cela aussi sûrement que le vouloir a un sens – veut-on vraiment ce qui nous possède, ce qui nous pousse, ce qui nous oblige? Est-ce encore nous qui décidons en ces moments ou plus aucune autre voie n'est possible?

Ces quelques vers ont échappé à l'ogre pour la simple raison que je les ai oubliés chez moi, sinon, eux aussi, comme beaucoup d'autres, auraient fini au bûcher.

Je vous le dis : malheur à celui qui cherche la vérité en ce lieu où dieu est mort, il ne trouvera que ce qui reste de ses os blanchis par un néant assoiffé.

Voilà donc tout ce qui reste de cette époque de ma vie : ces quelques vers et le vague souvenir d'une âme qui savait les engendrer.

**

Ce soir-là, j'arrivai comme tous les autres soirs mon cahier sous le bras. Autour, l'atmosphère est toujours la même : le fer y saigne abondamment, en de grandes coulisses rouges, sur des escaliers où plus personne ne peut monter, le sol est rempli de débris, les fenêtres sont condamnées. Tout en cet endroit est prisonnier de la terre;

même les lueurs qui pendent aux lampadaires, encrassés, ont peine à s'envoler.

Cette fois, avant même de m'asseoir à ma place habituelle, je le vis sortir de sa grotte et venir vers moi.

Il est plutôt grand, une tête massive porte de vastes yeux sombres, comme deux rochers dans la pénombre, qui vous regardent très fixement. Ces mains sont fortes, légères, très larges, avec de grands doigts effilés qui se meuvent lentement et gracieusement. Son corps, légèrement penché par en avant, lourd, se déplace avec assurance; ses pas sont pesants, il dépose le pied par terre en appuyant, donnant ainsi l'impression qu'il s'enfonce, qu'il creuse le sol. Ses habits sont comme ceux des errants qui visitent la place, quelquefois, à la recherche de vieux restants : il semble avoir volontairement imité leur apparence. Un esprit de conquérant dans des habits de mendiants; en tout, il habite ce lieu comme le lieu lui-même : imposant et négligé d'apparence; en cela, il m'apparaît en tout point comme on me l'avait décrit. On dit de lui qu'il a visité le néant, qu'il l'a regardé droit dedans sans baisser les yeux, sans perdre la raison, comme peu d'hommes l'ont fait avant lui, et peu le feront. On m'a dit à son sujet, aussi, bien d'autres choses qui me le firent craindre et admirer à la fois; des choses que l'on dit habituellement des hommes qui ont vécu en d'autres temps.

Il vint vers moi les yeux ancrés en mon âme. Bien que je ne le regardasse pas, je le sentais me piétiner l'intérieure; et les bruits de son pas, fracassant le verre fragile qui traîne au sol, résonnait en moi comme des cris stridents dont les échos soufflaient tout l'en-dedans de ce qui restait de ma

demeure si péniblement maintenue debout : des cris poussés par des vents pénétrant de partout, remplissant tout l'espace. Je ne me sentais plus chez moi en moi, je ne me sentais plus à moi; ces voix s'infiltraient en tous mes recoins : je ne m'entendais plus être; et plus il marchait vers moi, plus les cris se faisaient dévorants, étourdissants.

Pour une raison que j'ignore encore, peut-être influencé par l'aura qui l'entourait, je me suis avoué vaincu avant même de penser à me défendre ou m'opposer à son influence. Je mesurais la distance qui nous séparait; j'essayais de percevoir une parcelle de son esprit, mais tout m'échappait : il vivait sur une île au milieu d'un abîme vers lequel jamais je ne saurais naviguer seul, sur une île que je ne saurais habiter seul; cela m'impressionnait et me tourmentait à la fois.

Je savais déjà beaucoup sur lui sans le connaître, mais une grande partie de cette science n'était qu'intuitive et sans véritable fondement que la raison aurait pu construire rigoureusement; j'avais pour m'instruire le savoir de ceux qui ont l'intelligence du cœur. Je sais maintenant que cette force cachée de l'âme, cette petite voix qui me disait de fuir, négligée par plusieurs, a sa propre existence et ses propres lois. Ô combien aurais-je dû écouter cette voix venue tout droit des fondements de mon être, qui sait plus que le savoir ne saura jamais, qui connaît l'au-delà de la matière, qui comprend le pourquoi de mes tourments les plus secrets. Des amis m'ont enseigné l'écoute de cette voix, mais il est long le chemin de l'enseignement à la compréhension profonde des choses, et, malheureusement, je ne fus pas l'exception à la règle; je fus long à saisir ce qu'ils me conseillèrent si généreusement.

Depuis longtemps, il avait remarqué ma présence; il savait plus que moi, je le compris plus tard, le pourquoi de mon attachement à ce lieu; il savait qu'une force irrésistible m'appelait ici, qu'une volonté plus forte que la mienne me tenait prisonnier, enchaîné; bien que mon corps fût libre de se déplacer là où il le voulait, il savait que mon âme, elle, ne pouvait s'échapper de cet espace cloîtré. Cette connaissance qu'il avait de ce que je vivais intérieurement, de ce que j'étais me stupéfia, m'angoissa même à un point tel que j'en perdis toutes mes défenses et me sentis devenir aussi fragile qu'un enfant. Cet homme me savait plus que moi-même, cela était une évidence; ses yeux creusaient en moi comme les flèches une proie, ses mots perçaient un chemin en mon esprit jusqu'au lieu même où le néant avait fait son nid. Il me parla de la lumière qui me fuyait de partout, de mon exil, en chair lointaine, loin de ce que j'avais vu de plus beau; il me dit les chemins que j'empruntai à travers les brumes âcres, sur les terres asséchées à gravir des falaises où la pierre s'effritait sous mes doigts crispés; il fit le récit de mes rencontres comme si tout lui avait été révélé.

Comment savait-il tout cela si ce n'est qu'il avait lui aussi emprunté ces voies, qu'il avait lui-même vécu pareil exil? Son esprit semblait libre pourtant de tout tourment, de toute hantise, de toute angoisse : il me semblait tout puissant. Il était en un lieu bien ailleurs du mien, un lieu dont je ne connaissais le chemin : lui seul, qui me savait si bien, pouvait me l'apprendre. J'avais besoin qu'il m'enseigne ce chemin; ça aussi, il le savait.

Je croyais que ce deuil écrasant, que je vivais en ces temps, finirait par me vider un jour de tout ce qui était vivant en moi; je pensais qu'il m'entraînerait là où rien ne

bouge; mais je me trompais, car le deuil est un endroit où s'anime une vie intense comme le sol où creusent les racines. Dans les faits, c'est lui, cet homme, Éthièm, qui m'enseigna l'immobile. Même s'il me conduisit dans la région qui a le pouvoir de nourrir le verbe : la danse sacrée qui anime toute vie; il m'éloigna de la vie elle-même de la même façon qu'Èsthéa m'entraîna vers l'immobile en me noyant dans ses abîmes éclairés, car une terre sans lumière ne peut rien de même que la lumière sans la terre n'engendre rien. Je sais, aujourd'hui, qu'Éthièm apporta le désert en ces recoins où ma terre en deuil se nourrissait de cette eau dure et de cette lumière sombre encore présentes en moi.

Éthièm réussit à me faire croire que rester fort, inébranlable, immuable, ces vertus animées de l'esprit de la nuit, la seule, l'unique, celle qui donne force et vigueur, étaient les seuls buts à atteindre, étaient les qualités d'un esprit supérieur. Il n'y avait pas de place, près de lui, pour les âmes ludiques à la merci des jeux que la lumière enfante, aux esprits que les songes animent et alimentent. Il n'aimait pas les poètes même si, comme je le savais, il avait été poète lui-même; car, disait-il, la poésie éloigne l'homme de la vraie nature des choses et des vérités que l'on doit savoir; car la poésie engendre les images qui entraînent les esprits faibles vers des chemins qui ne mènent nulle part; car la poésie fait miroiter de fausses vérités, nous fait croire à des mirages, nous entraîne vers des lieux éthérés et sans consistance. J'ai compris qu'il s'adressait directement à moi; croyait-il vraiment ce qu'il disait ou était-ce simplement pour me troubler davantage, m'affaiblir davantage? Je ne savais pas — aujourd'hui, je sais : il le croit vraiment.

Il profita de ma faiblesse du moment, de ma détresse, pour m'imposer sa volonté, pour me modeler à son image.

Le maître m'ordonna de le suivre dans son abri.

Ce refuge impressionne par son austérité d'abord; on se dit que seulement un être supérieur peut réussir à survivre là tout en restant sain d'esprit. J'ai cru y reconnaître un endroit où le dieu que l'on m'enseigne aurait pu se manifester, apparaître au milieu d'une nuée ou d'un brasier ardent; une place où l'on croit possible de toucher du doigt la vérité, où la pensée semble s'être débarrassée de l'inutile, où la vie semble immobile et le chaos gelé. On perçoit immédiatement ce que cet endroit a d'exigeant pour l'esprit, tout ce qu'il demande d'effort, de volonté, de concentration : toutes les qualités qui me faisaient défaut, dont j'avais besoin pour en finir définitivement avec le passé.

On s'assit sur deux caisses en bois qui lui servaient de banc; il m'enjoignit alors de lui remettre mon cahier, et, à la lueur d'une chandelle, en commença la lecture. Je scrutais chacune de ses réactions : je cherchais à lire sur son visage la satisfaction. J'imaginai son esprit s'envoler au lieu de mes poèmes, et en être ravi; j'espérais qu'il retrouverait en ces textes le fondement de ses propres pensées, mais il resta de glace et ne montra aucune émotion, comme si cela le laissait complètement indifférent.

Je me sentais comme le croyant à son jugement dernier : tout aussi impuissant, tout autant démuné.

J'attendais qu'il finisse la lecture du cahier un peu anxieux de son verdict, désireux de recevoir son approbation. Je croyais sincèrement que cela lui plairait étant donné la portée des textes et les thèmes abordés; j'imaginai qu'il en comprendrait l'utile et qu'il approuverait, j'étais certain même qu'il aurait plaisir à lire ce cahier, mais tout prit un chemin différent. S'il les a aimés, je n'en ai rien su, j'ai compris cependant qu'il ne me dirait pas ce que je voulais entendre, et qu'il ne m'encouragerait pas dans cette voie. J'ai vu dans son regard quelques éclats sombres qui semblaient me dire ce qui adviendrait de moi, et ce qu'il me commanderait; j'ai compris que sa nuit m'appellerait, m'ordonnerait. J'ai commencé à sentir le sol sous mes pieds s'ouvrir et m'engloutir lentement.

« La nature est un chaos sans fin », me dit-il; « La cité est un monde à construire, et nous le ferons d'une façon droite et ordonnée : voilà le vrai pouvoir de l'homme et voilà en quoi il est supérieur à tout autre être créé. J'ai élu domicile, en ce lieu le plus troublé, dans le but de parler de ce désordre naissant, dans le but de m'élever au-dessus de la nature chaotique de l'homme; afin de vaincre et d'enseigner à vaincre les forces dispersantes. L'esprit et ses vertus : l'ordre, le sens et la forme sont encore trop bafoués par des volontés qui ne cherchent que les plaisirs faciles en toutes choses, qui ne voient que ce qui est évident aux yeux de tous, n'aspirant qu'à se fondre dans cette grande clarté immatérielle, dans ce désordre perpétuel.

Ceux qui méritent vraiment de contrôler ce monde sont ceux qui ont le pouvoir de le dompter et de lui donner forme, sont ceux qui ont su regarder au travers des brumes

humides, qui ont su prendre entre leurs mains la matière solide, et lui sculpter les traits les plus purs. L'esprit des faibles s'égaré constamment, il s'endort au regard des idoles qu'il engendre. »

Il me parla du pouvoir que l'esprit développe à contrôler ainsi ses propres pensées. Il me dit comment m'apparaîtra le vrai visage du monde lorsque je l'aurai dépouillé de tout ce maquillage qui nous cache ses traits les plus subtils, et comment je pourrai apprendre à maîtriser la matière qui m'entoure et lui donner les plis que je veux : « Telle est la destinée de l'homme : forger le monde à son image », me dit-il.

Il me résuma les combats qu'il mena et qui le conduisirent jusque-là : les combats contre lui, contre ses faiblesses, contre ces fausses déesses qui vous enivrent de mille visions et de mille caresses. Je m'y reconnus, ce qui me rassura pendant un instant et me donna espoir pour la suite des événements, mais j'aurais dû comprendre qu'entre lui et moi rien de plus n'était semblable, et que je ne pourrais prendre le même chemin que lui par ma propre volonté, par mes propres capacités : je n'étais pas lui – aujourd'hui, je sais, avec certitude, que je ne voudrais l'être non plus. J'aurais dû le comprendre et m'enfuir à cet instant, mais ce n'est pas ce que je fis, ce ne fut pas ma décision. Le choix, je l'avais déjà fait : là où il m'avait intérieurement conduit, je n'étais plus apte à décider. Il était trop tard pour revenir en arrière.

Il me remit le cahier en me regardant droit dans les yeux, et me dit qu'il m'accorderait son aide à condition que je le détruise, que je le brûle aujourd'hui même, immé-

diatement, ici, en sa présence; qu'il ne ferait rien si je restais attaché à ces textes qui me gardaient prisonnier d'un état qui ne me permettait pas de penser correctement, en toute lucidité. Il me raconta sa propre histoire. Il me dit comment il avait brisé les images qui le hantaient; comment il avait dispersé, pour ne plus les entendre, les chants des lumières les plus tendres; comment il avait purifié son esprit de toutes ces créations qui flottaient en lui comme des idoles maléfiques; comment il avait tourné le dos à la nature et ses mirages qui ont tant inspiré de fausses légendes, et qui ont détourné le regard de l'homme de la vérité.

Impressionné par son assurance, par ses paroles qui creusaient en moi et qui éclairaient de leurs lumières sombres mes convictions les plus profondes, par l'intensité de son regard, et voulant fuir ce gouffre que l'absence d'Èsthéa avait ouvert, qui se faisait de plus en plus grand et de plus en plus creux, j'acquiesçai à ses exigences dans un état de semi-conscience, comme hypnotisé. J'ai hoché la tête pour signaler mon accord... J'ai senti ce qu'il me restait de volonté m'abandonner, j'ai cru complètement défaillir. Je me souviens de ce vertige qui m'obligea à m'accrocher au mur derrière moi pour ne pas, à mon tour, faire partie des cendres. J'ai vu ce feu naissant, dévorant, prendre force, grandir en rugissant de plus en plus fort, brasillant de plus en plus intensément. Satisfait, Éthièm sortit et me laissa seul.

Je revois les flammes monter encore et encore; je me souviens de la fumée, à l'odeur de chair brûlée, qui remplissait l'abri, et de ces cendres au goût âcre de sang. Je

sentais mon être, incarné dans ces pages, s'effriter, se déposséder, se disperser, et je n'y pouvais plus rien.

Comme sorties de mon âme, comme animées de ma vie, comme porteuses d'un message; j'ai vu l'angoisse qui m'habitait jaillir des flammes. J'ai vu des formes sculptées dans la fumée, pareilles à des spectres, danser tout autour du bucher; je les ai vues se tortiller, se crispier, se défaire et se refaire devant moi. Leurs yeux sans reflets scrutaient le vide avec indifférence; leurs bouches s'ouvraient et se refermaient, ne laissant rien entendre; leurs mains, qui ne pouvaient rien prendre, se balançaient et se détachaient de leurs corps. Mes cris, qui devenaient de plus en plus intenses, qu'elles ne pouvaient entendre, s'étouffaient à travers eux.

Cette danse macabre dura le temps que le feu festoie de ce que j'avais de plus précieux; une grande fête pour tous les invivants à laquelle je fus convié, malgré moi, se tenait là. J'ai bu la fumée qui me raclait la gorge, et j'ai mangé la cendre qui me brûlait les yeux : j'avalais mes verbes devenus poussière. Je fus comme saoulé par ce vin et ce pain venu de l'envers de la vie. J'ai communiqué à une messe pour un maître qui avait grand appétit pour tout ce qui contient la moindre lueur, le moindre soupir et la moindre danse.

J'ai cru, à cet instant, que je ne serais plus jamais le même.

Un long moment s'écoula avant que la cendre ne se dépose et que la fumée ne se disperse; un long moment durant lequel j'aurais eu tout le temps de me reprendre et

m'éloigner, mais j'étais comme paralysé, comme dépouillé de toute volonté, et le moindre geste, la moindre pensée avait le poids de l'éternité. Je suis simplement resté là, figé comme un marbre froid, absent, attendant qu'une quelconque force intérieure me pousse ou qu'une quelconque voix m'appelle m'indiquant un chemin à suivre; mais rien n'est venu, ni du dedans ni du dehors, pour apaiser mes craintes et mon angoisse du moment qui me rongait tellement.

Je comprends que jusque-là, j'avais tout construit inutilement sur des terres éthérées sans vie et sans véritable substance, sur des sols sans consistance; et voilà qu'il est apparu, cet homme, qui me parla de fondement solide, de creuser dans le roc les bases d'une nouvelle alliance... Il me dit les mots que j'avais besoin d'entendre, que j'avais besoin de comprendre, et qui, encore aujourd'hui, font sens à mes yeux : il me parla d'enracinement.

Au fond de l'abri, une porte s'entrouvrit, bruyamment.

*

Je me souviens précisément de ce qui m'est arrivé de l'autre côté de cette porte le temps que j'y fus conscient, et cela, même si j'étais en état de choc profond.

Je me rappelle tout d'abord m'être senti aspiré par ce grand trou noir qui s'ouvrit droit devant, je me souviens avoir vu des pieds se poser l'un devant l'autre. Mon esprit, comme prisonnier d'un navire sans gouvernail, a dérivé sans résistance vers cet horizon sombre qu'aucune âme

sensible ne semblait vouloir habiter ni aucune lueur éclairer.

Aussitôt entré, la porte se referma derrière moi de façon plus bruyante encore, et l'écho résonna pendant un long moment dans ma tête avant que le silence ne l'éteigne complètement.

L'endroit m'est apparu d'abord tout petit et totalement vide; je m'y serais cru comme dans une tombe. Figé, paralysé, je restai un long moment sans bouger me croyant prisonnier d'un espace restreint où je mourrais étouffé; et quand je fis un premier geste, ce ne fut que pour tendre les mains, essayant de délimiter l'espace autour. Angoissé, j'ai tâté le vide espérant y trouver quelque chose de solide à quoi m'accrocher, mais en vain. Je décidai, finalement, à faire un premier pas et puis un autre; de petit, l'espace m'est apparu soudainement vaste, immense, désespérément insondable; de l'angoisse de mourir étouffé, je passai à l'angoisse d'errer aveugle dans un vide sans fin.

Pendant je ne sais plus combien de temps, j'ai continué à palper l'endroit, lentement, espérant toucher du bout des doigts quelques formes solides pour me convaincre, probablement, que j'existais encore — le mot exister est bien le mot qui convient, être aurait été faux tellement je n'étais plus —, mais rien de tangible ne vint soulager la détresse de mon esprit et de mon corps qui continuaient à se débattre de plus en plus chaotiquement, allant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; bientôt, tout mon être plongea dans ce chaos comme si je devenais torrent, comme si tout de moi se désarticulait, se faisait incohérent. Jamais auparavant, je n'avais goûté aussi intensément le

non-sens, jamais il ne s'était montré aussi totalement, jamais il ne m'avait autant possédé ni autant contrôlé.

Je suis finalement tombé par terre comme s'abat l'arbre pris dans les vents d'une nature déchaînée.

Ma tête n'arrêtait pas de tourner : je suis resté allongé incapable de me lever. Mes yeux auraient bien aimé trouver, dans l'abîme autour, un pli solide où s'accrocher, mais en vain, tout n'était plus que fumé et vide. Face contre terre, sur le ciment froid et empoussiéré, j'ai attendu que le temps passe, que le temps calme en moi tous mes tourments, et ramène en mon être un semblant de pâle clarté; mais, implacablement, le sombre continuait à s'écouler, il continuait à s'infiltrer par tous les pores de ma peau, par tous mes sens et par tous les horizons qui habitaient mes rêves et mes espérances.

Pendant un instant, heureusement, les délires de mon corps se sont calmés...

Cette paix fut de courte durée; j'aurais tout fait en ce moment pour qu'elle s'étende sur des années; mais rien ne fut selon ma loi, ma volonté. Je me sentais désenfanté, poussé au loin de mes espoirs, dépouillé de mes illusions, envahi dans mes coins cachés.

Aux délires fous du corps succédèrent ceux de l'esprit qui se mit fort à divaguer comme drogué par les angoisses et les fumées environnantes. Des sons, des voix et des images, qui sur le coup semblaient si vrais, qui s'écoulaient abondamment, qui tournoyaient furieusement, ont rempli tout l'espace autour et tout en moi.

J'entendis loin des bruits d'abord : des bruits de pas de derrière moi, puis de devant, puis de partout qui s'en venaient et s'éloignaient très bruyamment, et auxquels vinrent, depuis la mort, s'ajouter pleins de voix de femmes tourbillonnantes qui me soufflèrent des mots étranges, des mots aux sons durs et rugueux et aux sonorités tranchantes qu'elles ne cessaient de répéter, sans cesse et sans pitié aucune, qui devinrent comme les chants des tombes et qui ondèrent dedans mes os, dedans mon sang, dedans mon corps; ces voix qui m'étaient obsédantes et effrayantes n'en finissaient plus de me mordre et de me creuser encore.

Un long temps passa avant que viennent des formes troubles : de longues dames blanches dansantes tantôt venaient, tantôt partaient me regardant d'un regard bleu froidement dense, presque gelé, semblant sans fin vouloir me dire qu'en moi la vie s'en est allée, que désormais plus rien de beau de ce qui fut, qui aurait pu, ne pourra me reconforter et me sauver du sort affreux qui m'attendait, du destin qui m'était tracé.

J'ai tenté de les bannir, j'ai essayé de les noyer dans la nuit qui baignait autour, mais elles étaient insaisissables, m'empêchant de me défendre; impossible de les chasser, de les pousser hors de ma vue, et ce même les yeux fermés. Elles étaient là pour m'envahir, elles étaient là pour me troubler, elles étaient là pour me redire que la beauté s'en est allée, et que plus rien ne reviendra me consoler. Il ne restait qu'à m'incliner et accepter, comme un esclave, le destin qu'on m'avait tracé.

Des enfants sont venus alors courant partout et en tout sens, criant fort sans se faire entendre comme si leurs

bouches étaient la voix par où jaillissait le silence. Ces enfants, comme possédés par toutes ces forces environnantes, leurs visages clairs et étirés, travaillés par mille nuits blanches, laissaient voir dans leurs yeux ambrés le vide dénué de sens; et tous alors s'en sont allés, se sont enfoncés dans le sol d'où jaillirent dures, dessous mes pieds, des plaintes aux résonnances étranges avant que de nouveau tout change et redevienne le silence.

J'ai cru que ma terre venait de se pétrifier, et que plus aucune semence ne pourrait être semée – c'est du moins ce que j'ai cru à cet instant, car je n'avais pas encore reçu ce don, le cadeau que me donna, bien après ces événements, dans le torrent, celle qui m'a sauvé.

Des images venues d'une autre volonté se précipitèrent alors dans ma tête; des images toujours plus fortes, toujours plus froides, venant de régions toujours plus lointaines. J'ai eu vision d'un ciel glacé poussant vers moi ses cris stridents, gelant mon âme, gelant mon sang; j'ai vu des rêves, soufflés de loin, venir mourir à mes côtés; j'ai eu la révélation de la fin de ce qui chante le vivant : des torrents sombres asséchés, des vents pendus aux arbres, morts; et des éclats fanés aux yeux des enfants froids inhabités... j'ai vu au creux, en toute chose, le chaos se cristalliser.

Finalement, comme un dernier message que l'on aurait voulu me faire, j'ai regardé, surgi des horizons éteints, un géant noir à l'œil unique venir bâtir des murs de fer et en couvrir tout l'univers ne laissant rien de l'infini à contempler ou à saisir ou à aimer; nous laissant seul comme orphelins d'éternité, d'infinité : ces espaces nobles à con-

quérir, ce dont une âme a tant besoin pour se nourrir et continuer à devenir.

En moi le verbe se brisa bruyant comme bruite le verre, et mon espace s'est ouvert, laissant entrer, venu d'ailleurs, un silence dur comme de la pierre...

Ces visions terminées, j'ai eu de grands malaises : des nausées, des vertiges, des tremblements; et puis... finalement... plus rien; terrassé... je me suis évanoui.

À mon réveil... encore le vide... absolument rien : je n'y voyais même pas mes mains. J'ai retrouvé, à tâtons, la porte qui donne vers l'extérieur, vers ce monde dépouillé de tout sens et dépourvu de toute volupté. Les cendres étaient froides, un long moment s'était donc écoulé depuis mon arrivée. Je les ai regardés au début avec tristesse et mélancolie, mais je comprenais qu'il était désormais inutile de m'attarder, de m'apitoyer sur mon sort, et qu'il fallait plutôt que je me ressaisisse et que je regarde droit devant. Mon devenir était un futur sans passé puisque tout avait été irrémédiablement effacé.

Une force contrôlait mon esprit et me crispait l'âme, figeant ces lumières qui depuis si longtemps m'habitaient et m'animaient. Ainsi, devant mes yeux, les souvenirs nourrissants des jeux que l'enfant que j'étais avait su si bien garder, si bien nourrir et défendre, et ceux, encore tout frais, des amitiés si tendres et des rêves ambitieux de quêtes d'étoiles lointaines et de cieux cachés, se transformèrent en pierres précieuses pour un dieu plein de vanité.

Ils étaient toujours là, mais, inanimés, ils n'engendraient plus rien; ils n'enfantaient plus la vie comme ils le faisaient auparavant. Tout en moi se ferma : plus rien de l'autre ne m'arrivait et je ne connaissais plus les façons de m'ouvrir; j'ai senti mes veines s'assécher et mon âme se raidir.

Rien n'a été laissé devant qu'un désert de cendres où je me suis vu faire, épuisé, les premiers pas.

Je n'avais plus le choix, je devais suivre ce chemin nouveau qui s'ouvrait : en brûlant mon cahier, en acceptant que cette porte se referme derrière moi, j'avais renoncé à ce que j'étais. Pourquoi avoir renoncé ainsi sans plus me battre? je ne sais. Il fallait que je redevienne, et j'ai cru, je suppose, en ce moment précis où j'ai abordé cet homme, en ce lieu, en sa compagnie et celui des autres, refaire le chemin de la naissance, revenir au monde, et, plus que tout, trouver une autre vie; mais il n'en fut rien.

Je n'ai pas le souvenir de mon retour à la maison, je ne me rappelle pas par quel chemin j'ai retrouvé mon lit. Je me souviens cependant que les jours d'après furent d'un profond désespoir, et plus je reprenais des forces, et plus le désespoir s'intensifiait. Mon esprit cherchait des appuis qu'il ne pouvait trouver; il cherchait des chemins vers d'autres horizons qu'il savait ne plus exister. Après quelques jours, j'ai dû admettre que cette voie ouverte au fond de l'abri, qui menait vers des espaces inconnus où devaient se réunir les autres, eux qui s'appellent les élus, était ma seule voie possible.

J'y fus de plus en plus présent. Lentement, au contact de ces gens, je me suis refait une présence, je me suis convaincu que j'étais encore. On m'a fait comprendre que je serais plus grand que jamais, que je m'élèverais au-dessus de la majorité, que je gagnerais en assurance, qu'un fort sentiment de puissance, de contrôle de soi, m'habiterait désormais.

On m'a dit comment je saurais garder l'inutile loin de moi; on m'a dit que par eux j'atteindrais les vérités : je comprendrais la vraie nature des choses. J'ai cru en leurs paroles : j'ai laissé la vague m'emporter comme il est commun de faire, j'ai laissé leurs mots et leurs pensées m'habiter. J'avançais hypnotisé, envoûté par ces promesses, comme si je n'avais jamais existé, comme si je venais de naître, comme si jamais je n'avais vécu avant, et que la vie m'était enfin dévoilée.

Ils ont ce pouvoir de démolir qui bon leur semble ou d'élever au plus haut rang ceux qui méritent, à leurs yeux, de l'être. J'étais fier de faire partie de ceux-là, j'étais fier que l'on me considère comme digne de profiter de leurs savoirs et de leurs influences sur la société. Je me sentais appelé à faire partie d'une élite bien que je ne comprisse pas encore très bien comment j'y arriverais, mais cela m'était égal : je savais qu'ils croyaient en moi.

On m'a dit doué. On a brandi, devant moi, le drapeau de toutes les victoires qui m'attendaient, de toutes les récompenses et de tous les pouvoirs qui me seraient donnés. Je progressais et étais respecté dans ce groupe où l'on faisait l'éloge des dompteurs des lumières, des scrutateurs

d'abîmes, des pourfendeurs des communes faussetés, des bâtisseurs de royaumes.

Je m'y suis pleinement donné : j'ai mis mon âme, comme de la glaise, entre leurs mains pour qu'ils en fassent ce que bon leur semble. J'avais aveuglément confiance, pour je ne sais trop quelle raison si ce n'est de constater, comme plusieurs, l'étendue de leurs emprises et de leurs pouvoirs. Je croyais que j'aimerais aussi être l'un de ces manipulateurs des vérités profondes qui nous habitent et habitent le monde; j'ai aimé le penser pour un temps, j'ai aimé m'en gonfler d'orgueil; j'ai aimé croire que j'étais comme eux.

Je ne savais pas, en ces temps, qu'une source tout près nourrissait encore en moi des espérances anciennes, et que je ne leur appartenais pas encore, totalement : je ne m'étais pas complètement donné à eux; moi-même, je l'ignorais, et je ne m'en doutais pas. J'avais oublié cette relique sacrée, qui m'avait été donnée jadis, que je portais à mon cou sans plus m'en occuper, qui me gardait enraciné dans un petit recoin de terre reculée que j'avais habitée, et qu'une partie de moi habitait toujours. Il m'est arrivé, peut-être poussé par cette force cachée, de vouloir prendre un certain recul, mais quand j'essayais de m'éloigner du groupe, le désespoir revenait me ronger l'esprit : un esprit handicapé qui ne réussissait plus à trouver les mots, comme autrefois, pour dire les choses de l'âme, de l'être et de la vie.

Plusieurs furent invités à passer à l'étape suivante; je fus de ceux-là. Pendant des mois, j'ai eu droit à l'apprentissage d'une discipline rigoureuse : j'ai eu à chasser les

génies qui habitaient mes terres, ceux qui savaient si bien engendrer la vie – comme je l’ai regretté —, et à laisser ces grands espaces aux mains de ceux qui savent si bien ériger la mort; j’ai laissé les cieux où chantaient les étoiles, elles qui ont tant à nous dire, s’affadir derrière un voile de lumière grise que poussent les feux des esprits soumis; j’ai laissé s’étouffer le chant des aurores, porteur d’une science plus savante que tout ce que l’on pourrait créer, pour des éclats sombres sans transcendance. Je comprends clairement aujourd’hui que leurs valeurs sont impossibles à enraciner, véritablement, dans le principe même du vivant sans l’apport de leurs contraires; voilà, entre autres, ce que m’enseigna la vie lorsqu’elle se réanima en moi.

Plusieurs fois par semaine, j’ai traversé l’entrée de ce petit abri, et empruntai la porte en son fond pour aller rejoindre un de ces groupes qui se réunissaient dans un vaste appartement aux multiples pièces au sous-sol de la maison adjacente. Je ne sais pas tout de ce qui se trame derrière chacune de ces portes, mon séjour ne m’a pas laissé le temps de le savoir; il y en avait une, cependant, qui attendait que je l’ouvre, derrière laquelle se tenait le maître, celui qui décide du sort de chacun : Éthièm, que j’avais déjà rencontré une première fois. Franchir cette porte était la récompense pour ceux qui surent bien s’intégrer, qui surent se faire disciples.

J’étais de ceux-là que cette récompense attendait; je faisais partie des élus que les qualités prédestinaient à connaître du succès dans ce milieu : j’étais de ceux capables de se perdre facilement, capables de se dissoudre complètement dans ce groupe. J’ai fait tout ce qu’il fallait pour devenir parmi eux, et j’ai cru avoir mérité ce qui m’atten-

dait, ce pour quoi je m'étais investi si entièrement, ce à quoi j'étais si apparemment dévoué et si pleinement intégré.

Finalement, vint ce jour où cette porte s'ouvrit pour moi.

Au centre de la pièce était assis Éthièm; autour, ses disciples formaient un demi-cercle. En entrant, je me suis retrouvé face au groupe, une chaise libre m'attendait à ma droite. La pièce, plongée dans le noir, était éclairée seulement en son centre; une drôle d'odeur planait, remplissait l'espace, peut-être de l'encens; l'atmosphère était froide et humide. Il n'y avait aucune fenêtre apparente par où quelques rayons venus de l'extérieur auraient pu s'infiltrer : c'est un lieu à l'abri des autres, un lieu absent du monde et sur lequel le monde n'avait aucun ascendant.

Avant de m'asseoir, j'ai eu à confronter l'inquisition : le groupe et leurs questions. Ils étaient là à me regarder, me scruter, à chercher dans mes attitudes et mes mimiques les points faibles par où ils pourraient s'insinuer afin d'atteindre les recoins de mon esprit pas complètement encore soumis, pour m'attaquer là où je n'avais aucune défense, pour me déchirer dans mes endroits les plus tendres. Ils avaient tous un ton sévère, et savaient me regarder comme il se doit quand on veut se montrer fort, supérieur et détenteur de tous les droits, de toutes les vérités. Je me tenais là le corps et l'âme criblés de regards perçants et froids comme des traits d'aciers tranchants contre lesquels je n'avais aucune armure, contre lesquels je ne pouvais me défendre; je me tenais là comme un enfant à naître qui a tout à craindre du monde.

L'un après l'autre, ils me creusèrent l'esprit, comme des mineurs, cherchant le filon, mais personne n'eut à se réjouir de sa découverte : ils en furent presque déçus. J'ai senti la rage derrière les regards figés de certains, furieux sûrement de n'avoir su me confondre. D'autres, sans doute plus suspicieux que furieux, me lancèrent quelques sourires en coin que je ne pouvais comprendre tellement tout ce que leurs visages engendrent est loin du sens commun; il y a derrière chacun de ces masques, aux multiples mimiques, une volonté qui juge constamment, qui analyse froidement, prête à vous pourfendre.

J'ai eu des frissons de peur et quelques effrayantes terreurs à l'idée d'échouer. J'ai su leur dissimuler, sans en connaître la source, derrière ce visage placide qui m'a si bien servi tout au long de ces derniers mois, le malaise qui m'habita tout le temps que je fréquentai le groupe — je savais toutefois que cela cachait aux yeux des autres, et à mes propres yeux, un secret profondément enfoui. Je restai droit, inflexible, le ton de ma voix ne changea pas : je gardai mes intonations sombres. Un tel secret que j'avais su si bien défendre, si bien garder et qui m'ancrait si profondément en quelque fond que je ne connaissais encore moi-même, mais que je sentais peser de plus en plus les heures passant, comme si leurs acharnements à le trouver faisaient en sorte que ce secret même cherchait à s'enfoncer toujours plus lointainement à l'abri de leurs esprits fouilleurs, ne pouvait être que d'une grande importance. Malheureusement, l'image de ce secret, celle qui, finalement, le trahira, me trahira, n'était pas bien loin à la portée de tous les yeux; j'aurais aimé que jamais on ne le trouva, que jamais on ne le voie.

Après quelques heures de ce traitement, après leur avoir servi le meilleur de moi-même, ils m'ont laissé seul dans la pièce pour discuter entre eux. Les réponses que j'ai données ont dû leur plaire, car je fus invité ensuite à revêtir les habits qu'ils portent pour ces réunions.

En enlevant ma chemise, l'anneau qu'Èsthéa m'avait donné, dont je n'avais pu me départir, que je portais avec une chaîne au cou, brilla intensément sous la lumière et fut vite remarqué. On me questionna sur sa provenance, sur le pourquoi je le portais encore. Je racontai l'histoire, le deuil, ma dérive et mon naufrage; je parlai de ce long détour qui me conduisit ici. Immédiatement, on accusa ma faiblesse, ma sensiblerie, ma mélancolie, mon erreur d'entretenir ce deuil au-delà du raisonnable. Plus que tout, je péchais contre la philosophie même du groupe qui rejette tout ce qui éblouit l'esprit, qui éloigne les consciences d'une juste vision de la vérité, qui engendre le désordre et l'idolâtrie — ils en avaient spécialement contre l'idolâtrie, ou ce qui était de l'imaginaire, comme si j'enfreignais la loi d'un roi tout puissant, souverain et sévère.

En moi se réveillèrent des forces enfouies, des passions refoulées; je serrai fortement l'anneau dans ma main, le poing crispé. Je ne connaissais pas, à l'époque, l'histoire entre Éthièm et Èsthéa, je ne savais non plus la haine que nourrissaient, l'un contre l'autre, les groupes entourant chacun; cela contribuait à rendre plus ignoble encore, à leurs yeux, cet anneau que je portais à mon cou, et plus grand donc en était mon péché.

Un membre s'approcha de moi et me demanda de lui remettre l'anneau que je tenais encore fermement. J'ai

résisté, ma main ne voulait pas s'ouvrir, elle était comme pétrifiée, paralysée.

Je revoyais ce jour quand elle me le remit : c'était après une dispute, elle revenait de chez son ancien amant; elle avait les yeux froids comme ont les enfants quand on les a blessés ou on les a privés de leurs jouets préférés. Elle m'a dit qu'elle était partie pour en finir définitivement avec lui; et, pour marquer ce nouveau lien qui nous unissait, elle avait acheté cet anneau pour me le remettre en cette journée obscure où j'avais imaginé que tout était fini entre nous. L'aura de cet anneau et ce qu'il représentait pénétra, grava mon âme comme le ferait un fer chauffé à blanc : ce jour-là, en mes espaces sombres, est né un soleil auquel je m'en suis remis, autour duquel je me suis laissé graviter.

Le disciple posa sa main sur la mienne et me dit que j'avais un choix à faire, tout de suite : remettre cet anneau ou bien quitter la place. Je sais aujourd'hui que mon destin se traça à cet instant.

J'avais oublié que je portais cet anneau, je n'y pensais jamais; il était là comme faisant partie de moi, comme un de mes membres. J'ai compris en ce moment toute l'importance qu'il avait, tout ce qu'il nourrissait à mon insu, tout ce qu'il contenait de rêves enfouis, d'espérances cachées, de vie refoulée.

En ouvrant la main, l'émotion fut si forte que je faillis m'évanouir; tout ce qui me restait de lumière intérieure fut aspiré comme par un énorme gouffre qui s'ouvrit devant mes yeux; et puis vint un grand bruit et un éclair noir me

frappa furieusement, m'éblouit, et toutes les forces de mon esprit terrassé m'abandonnèrent.

Moi qui croyais tout connaître de la nuit; ce soir-là, je l'ai bu comme un noyé boit la mort, et je l'ai senti s'écouler dans tout mon corps; j'ai compris que plus rien désormais ne viendrait me sauver venant de ma propre volonté.

Il prit l'anneau et la remit à Éthièm qui la déposa dans un petit coffret en bois. Ne pouvant plus rien tirer de moi, ils me laissèrent seul dans la pièce... Je suis resté figé là un long moment, paralysé; un profond dégoût m'habitait.

Remis de mes émotions, j'ai repassé dans ma tête les derniers moments. Je revoyais ces gens assis autour de moi, et je me demandais comment ils parvenaient à vivre ainsi : à boire de ce sang, à manger de cette chair sombre, froide et sans vie, qu'est une âme qui a renoncé à être et qui se vide de sa substance. Pourtant, ils étaient bien là à me regarder, à attendre que je pose le geste, le bon geste, celui qu'ils voulaient voir; pourtant, ils étaient bien là à se délecter de mon agonie et de mon désespoir.

Je les ai rejoints; ils étaient dans une autre pièce, à discuter... de mon sort peut-être? J'ai laissé tomber leurs habits à mes pieds, et suis sorti le plus vite que je pus, certain que je ne reviendrais plus jamais en ce lieu où, à l'évidence, des âmes de pierre cherchent, dans le sacrifice sanglant d'un esprit qui se vide de ses espérances, l'ivresse que donne le pouvoir.

Dégoûté de moi et des autres, dépouillé de tout; j'ai erré dans la ville.

La blessure fut profonde et mortelle. Moi qui connaissais si bien l'angoisse, voilà que je m'initialis au désespoir le plus profond; celui qui vous plie le corps, et vous oblige à regarder le vide et vous y laisser glisser.

*

À partir de ce jour, je me traînai comme un non-vivant cherchant les ruelles, les vieilles usines abandonnées les plus sombres et les plus désertes, cherchant mes sœurs : les âmes inertes. Souvent, je visitai ces lieux, mais jamais de cette façon, jamais avec un corps si lourd et un esprit si absent. Je ne m'arrêtais qu'épuisé et ivre pour m'allonger là où je trébuchais sur un autre qui, comme moi, cuvait l'amer qui le nourrissait; et quand je m'éveillais, je l'enviais d'être celui qui dort, alors, je m'emparais de sa bouteille pour m'en remplir le vide encore.

J'aimais l'oubli que me procurait l'alcool. Les bouteilles se succédèrent de plus en plus nombreuses en de moins en moins de temps. Je buvais parmi les miens, eux qui n'exigeaient rien de moi; j'ai partagé leur désespoir, leur impuissance. J'ai tourné le dos à un groupe qui ambitionnait le pouvoir, le contrôle et les richesses pour me trouver chez moi parmi les sans-abris et les sans-envies, parmi ceux que l'on place au plus bas de la vie. Ces deux chemins se suivent, parallèlement, tout près, l'un au-dessus de l'autre, un simple vertige peut faire tomber les uns chez les autres.

Les bouteilles et le temps ont coulé ainsi hors de ma conscience, et j'y serais encore à me rouler parmi les décombres si des amis n'étaient venus me chercher, m'arracher de ce lieu, pour m'emmener chez eux dans leur maison en banlieue de la ville; des amis, plus précieux que tout, pour qui l'âme et ses richesses sont plus importantes que les richesses qui désâment; des amis à qui je dois aujourd'hui d'être plus intelligent de cœur : une science qu'ils possèdent plus que tous ceux que je connais. Il est dommage que ce don sacré ne soit pas plus visible aux yeux des simples mortels que nous sommes; il est dommage qu'il ne soit pas plus reconnu parmi les hommes, car plusieurs pourraient s'enrichir de son pouvoir. Ils m'ont appris, il y a bien longtemps déjà, à regarder plus loin que ce que la raison pouvait m'enseigner; à regarder au-delà de ce que l'orgueil pouvait me conseiller et l'égoïsme me dicter : ils sont grands là où je suis petit.

Toutes ces voies ouvertes jadis se sont fermées le jour où j'ai accepté les enseignements de ce groupe. Tout ce qui aurait pu en moi me conduire vers des sentiers nouveaux s'est perdu; toutes les étoiles lointaines se sont éteintes sous les souffles affamés de ces gens avides d'espaces cloîtrés. Heureusement pour moi, une main a tracé mon destin dans le grand livre du monde et a su planter en ma terre, avant qu'elle ne durcisse complètement, les semences d'une amitié qui a su trouver, le temps passant, la voie d'une lumière nourrissante. Une main, malgré moi, me tira hors des vallées stériles où un vent furieux m'avait poussé, et me déposa là où la vie a le droit de prendre racine : ce qui arriva peu de temps après.

À mon réveil tout était sombre et l'univers tournait encore. Loin de la bouteille, le vertige intérieur me reprenait et j'avais peine à soutenir ce début de lucidité qui me faisait voir, de plus en plus clairement, cet abîme infiniment avide qui m'habitait. Plus le temps passait et plus cela devenait insoutenable; je n'avais de volonté que pour retrouver l'oubli, retrouver les creux des ruelles grises et sans vie. Mes yeux brûlaient, je ne voulais plus voir, surtout pas ce vide qui m'appelait.

Rendu à ce point, il fallait que je choisisse : affronter ce vide monstrueux, me montrer plus fort que lui, me tenir droit au milieu — mais qui peut faire une chose semblable, qui en a la force? —, ou me laisser couler, laisser ma conscience se dissoudre en ce lieu qui ne demande pas mieux que de se nourrir de ce qui m'anime. Le choix était simple finalement : refuser le combat, refuser l'affrontement, qui m'aurait conduit tout droit à la folie ou, comme Éthièm, à la non-vie.

Je restai un long moment allongé à écouter les bruits autour. J'étais attentif à tout ce qui pouvait révéler une présence humaine; j'attendais d'être certain qu'il n'y ait personne avant de sortir de cette chambre : je ne pouvais affronter le regard désolé qu'ils auraient eu à me voir ainsi dévoré par la mort qui m'habitait, je ne pouvais supporter de voir la peine que je leur causais, je ne pouvais, plus que tout, supporter leur amour inconditionnel que je ne croyais plus mériter. Je suis resté allongé le temps nécessaire à me convaincre que la voie était déserte, que je pourrais me glisser entre les mailles de toute cette bonté qui aurait voulu me retenir malgré ma volonté d'en finir, une fois pour

toutes, et à tout jamais, avec tout ce qui a saveur d'espérance.

Une fois assuré qu'il n'y avait personne entre moi et la sortie, je me dirigeai vers la porte de ma chambre que j'ouvris lentement : une lumière intense envahit la pièce.

Je traversai la cuisine péniblement, les yeux mi-ouverts, aveuglés; la lumière m'envahissait brutalement, me creusait la tête. Je revoyais ces lieux que je connaissais tant et que j'avais tant aimés avec un total désintéressement, une parfaite indifférence. Je ne pensais qu'à moi et à mon insupportable petit malheur que j'imaginai au-dessus de tout, que je voulais au-dessus de tout. Je ne savais plus m'ouvrir à l'autre, je ne connaissais plus les chemins intérieurs vers les vastes horizons, je ne connaissais que les voies qui tournent en rond dans mes méandres; je n'en avais que pour mon pauvre petit royaume en cendre.

À l'extérieur, il faisait noir, j'avais dormi toute la journée; la lune presque pleine éclairait les champs et les forêts autour. Devant moi, des kilomètres d'arbres densément enchevêtrés me séparaient de mon paradis perdu, que je désirais tant, au cœur des rebuts et des âmes délirantes. Des heures d'une marche longue et pénible s'annonçaient; des heures à gravir des montagnes et à me débattre contre ma peur naturelle de la forêt sombre et hantée, comme je l'imaginai toujours; mais j'étais déterminé à aller de l'avant envers et contre moi... pour moi, pour ma perte à laquelle j'aspirais tant.

Je savais la direction à prendre pour retourner à la ville, mais je ne connaissais aucun chemin pour m'y rendre;

j'ai donc décidé de suivre la rivière, qui porte le nom de ma cité, mais que l'on appelle communément, ici : « la petite », qui ne passe pas très loin de la maison, sachant qu'elle rejoint plus avant sa grande sœur qui traverse la ville tout près du lieu même où je voulais me rendre.

Mes sens étaient à vif, je percevais tout avec une extrême acuité : je sentais chaque pierre et chaque racine sous mes pas; j'entendais, comme amplifié, le bruissement des feuilles et des herbes autour comme autant de chants assourdissants; je voyais les rayons de la lune remplir les sous-bois, danser sur les étangs et se déchirer entre les branches comme les reflets dans un torrent, pendant que les arbres et les champs poussaient sur ma peau leurs grains qui me mordaient furieusement. Tout ça me frappait l'âme avec violence, et je souffrais, du creux de ma conscience, de ne pouvoir me fondre et m'oublier en cette nature immense.

Devant moi s'ouvraient plusieurs sentiers, j'ai choisi le plus vide : celui qu'aucun vent ne traverse, qu'aucun rayon ne perce, qu'aucun chant ne berce. L'air y était chaud et le chemin étroit. De chaque côté, la forêt dense s'érigait comme des murs; au-dessus, les branches formaient un toit qui couvrait tout; dedans, rien que le noir humide et collant qui coulait lentement comme le sang sombre dans les veines d'un mourant. Je me sentais comme chez moi dans ce réduit caverneux où rien ne venait troubler l'absence de tout.

Ce chemin sinueux est en pente descendante, il n'y a qu'à se laisser aller, cela me fut facile, et je fus entraîné dans ce conduit qui mène vers les rives de la rivière.

Pendant ce temps, je pensais à ces ruelles qui m'avaient si bien reçu, en lesquelles j'avais trouvé réconfort, dont les ombres vertes me chantaient si bien la mort près de laquelle j'aimais tant me tenir : je pensais à ces terres promises pour tous ceux que le désespoir enivre. La perspective de m'y perdre encore me donnait sinon du courage, du moins de la persévérance.

Je sentais mon esprit s'engourdir lentement, j'allais de plus en plus comme dans un rêve pénible : mes pas se faisaient plus courts et tremblants, mon souffle plus rapide. J'ai dû m'arrêter souvent, étourdi par un profond vertige; j'ai trébuché quelquefois, mes pieds s'accrochant aux racines, mais je pus, finalement, atteindre le petit sentier qui longe la rivière.

J'ai hésité longtemps à laisser la noirceur de la forêt pour rejoindre ce chemin baignant sous la lumière de la lune, mais j'ai fini par céder sous le poids de la nécessité, et me suis résigné à rejoindre mon ombre, celle que la nature enfante, et la traîner avec moi encore un temps, ce que j'évitais de faire. C'est incroyable ce qu'une ombre peut avoir de poids quand elle est là pour vous rappeler que vous existez, que vous occupez un espace parmi les hommes...

J'ai suivi la rivière pendant un long moment cherchant l'abri des buissons, m'arrêtant sous les saules qui poussent nombreux près de ses rives. Péniblement, j'allais ainsi d'un arbre à l'autre, m'asseyant ici et là, prenant le temps d'effacer de ma mémoire ce que j'avais vu clairement : la lucidité était le plus grand de mes tourments, je n'avais d'envie que pour le rien nébuleux.

Le vent se calma, les montagnes se turent; on entendait plus que le bruit de la rivière à la fois intense et profonde en ce début de crue printanière.

Il était si présent et intense, ce bruit, que je faillis ne pas entendre son chant; cette voix beaucoup plus tendre, qui me venait de l'autre rive, soufflait une mélodie, comme une plainte lente et mélancolique aux contours angéliques, teintée lilas et orangée, que le torrent printanier portait sur ces flots tourmentés; une voix qui venait de quelque part de l'éternité.

Je ne fus pas long à reconnaître la voix de Marianne, l'amie d'enfance d'Èsthéa; celle qui, longtemps, partagea sa vie avant que des forces les séparent pour une raison que je peux comprendre aujourd'hui, mais que je déplore, tellement elles sont différentes par l'âme. Elle était assise sur un rocher, les pieds dans l'eau, sur l'autre rive au bas d'une cascade à l'endroit où la rivière est à son plus étroit.

J'ai reconnu sa voix d'abord ensuite sa silhouette, et, finalement, au gré des déplacements des nuages, quand la lune la frappait de ses rayons blanchâtres comme la couleur même de sa peau, j'ai reconnu son visage aux yeux en amande qu'entouraient de longs cheveux foncés.

Je ne crois pas qu'elle m'ait vu; du moins, elle m'ignora totalement; elle semblait profondément préoccupée. Elle se tourna pour regarder la rivière jouer entre les pierres en un petit torrent juste devant.

Je me suis assis, fatigué, et je l'écoutai.

Chapitre 7

Èsthéa et Marianne ont été unies dès leurs enfances comme si une volonté mystérieuse avait décidé qu'elles partageraient des destins opposés étroitement liés par le sens.

Voisines, vivant l'une au-dessus de l'autre, elles sont nées le même jour dans le même hôpital. Alors que la venue d'Èsthéa se fit toute en douceur, tout imprégnée de grâce; celle de Marianne fut très difficile : des complications l'ont presque entraînée vers la mort avant même qu'elle ne naisse. Cela a sûrement influencé ce que Marianne a vécu, ce qu'elle a été; ainsi, il est possible de penser que l'âme de Marianne vint au monde teintée des lueurs d'un ailleurs de la lumière; et l'on peut croire qu'en elle, des yeux, capables de voir autre chose que ce que voit le commun des mortels, se sont ouverts : des yeux capables de voir au-dedans des masques, de voir l'essentiel. Peu importe la raison d'ailleurs, elle avait le regard tourné vers l'intérieur, vers l'intense et le profond; des facultés que n'a pas Èsthéa. Pour tout le reste, si ce n'est des arts pour lesquels elles étaient toutes les deux très douées, elles différaient encore, que ce soit par l'âme, l'esprit ou le corps. Physiquement, Èsthéa est coiffée de cheveux roux et fait voir des yeux gris bleu; Marianne, elle, avait de longs cheveux brun foncé et des yeux en amande tout aussi bruns. Leurs démarches aussi différaient ainsi que leurs présences au monde : Marianne, plus introverti, naturellement et aussi par choix, a une démarche plus lente et n'a pas la même aisance en présence des autres que son amie qui, charmeuse et habi-

tuée à côtoyer les gens par son art, a appris jeune à plaire et envoûter les autres. Psychologiquement, Marianne aimait aller au fond des choses et au-delà d'elle-même; elle aimait faire les expériences angoissantes qui poussent l'âme vers des régions inconnues. Èsthéa, elle, pour qui tout venait facilement, se laissait porter par ses talents, par la vie, par les élans de son entourage; elle se tenait toujours face au soleil, jamais elle ne creusait les ombres comme le faisait son ami, jamais elle ne questionnait le monde. Ces différences psychologiques, qui ne les troublèrent point jeunes, finirent par créer un fossé entre elles avec le temps; un fossé que d'autres contribuèrent à creuser par intérêt purement égoïste.

On est en droit de se demander pourquoi la vie unit ainsi deux personnes si différentes. En même temps, il est possible de croire que la vie les a liées justement pour ce qu'elles sont, pour ce qu'elles représentent : l'une les fleurs et l'autre les racines de la même plante, poussant dans des directions opposées, mais unies tout de même par le sens que peut avoir le tout, unies pour la vie qu'elles pourraient enfanter. Malheureusement, il est dans la nature humaine de briser le vivant; on préférera les fleurs dans un pot pour les admirer et les montrer à tous : ainsi, Èsthéa sera portée, sans qu'elle en ait vraiment conscience, par les forces qui lui enseigneront les voies de l'apparence; par contre, mortellement pour Marianne, on laissera pourrir les racines dans la terre humide et froide. On se désintéressa du fait que chacune avait besoin de l'autre pour former un tout vivant, pour perpétuer la vie. Pour des plaisirs passagers, on sépara un être entier et dansant en deux parties inanimées en regard de la vie.

Leurs enfances furent heureuses en des familles de la classe moyenne; elles ne manquèrent en rien du nécessaire, mais ne connurent pas non plus l'abondance. Pratiquement sœurs, elles étaient très près en tout temps partageant leurs chambres où elles allaient coucher tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Cependant, on pouvait noter, déjà à bas âge, des différences dans les rôles qu'elles s'attribuaient dans leurs jeux : Èsthéa accaparait toujours les personnages les plus flamboyants; elle aimait se mettre de l'avant par rapport à son amie qui préférait les personnages qui restent en retrait, qui se laissent découvrir.

Èsthéa avait un don très marqué pour la musique. Jeune elle se fit vite connaître pour ses talents comme violoniste; plus tard, à l'adolescence, elle ajouta la flûte comme second instrument pour lequel on lui reconnut vite des dons hors du commun. Marianne, de son côté, avait un talent très sûr pour le dessin qu'elle ne développa pas cependant comme elle aurait pu le faire, lui préférant la poésie; elle sera, parmi les adolescents de son âge, une des rares à s'attacher autant aux chansonniers dits à texte : ceux dont le sens et la portée des mots de leurs chants priment sur l'attraction facile des vers remplis de lieux communs. Marianne avait la passion du poète, elle avait ce besoin du poétiquement intense; en elle s'animaient le feu sacré : voilà bien ce qui la distinguait des autres jeunes de son âge, et un rien aurait suffi à lui donner le souffle nécessaire pour grandir et produire comme son talent le permettait de le croire. Malheureusement, en ce monde où la facilité l'emporte toujours sur ce qui est exigeant, ce rien ne vint pas, ce soutien de l'extérieur ne vint jamais. Par jalousie? Par mesquinerie? Par manque de vision de ceux qui auraient pu l'aider? Peu importe, ce coup de pouce du

destin ne se manifesta pas. Sa courte vie ne fut qu'une suite d'interminables combats contre les autres, contre les volontés contraires, contre ses propres faiblesses et contre ces forces qui n'en ont que pour ce qui brille et qui rapporte à court terme.

Jeune, Marianne ne se soucia pas de ces différences : elle acceptait bien qu'Èsthéa prenne le devant de la scène; cela lui importait peu. Son âme, de toute façon, aspirait à autre chose; mais, plus tard, Èsthéa, aidée en cela par tous ceux qui en tiraient profit, se montrera incapable de laisser la moindre place à son amie et finira par étouffer Marianne qui en souffrira beaucoup. Celle qui aurait pu partager un peu de la lumière qui l'enrobait, et qui aurait pu se nourrir de la terre qui la côtoyait n'en fit rien; elle n'a pas voulu le faire, elle ne voulait que la lumière et la voulait toute à elle, et en voulait plus encore, toujours plus, insatiable de l'attention que l'on pouvait lui porter et des avantages qu'elle en tirait. Toute son énergie, Èsthéa la déployait vers l'extérieur, il n'y avait rien qui pointait, qui creusait vers l'intérieur. Par incapacité? Par manque de force intérieure? Par manque de vouloir? Par la volonté de ceux qui en tiraient profit? Probablement par un peu de tout cela à la fois.

Le vivant demandait, exigeait qu'Èsthéa et Marianne restent unies, et il en aurait été ainsi si la société et les volontés propres respectaient ce principe le plus sacré de ce qui enfante la vie, de ce qui fait naître les Nouveaux Mondes, de ce qui engendre le Verbe; mais voilà, elles ont été désunies, et en désunissant ce que la vie avait uni, les deux sont mortes chacune de leurs côtés en regard de ce qui anime le vivant. Marianne, qui le comprit et qui en

subissait plus durement les conséquences, ne supporta pas cette mort de l'être, et décida d'en finir avec le non-sens avant que la danse en elle ne s'étouffe complètement; Èsthéa, elle, en a jamais vraiment eu conscience de cette mort, et beaucoup, prenant avantage de cela, s'efforcèrent que les choses restent ainsi, ce qui n'était pas difficile étant donné que la beauté facile et immédiate trouve toujours preneur et appui.

Contrairement à l'écrivain, pour qui la littérature est un art qui demande de la maturité et une certaine expérience de la vie, le musicien, lui, surtout en tant qu'interprète, peut se faire valoir très jeune et c'est ce qui arriva avec Èsthéa qui, rapidement, se fit connaître par un auditoire de plus en plus grand alors qu'elle était très jeune encore. Elle prit vite goût à toutes ces attentions particulières qu'on lui portait et en demandait toujours davantage. Contrairement à Marianne, elle n'éprouvait aucun attrait pour ce qui se tient dans l'ombre; avec le temps, même, elle développera un dégoût pour ces gens qui se contentent, comme elle le dit : « de rester cachés, de vivre dans l'ombre quand il pourrait faire autrement. » Pour l'une, le chemin semblait tout tracé d'avance; pour l'autre, tout était à faire.

Marianne était trop jeune encore pour accepter totalement son destin, c'était trop demandant pour un enfant de cet âge, cela l'effrayait même. Bien que ce ne fût pas clair, elle sentait que son heure n'était pas encore venue; toutefois, elle avait la certitude que son temps viendrait un jour; jamais, elle ne pensa que cela ne se ferait pas, et que des forces s'érigeraient contre elle.

Le temps passant, au début de l'adolescence, Marianne prit de plus en plus ses distances; elle se fit des amis de son côté, des gens qui choisissaient, par goût, son âme plutôt que celle d'Èsthéa, et cela n'était pas sans déplaire à celle-ci. Et plus Marianne prenait confiance, et attirait à elle de nouveaux amis, et plus Èsthéa sentait son propre pouvoir atteint : elle avait le sentiment qu'une ombre la menaçait. Peut-être motivée par cette confrontation naissante, Èsthéa travailla son art avec plus d'ardeur encore — ses dons étaient remarquables, et elle savait les exploiter totalement —, s'attirant de plus en plus d'admirateurs et des privilèges.

Èsthéa, à qui les autres renvoient une si belle image d'elle-même, se voyait défigurée dans le miroir qu'étaient les yeux de Marianne; cela lui rappelait constamment ses manques, ses faiblesses; voilà pourquoi Èsthéa aimait de moins en moins la côtoyer : son amie l'affaiblissait et mettait des doutes en son esprit. Ceux qui tiraient profit d'Èsthéa supportaient mal la présence de Marianne dans son entourage pour les mêmes raisons.

Avec le succès vint l'argent. Èsthéa commença à faire profiter son entourage des cadeaux en argent, et autres avantages, que lui rapportaient ses petits concerts et les dons de ses admirateurs, ce qui changea du tout au tout le rapport de force entre les deux amies. À présent, Èsthéa avait les moyens d'attirer à elle les amis de Marianne en leur prodiguant mille petites douceurs auxquelles les adolescents sont si sensibles. Le poids seul des mots que Marianne avait à partager ne suffisait pas à compenser la légèreté que procuraient la richesse naissante et le prestige de son amie.

Marianne regarda s'éloigner ses amis sans n'y pouvoir rien faire; déjà fragile de nature, elle se fragilisa davantage; plus le temps passait, plus ce petit jeu se continuait et plus Marianne en souffrait. Chez elle se développèrent des sentiments d'injustice, d'abandon et d'impuissance qui grandissaient de jour en jour, devenant de plus en plus obsédants. Plus son amie s'acharnait à attirer à elle toutes les lumières du monde, ne lui laissant rien pour soulager les brûlures que le froid de la solitude lui infligeait, et plus elle se terrait profondément comme en réaction devant cette injustice flagrante, car énorme était son talent de poète. Le contraire était aussi vrai : plus Marianne se refermait sur elle-même, et plus Èsthéa devenait frivole et insouciant.

Alors commencèrent pour Marianne des années de grande noirceur comme cela est le cas, quelquefois, à cet âge, pour certaines personnes plus sensibles et plus fragiles que d'autres. C'est en ces temps aussi que la médecine s'en mêla. Convaincue que les ombres portent le mal en ce monde, cette médecine se donna comme mission de chasser ce mal inacceptable, pour une société qui se targue de tout savoir, qui refuse de voir ce qui pourrait l'ébranler, à coups de médicaments sans véritablement chercher à comprendre les vérités profondes qui tourmentaient cette âme hors du commun.

Marianne tomba dans le cercle infernal de la médication intensive et des recours aux services sociaux qu'elle fréquenta, l'un après l'autre, sans véritable amélioration de son état. Tous ces gens, atteints de l'ignorance que leurs vies n'a aucun sens, ne peuvent rien pour un esprit qui cherche vraiment un sens profond à la vie tant ils sont

porteurs eux-mêmes de ce mal du monde, de tous les mondes depuis le début des mondes : le mal du non-sens, du je-ne-sais-où-aller donc je préfère me laisser porter par les vagues environnantes. On ne peut compenser le manque de vision d'une société par un engourdissement des esprits qui la composent et ont du mal à s'y adapter; on ne peut remplir le vide créé dans les âmes par des brumes artificielles : tôt ou tard, ces artifices se retourneront contre nous. En cela, Marianne posait un regard prophétique sur notre société pauvre en richesses spirituelles et nous criait, du creux de son désert, de prendre garde à ce qui nous attend sur cette voie qui ne mène nulle part, mais peu furent ceux qui ont essayé de comprendre ce message, et peu ont seulement essayé de l'entendre. Râïm, aveuglé par son amour pour Èsthéa, fut de ceux-là qui n'écouterent pas, qui détournèrent leurs regards et leurs attentions de ces vérités douloureuses pour adorer celles, partielles, plus faciles ou lumineuses, que la porteuse des ondes flatteuses et déracinées semait à tout vent. Il fut de ceux-là, sauf un certain soir de novembre où il laissa le feu sacré qui habitait Marianne, que portaient si bien ces yeux sombres, le pénétrer profondément et graver en lui, en sa mémoire et sa conscience, la voix de la passion et de la vie.

Elle, que la mort avait marquée de son sceau à la naissance, fut de plus en plus convaincue, le temps passant, que la mort était sa seule voie possible. Elle en parlait, elle répondit même à ses appels et goûta ainsi de sa sève, mais sans jamais aller jusqu'à manger de sa chair : elle n'était pas résignée encore. Sa poésie prit des tournures plus sombres, ce qui rebuta davantage les amis qui lui restaient : elle se préparait à assumer son destin. Son comportement

devint plus erratique, elle devint agressive et difficile à vivre pour tout son entourage et pour elle-même.

Elle finit par user de toutes les ressources et toutes les bonnes volontés qui voulurent l'aider. Seuls ses parents, qui furent exemplaires tout le long de son long calvaire, continuèrent à la soutenir jusqu'au bout malgré l'épuisement qui les guettait, mais, faute de moyens, de soutien, de compréhension des autorités compétentes, ils durent se résigner à l'inévitable qui s'annonçait depuis quelque temps déjà; ils firent bien plus que ce qu'il était humainement possible de faire. Là où, dans des cas semblables, des parents abandonnent et laissent au hasard le soin de s'occuper de leurs enfants, eux se sont battus jusqu'au bout la soutenant jusqu'à la limite de leurs forces, et même au-delà, de sorte qu'elle ne fut jamais vraiment abandonnée, elle ne fut jamais tout à fait seule; malheureusement, ce fut insuffisant.

Ce soir-là, Marianne sortit faire une marche le long de la rivière où elle alla s'asseoir sur une grosse pierre près d'un torrent.

Tout m'apparut dans ma tête comme dans un rêve, comme si d'autres yeux avaient vu ces événements, comme si une âme nouvelle s'en était imprégnée.

J'étais assis à l'écouter lorsque j'ai vu Marianne glisser lentement sur le rocher et sombrer totalement dans les eaux glacées.

Tout l'espace fut plongé comme dans une brume épaisse où plus rien ne perçait, où j'avais peine à me mouvoir. Je fus comme paralysé pendant un instant puis une grande secousse ébranla tout mon corps, et je fus entraîné presque malgré moi dans la rivière.

Tout d'abord me vint l'envie de me laisser aller avec elle, de prendre le même chemin de l'éternelle absence : je comprenais si bien son choix, et je savais si bien pourquoi; mais, heureusement, une volonté en décida autrement.

Figé, glacé, je glissais parmi les rochers lorsque des souvenirs de Marianne me revinrent en mémoire. J'ai pensé à ses dessins : si animés, si vivants; je revoyais ses yeux puissants et brûlants, j'entendais sa voix vibrante parler des poètes, ceux dont les mots disent le plus profond des âmes; et j'ai revu, comme dernière image qui m'apparut, ce moment particulier : ce regard intense, plein de vie, de soif de vivre et de passion, qu'elle me lança un certain soir de novembre, qui s'imprima en moi indélébilement — ces qualités et ce pouvoir d'impressionner faisaient d'elle quelqu'un à part. À cet instant précis, je me suis révolté du choix qu'on l'obligea à faire, et cette révolte me donna du courage et de la volonté : je ne fus pas long à ressentir comme un souffle chaud se glisser dans mon sang, et remplir mon esprit d'une force nouvelle. Comme un oiseau de proie, l'esprit en chasse, je retournai mon regard vers Marianne, et, contre le courant, le froid et les pierres, sans penser au danger, je me suis immédiatement dirigé vers elle; je nageais péniblement, tous mes membres étaient engourdis.

Après une longue bataille, je l'aperçus tout près... j'ai vu dans ses yeux les lumières de la vie qui s'éteignaient... J'ai alors tendu le bras, le bout de mes doigts accrocha, pendant un instant, la main de Marianne qui glissa sur la mienne. Je me souviens avoir utilisé toutes les forces qu'il me restait à tenter de m'agripper à elle, à essayer d'ancrer ma vie dans la sienne, mais en vain... l'émotion fut telle que je ne pus empêcher ma bouche de s'ouvrir pour crier, mais l'eau s'y engouffra avidement comme pour m'obliger au recueillement. Je n'avais plus assez de souffle, je n'avais plus assez de forces; pendant une fraction de seconde, j'ai laissé couler sa main sur la mienne sans que j'y puisse rien; une sensation que je n'oublierai jamais.

Je me suis débattu pour trouver au travers des bouillons du torrent un espace où respirer; heureusement, j'ai dérivé vers le rivage, et mon corps s'est accroché à une branche où je restai telle une épave, un long moment, avant de pouvoir me hisser sur la terre ferme.

Allongé sur le sol, j'ai mis plusieurs heures à retrouver mes forces, et quand je pus reprendre suffisamment connaissance et repenser à ce qui venait de se produire, ce ne fut que pour pleurer toutes les larmes que mon âme nouvellement réanimée avait su engendrer.

Des émotions profondes jaillissaient en moi comme des geysers dont les eaux chaudes effritèrent les murs que j'avais bâtis en mon âme ces derniers temps, m'isolant du monde et de la vie. Je sentais ma terre redevenir meuble... je me voyais, là, si près de la mort, reprendre vie.

*

J'ai connu la nuit, j'ai connu le jour; j'ai connu les abîmes sans vie de chacun. Je les ai laissés m'entraîner ignorant ce quoi nourrit le feu sacré, ce quoi anime le verbe, ce quoi enfante la poésie. Ressuscité en ce jour, je vais passer le restant de mon existence à suivre les chemins qui mènent aux jardins de l'enfance, là, où poussent les fruits qui nourrissent la flamme que l'on se doit de nourrir quand on veut devenir comme la vie l'exige. Il n'y a de sacrés que ces chemins qui mènent en ce lieu où l'Être peut exister.

*

Je sais, maintenant, que je dois à Marianne d'avoir fait renaître ma vie de ses cendres, d'avoir rouvert ce qui s'était fermé : je suis redevenu au monde cette nuit-là.

Aujourd'hui, j'ai retrouvé le goût de dire; en moi s'est réanimé le verbe. Je crois que Marianne m'a légué sa foi, sa passion et son feu sacré, comme héritage, avant de partir.

Les premiers vers de ma renaissance sont pour elle :

*« Un esprit,
rongé par le corps,
a traversé la vie;
une âme,
assoiffée d'amoureux regards,
s'est asséchée ici.*

*Elle a porté le feu sacré
de l'aurore aux confins de la nuit;
et, jusqu'à ce que le verbe la fuie,
elle s'est battue pour ce qu'elle a aimé.*

*Adieu Marianne,
fille de la Terre et des Cieux ailés.
Adieu Marianne,
fille de ce qui fait l'Éternité. »*

Bêrnhardt

Inspiré des décors de Shawinigan; écrit à Trois-Rivières.

Finalisé le 2 août 2013

revu en janvier 2019